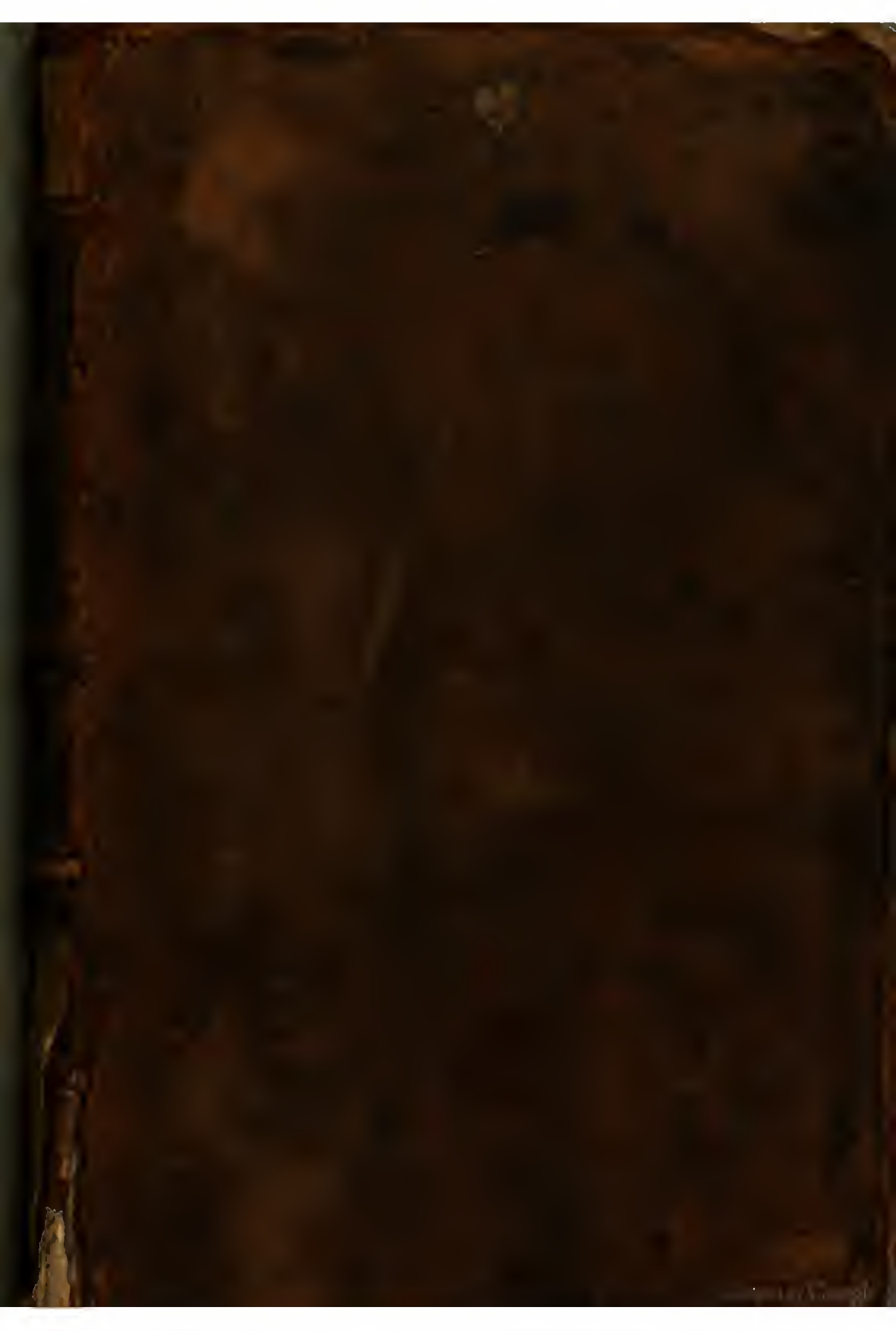


Yh P3

Pol.Pr.XXXVII-16

584537

LES VOYAGES DE CYRUS,

AVEC UN DISCOURS sur la Mythologie.

Par M. RAMSAY.

TOME SECOND.

Biblioteca Nazionale Centrale FONDO PALATINO

A PARIS,
Chez GABRIEL-FRANÇOIS QUILLAU Fils, Imp. Jur. Lib. de l'Université, rue Galande, à l'Annonciation.

M. DCC. XXVII.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.

LES VOYAGES DE CYRUS.

LIVRE SIXIE'ME.

CYRUS ne fut pas plûtôt arrivé en Crete, qu'il ſe hâta d'aller à Gnoſſus Capitale de cette Iſle, où l'on admire le fameux Labyrinthe de Dedale, & le ſuperbe Temple de Jupiter Olympien : Ce Dieu y eſt repréſenté ſans oreilles, pour mar-

quer que le ſouverain Maître de l'univers n'a pas beſoin d'organes corporels, pour entendre les plaintes & les prieres des humains. [a]

Dans une grande enceinte, au milieu d'un bois ſacré, s'éleve un magnifique bâtiment. On entre d'abord par un portique de vingt colonnes de Granite oriental ; la porte eſt de bronze d'une riche ſculpture ; deux grandes figures ornent le portail, l'une repréſente la *vérité*, l'autre la *juſtice*.

L'intérieur eſt une voute immenſe, éclairée ſeulement par le haut, pour dérober à la vûe tous les objets du dehors, excepté celui du ciel ; le dedans du Temple

[a] *Plut. de Iſid. & Oſirid.*

eſt un Periſtile de porphyre, & de marbre Numide.

L'on y voit de diſtance en diſtance pluſieurs autels conſacrés aux Dieux céleſtes, & les ſtatues des Divinités terreſtres s'élevent entre chaque colonne. Le dôme eſt couvert de lames d'argent, & le dedans de ce dôme eſt orné des ſimulachres des Héros qui ont mérité l'Apothéoſe.

Cyrus entre dans ce Temple; Le ſilence & la majeſté du lieu le rempliſſent de crainte & de reſpect; il ſe proſterne, & adore la Divinité préſente: Il avoit appris de Zoroaſtre que le Jupiter Olympien [a]

[a] *Le Jupiter Olympien des Grecs étoit leur Dieu ſuprême, ſuperieur au Jupiter Conducteur, & le méme que Saturne & Cœlus.*

des Grecs, étoit le même que l'Oromaze des Perſes, & l'Oſiris des Egyptiens.

Il parcourt enſuite toutes les merveilles de l'art qui éclatent dans ce lieu; Il fut moins frappé de la richeſſe, & de la magnificence des autels, que de la nobleſſe & de l'expreſſion des ſtatues: comme il avoit appris la Mythologie des Grecs, il reconnut ſans peine toutes les Divinités, & tous les myſteres qu'on avoit dépeints dans les figures allégoriques qui ſe préſentoient à ſa vûe.

Ce qui attira ſur-tout l'attention du jeune Prince, fut de voir que chaque Divinité céleſte tenoit dans ſa main une table d'or; Sur

ces tables étoient gravées les hautes idées de Minos ſur la Religion, & les différentes réponſes que les Oracles rendirent à ce Legiſlateur, lorſqu'il les conſulta ſur la nature des Dieux, & ſur le culte qu'ils demandent.

Sur la table de Jupiter Olympien on liſoit ces paroles: *Je donne l'être, la vie, & le mouvement à toutes les Créatures.* [a] *Nul ne peut me connoître, que celui qui veut me reſſembler.* [b]

Sur celle de Pallas: *Les Dieux ſe font ſentir au cœur, & ſe cachent à ceux qui veulent les comprendre par l'eſprit ſeul.* [c]

[a] *Vers d'Epimenide cités par S. Paul.*
[b] *Platon. Epinom.*
[c] *Ibid.*

Sur celle de la Déeſſe Uranie : *Les Loix divines ne ſont pas des chaînes qui nous lient, mais des aîles qui nous élevent vers l'éclatant Olympe.* [a]

Sur celle d'Apollon Pythien, on voyoit cet ancien Oracle : *Les Dieux habitent avec moins de plaiſir dans le Ciel, que dans l'ame des juſtes qui eſt leur vrai Temple.* [b]

Tandis que Cyrus méditoit le ſens ſublime de ces paroles, un vieillard vénerable entre dans le Temple, ſe proſterne devant la ſtatue d'Harpocrate, & y demeure long-temps enſeveli dans un profond ſilence. Cyrus ſoupçonne

[a] *Plat. de Rep.*

[b] *Hieroc. aur. carm.*

que c'eſt Pythagore, mais il n'oſe interrompre ſa priere.

Pythagore, car c'étoit lui-même, ayant rendu ſes hommages aux Dieux, ſe leve, & apperçoit les deux étrangers: Il croit voir dans l'air & dans le viſage de Cyrus, les mêmes traits que Solon lui avoit dépeints, en lui annonçant le départ de ce Prince pour la Crete; Il l'aborde, le ſalue & ſe fait connoître à lui.

Le ſage Samien pour ne pas interrompre plus long-temps le ſilence qu'on doit garder dans un lieu deſtiné au culte des Immortels, mena Cyrus & Araſpe dans le bois ſacré voiſin du Temple.

Alors Cyrus lui dit: Ce que j'ai vû ſur les tables d'or, me donne

une haute idée de votre Religion. Je me ſuis hâté de venir ici non-ſeulement pour connoître les Loix de Minos, mais encore pour apprendre de vous la doctrine d'Orphée ſur le ſiecle d'or : On m'a dit qu'elle reſſemble à celle des Perſes ſur l'Empire d'Oromaze, & à celle des Egyptiens ſur le regne d'Oſiris. Je me plais à voir dans tous les pays les traces de ces grandes vérités ; daignez me développer ces traditions antiques.

Solon, *reprit Pythagore*, m'a fait ſçavoir votre départ pour cette Iſle ; Je devois aller à Crotone ; mais j'ai differé mon voyage pour avoir le plaiſir de voir un Héros, dont la naiſſance & les conquêtes ont été prédites par les Oracles de

de preſque toutes les Nations: Je ne vous cacherai rien des myſteres de la ſageſſe, parceque je ſçai que vous ne deviendrez un jour le conquerant de l'Aſie, que pour en être le Legiſlateur.

Ils s'aſſirent enſuite près d'une ſtatue de Minos placée au milieu du bois ſacré, & le Philoſophe leur enſeigna la Mythologie des premiers Grecs, en ſe ſervant du ſtyle poëtique d'Orphée, qui rendoit ſenſibles par ſes peintures, les vérités les plus ſublimes.

[a] Pendant le ſiecle d'or les habitans de la terre vivoient dans une innocence parfaite: Tels que ſont les Champs Eliſées pour les

[a] *Toute cette Mythologie eſt tirée de Platon. Voyez le Diſcours* page 97.

Héros, tel étoit alors l'heureux ſéjour des hommes; On n'y connoiſſoit point les intemperies de l'air, ni le combat des élemens; Les Aquilons n'étoient pas encore ſortis de leurs grottes profondes; Les Zephirs ſeuls animoient tout par leurs douces haleines: On n'y reſſentoit jamais ni les ardeurs de l'Eté, ni les rigueurs de l'Hiver; le Printemps couronné de fleurs, s'uniſſoit à l'Automne chargée de fruits; La mort, les maladies & les crimes n'oſoient approcher de ces lieux fortunés.

Tantôt ces premiers hommes ſe repoſant dans les bocages odoriferans ſur des gazons toujours verds, goutoient les plaiſirs purs de l'*amitié*; Tantôt aſſis à la table

des Dieux, ils ſe raſſaſioient de Nectar & d'Ambroiſie ; quelquefois Jupiter ſuivi de toutes les Divinités atteloit ſon char aîlé, & les conduiſoit au-deſſus des Cieux : Les Poëtes n'ont point connu ni celebré ce *lieu ſuprême* ; Là les ames voyoient la verité, la juſtice & la ſageſſe dans leur ſource ; Là elles contemploient par les yeux du pur eſprit, l'eſſence premiere dont Jupiter & les autres Dieux ne ſont que des rayons ; Là elles ſe nourriſſoient de cette vûe, juſqu'à ce que n'en pouvant plus ſoutenir la ſplendeur, elles redeſcendoient dans leur ſéjour ordinaire.

Les Dieux frequentoient alors les jardins des Heſperides, & prenoient plaiſir à converſer avec les

hommes: Les bergeres étoient aimées des Dieux, & les Déeſſes ne dédaignoient point l'amour des bergers; Les graces les accompagnoient par-tout, & ces graces étoient les vertus mêmes. Mais helas: ce ſiecle d'or ne dura pas long-temps.

Un jour les hommes ne ſuivirent point le char de Jupiter, ils reſterent dans le champ d'Hecate, s'enyvrerent de nectar, perdirent leur goût pour la verité pure, & diviſerent l'amour du *plaiſir*, d'avec l'amour de l'*ordre*. Les bergeres ſe regarderent dans les fontaines, & devinrent idolatres de leur propre beauté; chacune ne fut plus occupée que d'elle-même; L'Amour abandonna

la terre, & avec l'Amour toutes les Divinités céleſtes diſparurent: Les Dieux Silvains furent changés en Satyres, les Napées en Bacchantes, & les Nayades en Syrenes; Les vertus & les graces ſe ſéparerent, & le faux amour de ſoi-même, pere de tous les vices, enfanta la volupté ſource de tous les maux.

Toute la nature change de forme dans cette ſphere inférieure: Le ſoleil n'a plus la même force ni la même douceur, ſa lumiere s'obſcurcit; la terre s'enveloppe d'une croute épaiſſe, opaque, & difforme; les jardins des Heſperides ſont détruits, notre globe s'écroule; les abymes s'ouvrent, & l'inondent; il ſe diviſe par les

mers en Iſles & en continens ; Les côllines fertiles s'élevent en rochers eſcarpés ; les vallons agréables deviennent des précipices affreux : On ne voit plus que les ruines de l'ancien monde noyé dans les eaux.

Les aîles de l'ame ſont abbatues ; ſon char ſubtil ſe briſe, & les eſprits ſont précipités dans des corps mortels, où ils ſubiſſent pluſieurs metempſycoſes, juſqu'à ce qu'ils ſoient purgés de leurs crimes par des peines expiatrices. C'eſt ainſi que le ſiecle de fer ſucceda au ſiecle d'or : Il durera dix mille ans ; pendant ce temps Saturne ſe cache dans une retraite inacceſſible ; mais à la fin il reprendra les rênes de ſon Empire, & rétablira l'uni-

vers dans ſon premier éclat : Alors toutes les ames ſeront réunies à leur Principe.

Voilà, *continue Pythagore*, l'allégorie par laquelle Orphée & les Sybilles nous ont fait comprendre le premier état de l'homme, & le malheur où il eſt tombé. Le corps mortel qui nous enveloppe eſt la punition de nos crimes, & le déſordre de notre cœur, eſt une marque évidente de notre dégradation.

Je vois bien, *dit Cyrus*, que les principes de Zoroaſtre, d'Hermés, & d'Orphée ſont les mêmes : Toutes leurs allégories ſont pleines des vérités les plus ſublimes. Pourquoi donc vos Pontifes veulent-ils tout reduire au ſeul culte extérieur ?

Ils ne m'ont parlé de Jupiter que comme d'un Legiſlateur qui promettoit ſon nectar & ſon ambroiſie, non aux vertus ſolides, mais à la croyance de certaines opinions, & à l'obſervance de quelques cérémonies extérieures qui ne ſervent ni à éclairer l'eſprit, ni à épurer le cœur.

La corruption des Prêtres, & leur avarice, eſt, *reprit Pythagore*, la ſource de tous ces maux. Les Miniſtres des Dieux établis d'abord pour rendre les hommes bons, tournent ſouvent le Sacerdoce en un vil métier, & ne s'attachent quelquefois qu'au ſpectacle de la Religion. Les hommes vulgaires n'entendant plus le ſens myſtérieux des Rites ſacrés, tombent

dans

dans la ſuperſtition, pendant que les eſprits téméraires ſe livrent à l'impieté.

Voilà la ſource des differentes ſectes qui inondent la Grèce : Les unes mépriſent ce que l'antiquité a de plus pur ; les autres nient la néceſſité d'un culte ; d'autres attaquent la ſageſſe éternelle, à cauſe des maux & des crimes qui arrivent ici bas. Anaximandre & ſon école audacieuſe oſent ſoutenir *que la nature, & Dieu ſont la même choſe.* Chacun ſe forme un ſyſtême à ſa mode, ſans reſpecter la doctrine des anciens.

Cyrus ayant entendu nommer Anaximandre, dit à Pythagore : On m'a raconté la cauſe de vos diſgraces, & de votre exil ; J'ai un grand

déſir de ſçavoir le détail de votre diſpute avec le Philoſophe Mileſien : apprenez-moi comment vous avez combattu ſa doctrine ? J'en aurai peut-être beſoin pour me garantir de ces maximes dangereuſes. J'ai déja vû à Ecbatane pluſieurs Mages qui parloient le même langage qu'Anaximandre: Les égaremens de l'eſprit humain ſont à-peu-près les mêmes dans tous les pays, comme dans tous les temps.

Le détail de cette diſpute, *repond Pythagore*, ſera long, mais je n'affecterai point de l'abreger, de peur d'y jetter de l'obſcurité.

En retournant à Samos, après une longue abſence, je trouvai qu'Anaximandre, déja fort avancé en âge, avoit répandu par-tout

ſa doctrine impie : Les jeunes gens l'avoient adoptée ; le goût de la nouveauté, l'envie de flatter leurs paſſions, la vanité de ſe croire plus habiles que les autres hommes, les avoient éblouis & entraînés dans ces erreurs.

Pour remedier à ces maux, j'attaquai les principes du Mileſien : Il me fit citer devant un Tribunal de Pontifes dans le Temple d'Apollon, où le Roy & tous les Grands étoient aſſemblés : Il commenca par préſenter ma doctrine ſous la forme la plus odieuſe ; Il donna des tours faux, & malins à mes paroles ; il tâcha de me rendre ſuſpect de l'impieté dont il étoit lui-même coupable. Alors je me levai, & je parlai de cette maniere.

O Roy ! image du grand Jupiter, Pontifes d'Apollon, & vous Citoyens de Samos, écoutez-moi & jugez de mon innocence. J'ai voyagé chez tous les peuples de l'univers, pour apprendre la ſageſſe, qui ne ſe rencontre que dans la tradition des anciens : J'ai découvert que dès l'origine des choſes on n'adoroit qu'un ſeul principe éternel ; que tous les Dieux de la Grece ne ſont que des noms differens pour exprimer les attributs de la Divinité, les proprietés de la nature, ou les vertus des Héros.

Je trouve que c'eſt une maxime conſtante chez toutes les nations, que les hommes ne ſont plus ce qu'ils étoient pendant le ſiecle d'or ;

qu'ils ſe ſont avilis & degradés ; que la religion eſt le ſeul moyen de rétablir l'ame dans ſa premiere grandeur, de faire croître de nouveau ſes aîles, & de l'élever aux régions étherées d'où elle eſt tombée.

Il faut d'abord devenir *homme* par les vertus civiles & ſociables ; il faut enſuite reſſembler aux Dieux par cet amour du *beau*, qui fait aimer la vertu pour elle-même ; Voilà le ſeul culte digne des Immortels, & voilà toute ma doctrine.

Anaximandre ſe leve au milieu de l'aſſemblée ; ſon âge, ſes talens & ſa réputation attirerent l'attention, & firent regner partout un profond ſilence. Pytha-

gore, *dit-il*, détruit la Religion par ſes raffinemens : Son amour du *beau* eſt une chimere. Conſultons la nature, pénetrons tous les plis & les replis du cœur humain, interrogeons les hommes de toutes les nations, nous verrons que l'amour propre eſt la ſource de toutes nos actions, de toutes nos paſſions, & même de toutes nos vertus. Pythagore ſe perd dans les raiſonnemens abſtraits : Je me borne à la ſimple nature, j'y trouve tous mes principes, le ſentiment de tous les cœurs les autoriſe, & les preuves de ſentiment ſont les plus courtes & les plus convaincantes.

Anaximandre, *dis-je alors*, ſubſtitue les paſſions à la place des ſentimens ; Il affirme hardiment,

mais il ne prouve rien : Je n'agis pas de même, voici mes preuves.

Les Dieux font le bien pour le ſeul amour du bien ; l'ame eſt une parcelle de leur ſubſtance ; elle peut par conſequent les imiter, elle peut aimer la vertu pour elle même : Telle eſt la nature primitive de l'homme ; Anaximandre ne ſçauroit le nier, ſans renverſer la Religion.

Cette doctrine influe ſur tous les devoirs de la ſocieté : ſi l'on ne peut rien aimer que par rapport à ſoi, tous les Citoyens ſe regarderont peu-à-peu comme des Etres indépendans faits pour eux-mêmes. On ne pourra plus ſacrifier ſes interêts particuliers pour le bien géneral : On détruira les ſentimens

nobles, & les vertus héroïques. Ce n'eſt pas tout : On autoriſera bien-tôt tous les crimes cachés. Si la vertu n'eſt point aimable pour elle-même, chacun l'abandonnera lorſqu'il pourra ſe dérober aux yeux du public; On ſe livrera au crime ſans remords, quand l'interêt y pouſſe, & que la crainte ne retient pas; Voilà l'anéantiſſement de toute ſocieté. Soit donc qu'on conſidere la Religion ou la politique, tout conſpire à prouver ma doctrine.

Ici Anaximandre replique; Pythagore non-ſeulement ne connoît point la nature humaine, il ignore encore l'hiſtoire des Dieux. Il dit qu'il faut leur reſſembler; les Dieux nagent là-haut dans les délices, rien

rien ne trouble leur repos ; pour les imiter, il faut aimer le plaiſir. Ils ne donnent des paſſions que pour les ſatisfaire ; Jupiter lui-même nous en montre l'exemple: Le plaiſir eſt la grande Loi des Mortels, & des Immortels ; ſon attrait eſt invincible, c'eſt l'unique reſſort du cœur humain.

Nous aimons toujours *avec* plaiſir, *repondis-je*, mais nous n'aimons pas toujours *pour* le plaiſir. On peut aimer la juſtice pour le bien qu'elle nous procure ; on peut auſſi l'aimer pour elle-même : C'eſt ce qui fait la difference entre la vertu héroïque & la vertu commune. Le véritable Héros fait de grandes actions par de grands motifs.

O Samiens ! Anaximandre cher-

che à corrompre vos mœurs auſſi-bien que votre eſprit: Il vous trompe en s'attachant trop au ſens litteral de votre Mythologie. Les Dieux exempts de nos foibleſſes ne deſçendent point ſur la terre pour contenter leurs paſſions. Tout ce que la ſage antiquité nous raconte des amours de Jupiter, & des autres Divinités, n'eſt qu'une allégorie ingenieuſe pour repréſenter le pur commerce des Mortels & des Immortels pendant le ſiecle d'or: Mais les Poëtes qui ne cherchent qu'à plaire, & qu'à frapper l'imagination en entaſſant merveilles ſur merveilles, ont défiguré votre Mythologie par leurs fictions.

Anaximandre m'interrompit alors & s'écria : ſouffrirez-vous, ô Sa-

miens, qu'on anéantiſſe ainſi votre Religion, en tournant ſes myſteres en allégories, en blaſphemant contre les Livres ſacrés de vos Poëtes, en niant les faits les plus conſtans de la tradition. Pythagore renverſe vos autels, vos temples, & votre ſacerdoce, pour vous conduire à l'impieté, ſous prétexte de détruire la ſuperſtition.

Un murmure confus s'éleve auſſi-tôt dans l'aſſemblée; Les ſentimens ſe partagent; la plûpart des Prêtres me traitent d'impie, & d'ennemi de la Religion. Voyant alors la profonde diſſimulation d'Anaximandre, & le zele aveugle d'un peuple ſéduit par des ſophiſmes, il me fut impoſſible de me contenir, & je dis en élevant la voix:

Roy, Pontifes, Samiens, écoutez-moi pour la derniére fois. Je n'ai pas voulu dévoiler les myſteres du monſtrueux ſyſtême d'Anaximandre, ni chercher dans une aſſemblée publique à rendre ſa perſonne odieuſe, comme il a tâché de noircir la mienne. Juſqu'ici j'ai reſpecté ſa vieilleſſe, mais à preſent que je vois l'abyme dans lequel il veut vous précipiter, je ne ſçaurois plus me taire, ſans trahir les Dieux & la Patrie.

Anaximandre vous paroit zelé pour la Religion, mais dans le fond il ne cherche qu'à l'anéantir. Voici les principes qu'il debite & qu'il enſeigne ſecrettement à ceux qui veulent l'entendre.

Tout n'eſt que matiere & mou-

vement. Dans le ſein fécond d'une immenſe nature tout ſe produit par une révolution éternelle de formes ; La deſtruction des unes fait la naiſſance des autres ; Le different arrangement des atomes fait ſeul la differente ſorte d'eſprits, mais tout ſe diſſipe, & ſe replonge dans le même abyme après la mort. Selon Anaximandre, ce qui eſt à preſent pierre, bois, metail, peut ſe diſſoudre, & ſe transformer non-ſeulement en eau, en air, en flamme pure, mais même en eſprit raiſonnable : Selon lui nos craintes frivoles ont creuſé les enfers, & notre imagination effrayée eſt la ſource des fleuves fameux, qui coulent dans le noir Tartare : Notre ſuperſtition a peuplé les régions céleſtes

de Dieux & de demi-Dieux, & notre vanité nous fait croire que nous boirons un jour le nectar dans leur ſocieté. Selon lui la bonté, la malice, la vertu, le crime, la juſtice, l'injuſtice, ne ſont que des noms que nous donnons aux choſes, ſuivant qu'elles nous plaiſent ou nous déplaiſent : Les hommes naiſſent vicieux ou vertueux, comme les ours naiſſent féroces, & les agneaux doux : Tout eſt l'effet d'une fatalité invincible, & l'on ne croit choiſir que parceque le plaiſir cache par ſa douceur, la force qui nous entraîne. Voilà, ô Samiens, le précipice affreux dans lequel Anaximandre veut vous conduire.

Tandis que je parlois les Dieux

ſe déclarent. On entend par-tout gronder le tonnere ; les vents impetueux mêlent & confondent les élemens ; tous ſont remplis d'horreur & d'épouvante. Je me proſterne au pied des autels, & je m'écrie : Puiſſances céleſtes rendez témoignage à la vérité dont vous ſeules inſpirez l'amour. Auſſi-tôt un calme profond ſuccede à l'orage, la nature s'appaiſe & ſe tait, une voix divine ſemble ſortir du fond du Temple, & parler ainſi : *Les Dieux font le bien pour le ſeul amour du bien : On ne peut les honorer dignement qu'en leur reſſemblant.* [a]

Les Prêtres & la multitude plus frappés du *merveilleux* qu'ils ne l'avoient été du *vrai*, changent

[a] *Vid. Hier. aur. carm.*

de ſentiment, & ſe réuniſſent en ma faveur. Anaximandre s'en apperçoit, & perſuadé que j'avois corrompû les Pontifes pour ſéduire le peuple, il s'enveloppe dans une nouvelle eſpece d'hypocriſie, & dit à l'aſſemblée : l'Oracle a parlé, & je dois me taire ; Je crois, mais je ne ſuis pas encore éclairé ; mon cœur eſt touché, mais mon eſprit n'eſt pas convaincu : Je veux entretenir Pythagore ſeul, & m'inſtruire par ſes raiſonnemens.

Attendri par ces paroles que je crus ſinceres, j'embraſſe le vieillard avec des larmes de joye, en préſence du Roy & des Pontifes, & je le conduis chez moi. L'impie s'imaginant qu'on ne pouvoit avoir de l'eſprit, ſans penſer

ſer comme lui, croyoit que je n'affectois ce zéle pour la Religion, qu'afin d'éblouir le peuple & de gagner ſon ſuffrage. Quand nous fûmes ſeuls, il changea de langage & me dit :

Notre diſpute ſe réduit à ſçavoir ſi la nature éternelle agit avec ſageſſe & deſſein, ou ſi elle prend toutes ſortes de formes par une néceſſité aveugle. Ne nous éblouiſſons point par les préjugés vulgaires ; Un Philoſophe ne doit croire que lorſqu'il y eſt forcé par une évidence entiere. Je ne raiſonne que ſur ce que je vois, & je ne vois dans toute la nature qu'une *matiere immenſe*, & une *force infinie:* Cette matiere agiſſante eſt éternelle ; Or dans un temps

infini, une force toute puiſſante doit donner néceſſairement toutes ſortes de formes à une matiere immenſe. Elle en a eû d'autres que celles que nous voyons aujourd'hui ; elle en prendra de nouvelles: Tout a changé, tout change, tout changera. Voilà le cercle éternel dans lequel roulent les atomes.

Voilà, *repris-je*, un ſophiſme & non une preuve. Vous ne voyez, *dites-vous*, dans toute la nature qu'une *force infinie* & une *matiere immenſe*, j'en conviens: mais s'enſuit-il que la force infinie ſoit une proprieté de la matiere. La matiere eſt éternelle, *ajoutez-vous*, cela ſe peut, [*a*] parceque la force

[a] *Voyez le Diſcours*, pag. 68.

infinie toujours agiſſante l'a pû produire de tout temps : mais concluez-vous de-là qu'elle ſoit l'unique ſubſtance exiſtante. Je conviendrai encore que la force toute puiſſante peut donner dans un temps infini toutes ſortes de formes à une matiere immenſe, mais eſt-ce là une preuve que cette force agit par une néceſſité aveugle & ſans deſſein. Quand j'admettrois vos principes, je nierai cependant vos conſéquences qui me paroiſſent abſolument fauſſes : En voici les raiſons.

L'idée que nous avons de la *matiere* ne renferme point celle de *force* ; elle ne ceſſe point d'être matiere quand elle eſt dans un parfait repos, elle ne ſçauroit ſe rendre

le mouvement lorſqu'elle l'a perdu : De-là je conclus qu'elle n'eſt pas active par elle-même, & par conſequent que la *force infinie* n'eſt pas une de ſes proprietés.

De plus, j'apperçois en moi & dans pluſieurs Etres qui m'environnent, un *Principe comparateur* qui ſent, qui raiſonne, & qui juge : Or il eſt abſurde de ſuppoſer qu'une matiere ſans penſée & ſans ſentiment, puiſſe ſentir & devenir intelligente en changeant de lieu ou de figure ; Il n'y a aucune liaiſon entre ces idées. Il eſt vrai que la *vivacité* de nos *ſentimens*, dépend ſouvent du *mouvement* de nos *humeurs* ; cela prouve que l'eſprit & le corps peuvent être *unis*, mais nullement qu'ils ſont *un* : De-là je

conclus qu'il y a dans la nature une autre ſubſtance que la matiere ; & par conſequent qu'il peut y avoir une intelligence ſouveraine fort ſupérieure à mon ame, à la vôtre, & à celles de tous les autres hommes.

Pour ſçavoir s'il y a une telle intelligence, je parcours toutes les merveilles de l'univers ; j'obſerve la conſtance & la régularité de ſes Loix, la fécondité & la varieté de ſes productions, la liaiſon & la convénance de ſes parties, la conformation des animaux, la ſtructure des plantes, l'ordre des élemens, la révolution des aſtres : Alors je ne puis plus douter que tout ne ſoit l'effet d'un deſſein, d'un art, & d'une ſageſſe ſuprême.

De-là je conclus que la *force infinie* que vous reconnoiſſez dans la nature eſt une intelligence ſouveraine.

Je me rappelle, *dit Cyrus*, que Zoroaſtre me dévoila autrefois toutes ces vérités : une vûe ſuperficielle de ces prodiges peut laiſſer l'eſprit dans l'incertitude, mais lorſqu'on deſcend dans le détail, lorſqu'on entre dans le ſanctuaire de la nature, lorſqu'on étudie à fond ſes ſecrets, on ne peut plus héſiter. Je ne vois pas comment Anaximandre a pu réſiſter à la force de ces preuves.

Après lui avoir expoſé, *reprit le ſage Samien*, les raiſons qui me faiſoient croire, je le priai de me dire celles qui le portoient à douter.

Un Etre infiniment ſage & puiſſant, *repondit-il*, doit avoir toutes ſortes de perfections ; Sa bonté & ſa juſtice doivent égaler ſa ſageſſe & ſa puiſſance : Cependant l'univers eſt rempli de defauts & de vices ; Je vois par-tout des Etres malheureux & méchans : Or je ne ſçaurois concevoir comment les ſouffrances & les crimes peuvent commencer ou ſubſiſter ſous l'Empire d'un Etre ſouverainement bon, ſage & puiſſant ; L'idée d'une cauſe infiniment parfaite me paroît incompatible avec des effets ſi contraires à ſa nature bienfaiſante. Voilà la raiſon de mes doutes.

Quoi, *repliquai-je*, nierez-vous ce que vous voyez clairement par-

ceque vous ne voyez pas plus loin. La plus petite lumiere nous porte à croire, mais la plus grande obſcurité n'eſt pas une raiſon de nier. Dans ce crepuſcule de la vie humaine, les lumieres de l'eſprit ſont trop foibles, pour nous montrer les premieres vérités dans une clarté parfaite: On ne fait que les entrevoir de loin par un rayon échappé qui ſuffit pour nous conduire, mais ce n'eſt pas une évidence qui diſſipe tous les nuages. Rejetterez-vous les preuves les plus convaincantes de l'exiſtence d'une intelligence ſouveraine, à cauſe que vous ne voyez pas les raiſons ſecrettes de ſa conduite. Vous niez la ſageſſe éternelle, parceque vous ne concevez pas comment le mal peut

ſubſiſter

ſubſiſter ſous ſon Empire. O Anaximandre, eſt-ce là raiſonner ! Une choſe n'eſt pas, parceque vous ne la voyez point. Voilà à quoi ſe reduiſent toutes vos difficultés.

Vous me faites injuſtice, *reprit Anaximandre :* Je ne nie & je n'affirme rien, mais je doute de tout, parceque je ne vois rien de démontré ; je ſuis dans la triſte néceſſité de flotter éternellement dans une mer d'incertitudes. [*a*]

Je ſentois que ſon aveuglement l'alloit conduire à toutes ſortes d'abſurdités ; Je voulois le ſuivre juſqu'au bord du précipice, & lui montrer les horreurs de l'abyme

[a] *La narration marque les differens progrés de l'eſprit dans l'incrédulité : L'athée qui vouloit demontrer, devient ici Pyrrhonien. Voyez le Diſcours,* page 88. &c.

où il ſe jettoit : Examinons pas à pas, *lui dis-je*, les conſéquences de votre ſyſtême.

Démontrer, [*a*] c'eſt prouver non ſeulement qu'une choſe eſt, mais encore l'impoſſibilité qu'elle ne ſoit pas : L'on ne ſçauroit prouver ainſi l'exiſtence des corps : Oſerez-vous en douter ſerieuſement ? On peut démontrer la liaiſon des idées, mais les faits ne ſe prouvent que par le témoignage des ſens. Demander des démonſtrations où il s'agit de ſentimens, placer les ſentimens où il faut des démonſtrations, c'eſt renverſer la nature des choſes, c'eſt vouloir voir des ſons & entendre des couleurs. Quand

[a] *Je parle ici de la démonſtration geometrique & metaphyſique.*

tout nous porte à croire, quand rien ne nous force à douter, l'eſprit doit ſe rendre à cette évidence : Ce n'eſt pas une *démonſtration* géometrique ; ce n'eſt pas non plus une ſimple *probabilité* ; mais c'eſt une *preuve* ſuffiſante pour nous déterminer. [*a*]

Les ſens nous trompent ſouvent, *s'écria-t-il*, l'on ne doit point ſe fier à leur témoignage : La vie n'eſt peut-être qu'un ſonge perpetuel, ſemblable aux illuſions du ſommeil.

[a] *La ſource du Pyrrhoniſme vient de ce que l'on ne diſtingue pas entre une* démonſtration, *une* preuve *& une* probabilité. *Une* démonſtration *ſuppoſe l'idée contradictoire impoſſible ; Une* preuve *de fait eſt où toutes les raiſons portent à croire, ſans qu'il y ait aucun prétexte de douter ; Une* probabilité *eſt où les raiſons de croire ſont plus fortes, que celles de douter.*

Je conviens, *repondis-je*, que les ſens nous trompent ſouvent, mais eſt-ce une preuve qu'ils nous trompent toujours ? Je crois qu'il y a des corps, non ſur le témoignage d'un ſeul, ni de pluſieurs ſens, mais ſur le conſentement unanime de tous les ſens, dans tous les hommes, dans tous les temps, & dans tous les lieux : Or comme les idées univerſelles & immuables nous tiennent lieu de démonſtrations dans les ſciences, de même l'uniformité continuelle, & la liaiſon conſtante de nos ſentimens, nous tiennent lieu de preuves, lorſqu'il s'agit de faits.

Vous voilà, *dit Anaximandre*, où je voulois vous conduire. Nos idées ſont auſſi incertaines que nos ſentimens ; il n'y a point de dé-

monſtrations ; il n'y a point de vérités immuables & univerſelles. Il ne ſuit pas qu'une choſe ſoit vraye parcequ'elle nous paroît telle ; tout eſprit qui ſe trompe ſouvent, peut ſe tromper toujours, & cette ſimple poſſibilité ſuffit pour me faire douter de tout.

Telle eſt la nature de notre eſprit, *repris-je*, nous ne pouvons pas refuſer de rendre hommage à la vérité quand elle eſt clairement apperçue, nous ſommes même forcés d'y acquieſcer : Le doute n'eſt pas libre ; or cette impoſſibilité de douter, eſt ce qu'on appelle *conviction* : L'eſprit humain ne peut pas aller plus loin. O Anaximandre vous croyez raiſonner mieux que les autres hommes, mais à force

de ſubtiliſer, vous anéantiſſez la pure raiſon. Remarquez l'inconſtance de votre eſprit & la contradiction de vos raiſonnemens. Vous avez voulu d'abord me démontrer qu'il n'y a point d'intelligence ſouveraine; quand je vous ai fait voir que vos prétendues démonſtrations étoient des ſuppoſitions vagues, vous vous êtes jetté dans un doute univerſel; votre philoſophie ſe termine enfin à détruire la raiſon, à rejetter toute évidence, & à ſoutenir qu'il n'y a aucune regle qui puiſſe fixer nos jugemens: Il eſt par conſequent inutile de raiſonner plus longtemps avec vous.

Ici je ceſſai de parler pour écouter ce qu'il alloit me répondre, mais voyant qu'il gardoit le ſi-

lence, je continuai ainſi : Je ſuppoſe que vous doutez ſérieuſement, mais eſt-ce le défaut de lumiere ou la crainte d'en être éclairé qui cauſe vos doutes ? Rentrez en vous-même ; la ſageſſe ſe fait mieux ſentir que comprendre : Ecoutez la voix de la nature qui parle en vous, elle ſe ſoulevera bien-tôt contre vos ſubtilités ; votre cœur né avec une ſoif inſatiable de félicité, démentira votre eſprit qui ſe réjouit dans l'*eſperance dénaturée* de ſa prochaine extinction ; Encore une fois rentrez en vous-même, impoſez ſilence à votre imagination, ne vous laiſſez plus éblouir par vos paſſions, & vous trouverez dans le fond de votre ame, un ſentiment de la Di-

vinité qui diſſipera vos doutes ? C'eſt en écoutant ce ſentiment intérieur que votre eſprit ſera d'accord avec votre cœur ; cet accord fait la tranquillité de l'ame, & c'eſt dans cette paix ſeule qu'on entend la voix de la ſageſſe, qui ſupplée à la foibleſſe de nos raiſonnemens. Ici Pythagore ceſſa de parler, & Cyrus lui dit :

Vous uniſſez les ſentimens les plus touchans avec les raiſonnemens les plus ſolides ; ſoit qu'on conſulte l'idée de la premiere cauſe ou la nature de ſes effets, le bonheur de l'homme ou le bien de la ſocieté, la raiſon ou l'experience, tout conſpire à prouver votre ſyſtême : Mais pour penſer comme Anaximandre, il faut ſup-

poſer

poſer contre toute raiſon, que le mouvement eſt une proprieté eſſentielle de la matiere ; que la matiere eſt l'unique ſubſtance exiſtante ; que la force infinie agit ſans connoiſſance, & ſans deſſein, malgré toutes les marques de ſageſſe répandues dans l'univers.

Je ne conçois pas comment les hommes peuvent balancer entre ces deux ſyſtêmes : L'un eſt ténébreux pour l'eſprit, déſolant pour le cœur, deſtructeur de la ſociété ; l'autre eſt plein d'idées conſolantes, il produit les ſentimens nobles, il nous affermit dans tous les devoirs de la vie civile.

Ce n'eſt pas tout, il me ſemble que vous avez été trop modeſte ſur la force de vos preuves ; elles

me paroiſſent invincibles, & démontrées. Il faut que l'un des deux ſyſtêmes ſoit vrai : La nature éternelle eſt une *matiere aveugle*, ou une *intelligence éclairée* ; Il n'y a point de milieu : vous avez prouvé que la premiere opinion eſt fauſſe & abſurde ; il s'enſuit évidemment que l'autre eſt véritable & ſolide. Hâtez-vous ſage Pythagore, hâtez-vous de me dire l'impreſſion que firent vos entretiens ſur Anaximandre.

Il ſe retira, *répondit le Philoſophe*, deſeſperé, & réſolu de me perdre. Tels que de foibles yeux que la lumiere du ſoleil éblouit & aveugle, tel étoit le cœur d'Anaximandre ; ni les prodiges, ni les preuves, ni les ſentimens ne peuvent

ébranler l'ame, lorſque l'erreur s'eſt emparée de l'eſprit par la corruption du cœur.

Depuis mon départ de Samos, j'apprens qu'il eſt tombé dans l'égarement que j'avois prevû ; à force de ne vouloir rien croire que ce qu'on peut démontrer avec une évidence géometrique, il eſt parvenu non ſeulement à douter des vérités les plus certaines, mais même à croire les plus grandes abſurdités. Il ſoutient ſans aucune allégorie que tout ce qu'il voit n'eſt qu'un ſonge ; que tous les hommes qui l'entourent ſont des fantômes ; que c'eſt lui-même qui ſe parle, & qui ſe répond ; que le ciel & la terre, les aſtres, & les élemens, les plantes & les arbres ne ſont

que des illuſions, & enfin qu'il n'y a rien de réel que lui.

Il vouloit d'abord anéantir l'eſſence divine, pour ſubſtituer à ſa place une nature aveugle ; à preſent il a détruit cette nature même, pour ſoutenir qu'il eſt le ſeul Etre qui exiſte dans l'univers. [*a*]

Cyrus ſortit de cet entretien pénetré de la foibleſſe de l'eſprit humain ; il ſentit par l'exemple d'Anaximandre, que les génies les plus ſubtiles peuvent aller de degré en degré depuis l'impieté juſques à

[a] *Les Egomiſtes ſe ſervent aujourd'hui de ce langage, & Carneades autrefois parloit à peu près de même, pour prouver qu'on ne peut être aſſuré de rien que de ſa propre exiſtence. Ici l'Athée de Pyrrhonien devient Egomiſte. Voyez le Diſ.* page 89.

l'extravagance, & tomber dans un délire philoſophique qui n'eſt pas moins inſenſé que la folie la plus groſſiere.

Le jeune Prince étant inſtruit à fond de la Religion des Grecs, alla le lendemain voir Pythagore pour l'interroger ſur les Loix de Minos.

La profonde paix qui regne dans la Perſe, *dit-il au ſage Samien*, me donne le loiſir de voyager; je cherche dans tous les pays à recueillir des connoiſſances utiles; j'ai paſſé par l'Egypte dont j'ai appris les Loix & le Gouvernement; j'ai parcouru la Grece pour connoître les différentes Républiques qui la compoſent, & ſur-tout celles de Lacédemone & d'Athénes.

Les anciennes Loix d'Egypte m'ont paru excellentes, & fondées ſur la nature, mais la forme de ſon Gouvernement étoit défectueuſe; Il n'y avoit aucun frein pour retenir les Rois; Les trente Juges ne partageoient point avec eux la puiſſance ſuprême, ils n'étoient que les Interpretes des Loix: Le deſpotiſme & les conquêtes ont enfin détruit cet Empire.

Je crains qu'Athénes ne périſſe par le défaut contraire; ſon Gouvernement eſt trop tumultueux & trop populaire: Les Loix de Solon ſont bonnes, mais il n'a pas eû aſſez d'autorité pour réformer le génie d'un peuple, qui a un goût démeſuré pour la liberté, pour le luxe, & pour le plaiſir.

Lycurgue a remedié aux maux qui ont ruiné l'Egypte, & qui perdront Athénes ; mais ſes Loix ſont trop contraires à la nature. L'égalité des rangs & la communauté des biens ne peuvent pas durer long-temps : Si-tôt que les Lacédemoniens auront étendu leur pouvoir dans la Grece, ils s'affranchiront ſans doute de ces Loix ; elles bornent les paſſions d'un côté, mais elles les flattent trop d'un autre ; en proſcrivant la volupté, elles autoriſent l'ambition.

Aucune de ces trois formes de Gouvernement ne me paroît parfaite : On m'a dit que Minos en établit une autrefois dans cette Iſle qui remedie à tous ces excès.

Pythagore admira la pénetra-

tion du jeune Prince, & le conduiſit au Temple, où les Loix de Minos étoient conſervées dans un coffre d'or.

Cyrus y lut tout ce qui regardoit la Religion, la morale, & la politique, & tout ce qui pouvoit ſervir à la connoiſſance des Dieux, de ſoi-même, & des autres hommes : Il trouva dans ce Livre ſacré ce qu'il y avoit de meilleur dans les Loix d'Egypte, de Sparte, & d'Athénes, & ſentit par-là que comme Minos avoit profité des lumieres des Egyptiens, de même Lycurgue & Solon devoient au Legiſlateur de Crete ce qu'il y avoit de plus excellent dans leurs inſtitutions. C'eſt auſſi ſur ce modéle que Cyrus forma les Loix admirables

admirables qu'il établit dans ſon Empire après avoir conquis l'Aſie.

Pythagore lui expliqua enſuite la forme du Gouvernement de l'ancienne Crete, & après lui avoir montré comment elle prévenoit également le deſpotiſme & l'anarchie, il lui dit : On croiroit qu'un Gouvernement ſi parfait dans toutes ſes parties auroit dû ſubſiſter toujours, mais on n'en voit preſque plus aucun veſtige. Les ſucceſſeurs de Minos regnerent pendant quelques ſiecles en dignes enfans d'un tel pere ; leurs deſcendans dégenererent peu à peu : Ils ne ſe crurent pas aſſez grands pendant qu'ils n'étoient que conſervateurs des Loix ; ils voulurent ſubſtituer à la place de ces Loix leurs

volontés abſolues. Les Cretois réſiſterent aux innovations ; de-là naquirent les diſcordes, & les guerres civiles : Dans ces tumultes les Rois furent détrônés, des uſurpateurs ſe mirent à leur place : Ces uſurpateurs affoiblirent l'autorité des nobles ; les députés du peuple s'emparerent de la puiſſance ſouveraine ; la Monarchie fut éteinte, & le Gouvernement devint populaire.

Tel eſt le triſte état des choſes humaines : Le deſir de l'autorité ſans bornes dans les Princes, l'amour de l'indépendance dans les peuples, expoſent tous les Etats à des révolutions inévitables. Rien n'eſt fixe, rien n'eſt ſtable parmi les hommes.

Cyrus comprit par ce diſcours que ce n'eſt pas ſeulement dans la ſageſſe des Loix, mais plus encore dans celle des ſouverains qu'on trouve le ſalut & le bonheur d'un Etat. Dans tous les pays cinq ou ſix hommes hardis, artificieux, éloquens, entraînent preſque toujours le Monarque ou le Senat. Tous les Gouvernemens ſont bons, lorſque ceux qui régnent ne cherchent que le bien public; mais ils ſeront toujours défectueux, parceque les hommes qui y préſident ſont imparfaits.

Après pluſieurs entretiens ſemblables avec le ſage Samien, Cyrus ſe prépara enfin à continuer ſes voyages. En quittant Pythagore, il lui dit: Que j'ai

de regret de vous voir abandonné aux caprices du ſort qui vous perſecute ! Que je ſerois heureux de paſſer ma vie avec vous dans la Perſe ! Je ne vous offrirois ni les plaiſirs, ni les richeſſes qui flattent les autres hommes ; Je ſçai que vous en ſeriez peu touché : Vous êtes au-deſſus des faveurs des Rois, parceque vous êtes détrompé de toutes les fauſſes grandeurs ; mais je vous offre dans mes Etats, la paix, la liberté, & le doux loiſir que les Dieux accordent à ceux qui aiment la ſageſſe.

J'aurois une vraye joye, *reprit Pythagore*, de vivre ſous votre protection avec Zoroaſtre & les Mages, mais il faut que je ſuive les ordres d'Apollon. Un grand

Empire s'éleve en Italie qui deviendra un jour maître de l'univers ; la forme de ſon Gouvernement eſt ſemblable à celle que Minos établit en Crete ; Le génie de ſes peuples eſt auſſi guerrier que celui des Spartiates ; L'amour généreux de la Patrie, le goût de la pauvreté perſonnelle pour augmenter la richeſſe publique, les ſentimens nobles & deſintereſſés qui regnent parmi ſes Citoyens, le mépris du plaiſir qu'ils uniſſent avec un zéle ardent pour la liberté, les rendent propres à conquerir le monde entier : J'y dois porter la connoiſſance des Dieux & des Loix. Je vous quitte, mais je ne vous oublierai jamais ; Mon cœur vous ſuivra par-tout ; vos

conquêtes s'étendront ſelon les oracles ; Puiſſent les Dieux vous préſerver alors de l'yvreſſe de l'autorité ſuprême ! Puiſſiez-vous ſentir long-temps le plaiſir de ne régner que pour rendre les hommes heureux ! La Renommée m'inſtruira de votre ſort ; Je demanderai ſouvent, la grandeur n'a-t-elle pas changé le cœur de Cyrus ? Aime-t-il toujours la vertu ? Craint-il toujours les Dieux ? Il faut que je vous quitte, mais nous nous rejoindrons dans le ſéjour des juſtes. Ah Cyrus ! qu'elle ſera ma joye de vous revoir après la mort parmi les bons Rois que les Dieux couronnent d'une gloire immortelle. Adieu Prince, adieu, ſouvenez-vous de n'employer jamais

votre puiſſance, que pour faire ſentir des effets de votre bonté.

Cyrus ne put rien répondre, ſon cœur s'attendrit, il embraſſe le Philoſophe avec vénération, il mouille ſon viſage de ſes larmes, il fallut enfin ſe ſéparer. Pythagore partit bien-tôt pour l'Italie, & Cyrus s'embarqua ſur un vaiſſeau Fénicien pour aller à Tyr.

En s'éloignant de Crete & des côtes de la Grece, il les quitte avec regret, & ſe reſſouvenant de tout ce qu'il avoit vû, il dit à Araſpe: Quoi! c'eſt donc là cette nation qu'on croit ſuperficielle & frivole: J'y ai trouvé de grands hommes de toutes les eſpeces, des Philoſophes profonds, des Capitaines habiles, de grands politi-

ques, des génies capables d'atteindre à tout, & de tout approfondir.

Ils préferent les connoiſſances agréables aux idées abſtraites, les arts d'imitation aux recherches ſubtiles; mais ils ne mépriſent pas les ſciences ſublimes, au contraire ils y excellent, quand ils veulent s'y appliquer.

Ils aiment les étrangers plus que ne font les autres nations, & par-là leur pays mérite d'être appellé la Patrie commune du genre humain: Ils paroiſſent quelquefois trop occupés de bagatelles & d'amuſemens, mais les grands hommes parmi eux ont le ſecret de préparer les affaires les plus importantes, même en s'amuſant. Ils ſentent

que

que l'eſprit a ſouvent beſoin de repos, mais en ſe délaſſant ils ſçavent mouvoir les plus grandes machines par les plus petits reſſorts. Ils regardent la vie comme un jeu, mais un jeu ſemblable aux Jeux Olympiques, où les danſes enjouées ſe mêlent avec les travaux pénibles.

J'admire, *dit Araſpe*, la politeſſe des Grecs, & toutes les qualités qu'ils ont pour la ſocieté; mais je ne ſçaurois eſtimer ni leurs talens, ni leurs ſciences. Les Chaldéens & les Egyptiens les ſurpaſſent infiniment dans toutes les connoiſſances ſolides.

Je ſuis, *repliqua Cyrus*, d'un ſentiment bien different du vôtre: Il eſt vrai qu'on trouve chez les

Chaldéens, & chez les Egyptiens de grandes idées, & des découvertes utiles ; mais leur ſcience eſt ſouvent pleine d'obſcurité: Ils ne ſçavent pas comme les Grecs parvenir aux vérités inconnues par l'enchaînement des vérités communes: Cette méthode ingénieuſe de mettre chaque idée à ſa place, de mener l'eſprit par degrès des vérités les plus ſimples aux vérités les plus compoſées, avec ordre, clarté, & préciſion, eſt un ſecret peu connu des Chaldéens & des Egyptiens qui ſe vantent d'avoir plus de génie original ; c'eſt là pourtant la véritable ſcience qui apprend à l'homme l'étendue & les bornes de ſon eſprit ; c'eſt par-là que je préfere les Grecs aux au-

tres peuples, & non à cauſe de leur politeſſe.

La vraye politeſſe eſt propre aux ames délicates de toutes les nations, & n'eſt point attachée à aucun peuple en particulier. La civilité extérieure n'eſt que la forme établie dans les differens pays pour exprimer cette politeſſe de l'ame. Je préfere la civilité des Grecs à celle de tous les autres peuples, parcequ'elle eſt plus ſimple, & moins embaraſſante; elle rejette toutes les formalités ſuperflues; elle n'eſt occupée qu'à rendre la ſocieté libre & agréable: La politeſſe intérieure eſt bien différente de cette civilité ſuperficielle.

Vous n'êtiez pas preſent le jour que Pythagore m'en parla: Voici

comme il la définit, voici comme il la pratique. C'eſt une égalité d'ame qui exclud tout à la fois l'empreſſement & l'inſenſibilité ; elle ſuppoſe un diſcernement vif qui s'apperçoit d'abord de tout ce qui peut convenir aux différens caractéres : C'eſt une douce condeſcendance qui ſçait s'accommoder au goût des autres, non pour flatter, mais pour apprivoiſer leurs paſſions : C'eſt un oubli de ſoi-même qui cherche avec délicateſſe le plaiſir d'autrui, ſans faire appercevoir de cette recherche : Elle ſçait contredire avec reſpect, elle ſçait plaire ſans adulation, elle eſt également éloignée de la fade complaiſance, & de la baſſe familiarité.

Cyrus s'entretenoit ainſi avec Araſpe, lorſque les vents contraires arrêterent leur courſe, & les obligerent à relâcher dans l'Iſle de Chypre. Le jeune Prince profita de cette occaſion pour viſiter le Temple de Paphos, & les Bocages d'Idalie', conſacrés à la mere des Amours. En voyant ces lieux fameux, il rappella les remarques de Pythagore ſur la corruption des Poëtes Grecs, & ſur les effets monſtrueux de leur imagination déreglée : Ils avoient dégradé la Théologie primitive d'Orphée, pour faire deſcendre de l'Empyrée les Puiſſances céleſtes, pour les placer ſur les montagnes de la Grece comme dans leur Ciel ſuprême, & pour leur attribuer non

ſeulement les paſſions humaines, mais encore les vices les plus honteux. [*a*] Il ſe hâta de quitter l'Iſle profane, & débarqua bien-tôt à Tyr.

[a] *Voyez le Diſcours*, page 3.

LES VOYAGES DE CYRUS.

LIVRE SEPTIE'ME.

LE Roy de Babylone ayant détruit l'ancienne Tyr, les Habitans avoient bâti une Ville nouvelle dans une Iſle voiſine à trente ſtades du rivage.

Cette Iſle s'étendoit en croiſſant pour embraſſer un Golfe où les vaiſſeaux étoient à l'abri des vents:

Pluſieurs allées de cedres régnoient le long du port, & à chacune de ſes extrémités une fortereſſe inacceſſible faiſoit la ſureté de la Ville, & des navires qui y abordoient.

Au milieu du mole un portique ſoutenu de douze rangs de colonnes, formoit pluſieurs galeries où s'aſſembloient à certaines heures du jour les Négocians de tous les pays : On y entendoit parler toutes ſortes de langues, & l'on y diſtinguoit les mœurs des différentes nations. La ville de Tyr ſembloit être la Capitale de l'univers.

Un nombre prodigieux de vaiſſeaux couvroit la mer ; les uns partoient, les autres arrivoient. Ici l'on replioit les voiles, tandis que les rameurs fatigués goutoient le repos,

repos ; là on lançoit à la mer les bâtimens nouvellement conſtruits. Une foule innombrable de peuple inondoit le port : Ceux-ci s'occupoient à décharger les navires, ceux-là à tranſporter les Marchandiſes, d'autres à remplir les magaſins. Tous étoient en mouvement, tous s'empreſſoient au travail, tous s'animoient au commerce.

Ce ſpectacle arrêta long-temps la vûe de Cyrus, il s'avance enſuite vers une des extrémités du mole, & rencontre un homme qu'il croit reconnoître. Me trompai-je, *s'écria le Prince*, n'eſt ce point Amenophis qui a quitté ſa ſolitude pour rentrer dans la ſociété des hommes ? C'eſt moi-même, *répliqua le ſage Egyptien* ? J'ai aban-

donné l'Arabie heureuſe pour me retirer au pied du Mont Liban. Cyrus ſurpris de ce changement lui en demanda les raiſons. Arobal, *dit Amenophis*, en eſt la cauſe, cet Arobal dont je vous ai parlé, autrefois priſonnier avec moi à Memphis, & eſclave dans les mines d'Egypte, étoit fils du Roy de Tyr, mais il ignoroit ſa haute naiſſance: il eſt remonté ſur le trône de ſes Ancêtres, & ſon véritable nom eſt Ecnibal. Je jouis d'une tranquillité parfaite dans ſes Etats. Venez voir un Prince qui eſt digne de votre amitié. Je m'intereſſois à ſon ſort, *reprit Cyrus*, par l'amitié que vous aviez conçu pour lui, mais je ne pouvois lui pardonner de vous avoir quitté. Je par-

tage avec vous le plaiſir d'avoir retrouvé votre ami : Apprenez-moi ce qui lui eſt arrivé depuis votre ſéparation.

Amenophis conduiſit Cyrus & Araſpe dans l'enfoncement d'un rocher d'où l'on découvroit la mer, la ville de Tyr, & les campagnes fertiles qui l'environnent. D'un côté le Mont Liban bornoit la vûe, & de l'autre l'Iſle de Chypre ſembloit s'enfuir ſur les eaux. Ils s'aſſirent tous trois ſur un lit de mouſſe, & le ſage Egyptien ſe hâta de raconter à Cyrus les avantures du Roy de Tyr.

Le pere d'Ecnibal, *dit-il*, mourut pendant qu'il étoit encore au berceau. Itobal ſon oncle aſpirant à la Royauté réſolut de ſe défai-

re du jeune Prince. Bahal à qui l'éducation d'Ecnibal avoit été confiée, pour le ſouſtraire à la cruauté du Tyran, répandit le bruit de ſa mort : Il l'envoya dans une campagne ſolitaire au pied du Mont Liban, où il le fit paſſer pour ſon fils ſous le nom d'Arobal, ſans lui découvrir ſa naiſſance. Quand Ecnibal eut atteint ſa quatorziéme année, Bahal forma le deſſein de le rétablir ſur le trône de ſes Ancêtres. L'uſurpateur ayant découvert les projets de ce fidéle Tyrien, le fit enfermer dans une priſon étroite, & le menaça de la mort la plus cruelle, s'il ne lui livroit pas le jeune Prince. Bahal garda le ſilence, réſolu de mourir plutôt que de trahir ſon de-

voir, & ſa tendreſſe pour Ecnibal.

Cependant Itobal étant inſtruit que l'héritier de la couronne vivoit encore, ſe trouble & s'agite. Pour calmer ſes inquiétudes, & pour aſſouvir ſa rage, il ordonna qu'on fît mourir tous les enfans de Bahal. Un fidéle Eſclave en fut averti, & fit ſauver *Ecnibal*: C'eſt ainſi que ce jeune & malheureux Prince quitta la Phénicie ſans ſçavoir le ſecret de ſa naiſſance.

Bahal ſe ſauva de ſa priſon en s'élançant d'une haute Tour dans la mer; il gagna le rivage en nageant, & ſe retira à Babylone, où il ſe fit connoître à Nabucodonoſor. Pour ſe vanger du maſſacre de ſes enfans, il excita ce Conquerant à faire la guerre à Ito-

bal, & à entreprendre le long ſiége de Tyr. Le Roy de Babylone inſtruit de la capacité & de la vertu de Bahal, le choiſit pour commander en chef cette expédition : Itobal y fut tué, & après la priſe de la Ville, Bahal fut élevé ſur le trône de Tyr par Nabucodonoſor qui reconnut ainſi ſes ſervices & ſon attachement.

Bahal ne ſe laiſſa point éblouir par l'éclat de la Royauté : Ayant appris qu'Ecnibal étoit échappé à la fureur du Tyran, ſon premier ſoin fut d'envoyer par toute l'Aſie pour le chercher, mais il n'en put apprendre aucune nouvelle ; nous étions alors dans les mines d'Egypte.

Arobal ayant erré long-temps

dans l'Afrique, & perdu l'Eſclave qui le conduiſoit, s'engagea dans les troupes des Cariens, reſolu de finir ſes jours, ou de ſe diſtinguer par quelque action éclatante. Je vous ai raconté autrefois notre premiere connoiſſance, notre amitié réciproque, notre eſclavage commun, & notre ſeparation.

Après m'avoir quitté, il alla à Babylone : C'eſt-là qu'il apprit la révolution de Tyr, & que Bahal qu'il croyoit ſon pere, étoit élevé ſur le trône. Il quitta promptement la Cour de Nabucodonoſor, & arriva bien-tôt dans la Phénicie, où il ſe fit annoncer à Bahal. Le bon vieillard accablé par l'âge repoſoit ſur un riche tapis : La joye lui donne des forces, il ſe leve, il

court vers Arobal, il l'examine ; il lui fait pluſieurs queſtions, il rappelle tous ſes traits, & le reconnoit enfin. Il ne peut plus ſe contenir, il ſe jette à ſon col, il le ſerre entre ſes bras, il mouille ſon viſage de ſes larmes, & s'écrie avec tranſport : C'eſt donc vous que je vois, c'eſt Ecnibal, c'eſt le fils de mon maître ; c'eſt l'enfant que j'ai ſauvé des mains du Tyran, c'eſt la cauſe innocente de mes diſgraces, & le ſujet de ma gloire : Je puis enfin montrer ma reconnoiſſance pour le Roy qui n'eſt plus, en rétabliſſant ſon fils. Ah Dieux ! c'eſt ainſi que vous récompenſez ma fidelité : Je meurs content.

Auſſi-tôt Bahal dépêcha des Ambaſſadeurs à la Cour de Babylone,

lone, & demanda permiſſion à Nabucodonoſor de quitter la Royauté, & de reconnoître Ecnibal pour ſon maître legitime. C'eſt ainſi que le Prince de Tyr monta ſur le trône de ſes Ancêtres : Bahal mourut bien-tôt après.

Arobal étant parvenu à la Couronne envoya dans ma ſolitude un Tyrien pour m'inſtruire de ſon ſort, & pour me preſſer de venir à ſa Cour : Je fus ravi d'apprendre ſon bonheur, & de voir qu'il m'aimoit encore ; j'en témoignai ma joye par les expreſſions les plus vives, en marquant au Tyrien que tous mes deſirs étoient ſatisfaits, puiſque mon ami étoit heureux ; mais je refuſai abſolument de quitter ma retraite. Il renvoya de

nouveau me conjurer de le venir ſecourir dans les travaux de la Royauté : Je lui répondis que ſes propres lumieres ſuffiſoient pour remplir ſes devoirs, & que ſes malheurs paſſés ſerviroient à lui faire éviter les écueils de l'autorité ſuprême.

Voyant enfin que rien ne pouvoit m'ébranler, Ecnibal quitta Tyr ſous prétexte d'aller à Babylone rendre hommage au Roy des Aſſyriens, & arriva bien-tôt dans ma ſolitude.

Nous nous embraſſâmes longtemps avec tendreſſe : Vous avez crû ſans doute, me dit-il, que je vous avois oublié, que notre ſeparation venoit du refroidiſſement de mon amitié, & que l'ambition avoit

ſéduit mon cœur : mais vous vous êtes trompé. Il eſt vrai que lorſque je vous quittai, la retraite m'étoit devenue inſupportable, je n'y trouvois point la paix ; cette inquiétude venoit ſans doute des Dieux même : Ils m'entraînoient ſans que je le ſçuſſe à remplir les deſſeins de leur ſageſſe : Je ne pouvois goûter de repos en leur réſiſtant. C'eſt ainſi qu'ils m'ont conduit au trône par des routes inconnues ; la grandeur n'a point changé mon cœur ; montrez-moi que l'abſence n'a point diminué votre amitié : Venez me ſoutenir dans les travaux, & les dangers auxquels l'élevation m'expoſe.

Ah ! lui dis-je, ne me forcez point à quitter ma retraite ; laiſ-

ſez-moi jouir du repos que les Dieux m'ont accordé : La grandeur irrite les paſſions, les Cours ſont des mers orageuſes, j'y ai déja fait naufrage, j'en ſuis heureuſement échappé, ne m'y expoſez pas une ſeconde fois.

Je penetre vos ſentimens, reprit Ecnibal ; vous craignez l'amitié des Rois, vous avez éprouvé leur inconſtance, vous avez ſenti que leur faveur ne ſert ſouvent qu'à préparer leur haine. Apriés vous aima autrefois, il vous abandonna enſuite : Mais helas ! me devez-vous comparer à Apriés ?

Non, non, repliquai-je, je me défierai toujours de l'amitié d'un Prince nourri dans le luxe & dans la molleſſe comme le Roy d'E-

gypte : Mais pour vous, élevé dans l'ignorance de votre état, éprouvé enſuite par toutes les diſgraces de la fortune, je ne crains pas que la Royauté altere vos ſentimens : Les Dieux vous ont conduit au trône ; vous devez en remplir les devoirs, il faut vous ſacrifier pour le bien public : Mais pour moi rien ne m'oblige à m'engager de nouveau dans le trouble & dans le tumulte ; je ne ſonge qu'à mourir dans la retraite où la ſageſſe nourrit mon cœur, & où l'eſperance de me réunir bientôt au grand Oſiris me fait oublier tous mes malheurs paſſés.

Ici un torrent de larmes ſuſpendit nos diſcours, & nous fit garder le ſilence : Ecnibal le rom-

pit enfin pour me dire ; l'étude de la ſageſſe n'a-t-elle donc ſervi qu'à rendre Amenophis inſenſible : Eh bien ! ſi vous ne voulez rien accorder à mon amitié, venez au moins me ſoutenir contre mes foibleſſes ; peut-être oublierai-je un jour que j'ai été malheureux, peut-être ne ſerai-je plus touché des miſeres de l'humanité, peut-être que l'autorité ſuprême empoiſonnera mon cœur, & me fera reſſembler aux autres Princes. Venez me défendre contre les erreurs attachées à ma condition ; venez m'affermir dans toutes les maximes de vertu que vous m'avez inſpirées autrefois : Un fidéle ami m'eſt plus neceſſaire que jamais.

Ecnibal m'attendrit par ces pa-

roles : Je conſentis enfin à le ſuivre ; mais à condition que je ne demeurerois pas à ſa Cour, que je n'y aurois jamais aucun emploi, & que je me retirerois dans quelque ſolitude auprès de Tyr : Je n'ai fait que changer une retraite pour une autre, afin d'avoir le plaiſir de me rapprocher de mon ami.

Nous partîmes de l'Arabie heureuſe, nous allâmes à Babylone, nous y vîmes Nabucodonoſor : Mais helas ! qu'il eſt different de ce qu'il étoit autrefois : Ce n'eſt plus ce Conquerant qui régnoit au milieu des triomphes, & qui étonnoit les nations par l'éclat de ſa gloire : Depuis quelque temps il a perdu la raiſon, il fuit la ſo-

cieté des hommes, il erre vagabond dans les montagnes & les bois comme une bête feroce. Quelle deſtinée pour un ſi grand Prince.

En arrivant à Tyr, je me retirai au pied du Mont Liban dans le même lieu où Ecnibal avoit paſſé ſa premiere jeuneſſe : Je viens quelquefois ici le voir : Il vient ſouvent dans ma ſolitude : Rien ne ſçauroit alterer notre amitié, parceque la verité en fait l'unique lien. Je vois par cet exemple que la Royauté n'eſt pas, comme je le croyois, incompatible avec les ſentimens ; tout dépend de la premiere éducation des Princes ; le malheur eſt la meilleure école pour eux ; c'eſt par-là que ſe forment les

les Héros. Apriés avoit été gâté par les proſperités de ſa jeuneſſe ; Ecnibal s'eſt confirmé dans la vertu par les adverſités.

Après cet entretien, Amenophis conduiſit le Prince de Perſe au Palais d'Ecnibal, & le preſenta au Roy de Tyr. Cyrus fut traité pendant pluſieurs jours avec une magnificence éclatante, & marqua ſouvent à Amenophis l'étonnement où il étoit, de voir la ſplendeur qui régnoit dans ce petit Etat.

N'en ſoyez pas ſurpris, *répondit l'Egyptien*, par-tout où le commerce fleurit par de ſages loix, l'abondance devient bien-tôt univerſelle, & la magnificence ne coûte rien à l'Etat.

Le Roy de Tyr fit pluſieurs queſtions à Cyrus, ſur ſon pays, ſur ſes voyages, & ſur les mœurs des differens peuples qu'il avoit vûs; Il fut touché des ſentimens nobles & du goût délicat qui régnoient dans les diſcours du jeune Prince: Cyrus admira à ſon tour l'eſprit & la vertu d'Ecnibal; il paſſa pluſieurs jours à ſa Cour pour s'inſtruire des regles du commerce, & pria enfin le Roy de lui expliquer comment il avoit rendu ſon Etat floriſſant en ſi peu de temps.

La Phenicie, *dit Ecnibal*, a toujours été renommée pour le commerce; la ſituation de Tyr eſt heureuſe, ſes Habitans entendent la navigation mieux que les autres

peuples ; une liberté parfaite régnoit d'abord dans le negoce, les Etrangers étoient regardés comme Citoyens de notre Ville ; mais ſous le regne d'Itobal tout tomba en ruine. Au lieu d'ouvrir nos Ports ſelon l'ancienne Coutume, le Tyran les fit fermer par des vûes politiques ; il voulut changer la conſtitution fondamentale de la Phénicie, & rendre guerriere une Nation qui avoit toujours évité de prendre part aux diſcordes de ſes voiſins ; par-là le commerce languit, & nos forces s'affoiblirent : Itobal nous attira la colere du Roy de Babylone qui raza notre ancienne Ville, & nous rendit tributaires.

Auſſi-tôt que Bahal fut élevé

ſur le trône, il tâcha de remedier à ces maux : Je n'ai fait que ſuivre le plan que ce ſage Prince m'a laiſſé.

Je commençai d'abord par ouvrir mes Ports aux Etrangers, & par rétablir la liberté du commerce : Je déclarai que mon nom n'y ſeroit jamais employé que pour en ſoutenir les privileges, & en faire obſerver les Loix. L'autorité des Princes eſt trop formidable pour que les autres hommes puiſſent entrer en ſocieté avec eux.

Les tréſors de l'Etat avoient été épuiſés par les guerres, il n'y avoit point de fonds pour les travaux publics. Les Arts étoient ſans honneur, & l'agriculture étoit negligée. J'engageai les principaux

Marchands à faire de grandes avances au menu peuple, tandis qu'ils traitoient entr'eux par un credit aſſuré : Mais ce credit n'a jamais eu place parmi les laboureurs & les artiſans. La monnoye eſt non ſeulement une meſure commune qui regle le prix des marchandiſes, elle eſt encore un gage aſſuré qui a une valeur réelle, & à peu près égale dans toutes les Nations : Je voulus que ce gage ne fut jamais ôté d'entre les mains des Citoyens, qui en ont beſoin pour ſe garantir contre les abus que je puis faire de mon autorité, contre la corruption des Miniſtres, & contre l'oppreſſion des Riches.

Pour encourager les Tyriens au travail, je laiſſai non ſeulement

chacun libre poſſeſſeur des gains qu'il faiſoit, mais j'établis encore de grandes récompenſes pour ceux qui excelleroient par leur génie, & qui ſe diſtingueroient par quelque découverte utile.

Je fis bâtir de grands édifices pour les Manufactures ; j'y logeai tous ceux qui ſurpaſſoient les autres dans leur art. Pour ne pas diſſiper l'attention de leur eſprit, par des ſoins inquiets, je fournis à tous leurs beſoins, & je flattai leur ambition, en leur accordant dans ma Ville Capitale, des honneurs & des diſtinctions proportionnées à leur état.

J'abolis enfin les impôts exorbitans, & les privileges excluſifs pour toutes les denrées utiles &

néceſſaires. Il n'y a point ici de vé-xation pour ceux qui vendent, il n'y a point de contrainte pour ceux qui achetent ; tous mes Sujets ayant également la permiſſion de commercer, rapportent en abondance à Tyr ce que l'univers produit de plus excellent, & le donnent à un prix raiſonnable. Chaque eſpece de denrée me paye en entrant un tribut peu conſiderable. Moins je gêne le commerce, & plus mes tréſors augmentent. Les impôts diminués, diminuent le prix des marchandiſes : Moins elles ſont cheres, plus on en conſomme, & par cette conſommation abondante, mes revenus ſurpaſſent de beaucoup ce que je pourrois tirer par les tributs exceſſifs. Les Rois qui

croyent s'enrichir par leurs exactions ſont ennemis de leurs peuples ; ils ignorent même leurs propres interêts.

Je vois, *dit Cyrus*, que le commerce eſt d'une grande reſſource dans un Etat ; je crois que c'eſt le ſeul ſecret pour répandre l'abondance dans les grandes Monarchies, & pour réparer les maux que les guerres y produiſent : Les armées nombreuſes épuiſent bientôt un Royaume, ſi l'on ne tire point des Etrangers de quoi les ſoutenir par un commerce floriſſant.

Prenez garde, *dit Amenophis*, de ne pas confondre les idées. On ne doit point négliger le commerce dans les grandes Monarchies ;

chies ; mais il y faut ſuivre d'autres regles que dans les petits Etats.

La Phenicie fait le commerce non-ſeulement pour ſuppléer à ſes propres beſoins, mais encore pour ſervir à toutes les autres nations. Comme le pays eſt petit, la force de ſes Habitans conſiſte à ſe rendre utiles, & même néceſſaires à leurs voiſins. Les Tyriens vont chercher juſques dans les Iſles inconnues toutes les richeſſes de la nature, pour les répandre parmi les autres peuples. Ce n'eſt pas leur ſuperflu, mais celui des autres nations, qui fait le fondement de leur commerce.

Dans une ville comme Tyr où le commerce fait l'unique ſoutien de l'Etat, tous les Citoyens ſont négocians. Les Marchands ſont

les Princes de la République ; mais dans les grands Empires, où les vertus militaires & la ſubordination des rangs ſont abſolument néceſſaires, le commerce doit être encouragé ſans être univerſel.

Dans un Royaume fertile, étendu, & bordé de côtes maritimes, on peut, en rendant les peuples laborieux, tirer du ſein fécond de la terre des richeſſes immenſes qui ſeroient perdues par la négligence & par la pareſſe de ſes habitans. En faiſant perfectionner par l'art les productions de la nature, on peut augmenter de nouveau ſes richeſſes, & c'eſt en vendant aux autres peuples ces fruits de l'induſtrie, qu'on établit un commerce ſolide dans les grands Empires.

Il ne faut porter hors de chez ſoi que ſon ſuperflu, ni rapporter dans ſon pays que ce qu'on achete avec ce ſuperflu.

Par-là l'Etat ne contractera jamais de dettes étrangeres; la balance du commerce ſera toujours de ſon côté; on tirera des autres nations de quoi ſoutenir les frais de la guerre; on trouvera de grandes reſſources ſans diſtraire les Sujets de leurs emplois, & ſans affoiblir les vertus militaires. C'eſt une grande ſcience dans un Prince, de connoître le génie de ſon peuple, les productions de la nature dans ſon Royaume, & le vrai moyen de les mettre en valeur.

Les entretiens d'Ecnibal & d'Amenophis donnerent à Cyrus des

idées nouvelles, & lui inſpirerent des maximes ſur le gouvernement qu'il n'avoit point appriſes dans les autres pays.

Le jour ſuivant Cyrus accompagna le Roy de Tyr à Byblos, pour celebrer les fêtes de la mort d'Adonis. Tout le peuple en deuil entre dans une caverne profonde, où le ſimulachre d'un jeune homme repoſe ſur un lit de fleurs & d'herbes odoriferantes ; on paſſe des journées entieres en prieres & en lamentations ; enſuite la douleur publique ſe change en joye ; les chants d'allegreſſe ſuccedent aux pleurs ; on entonne par tout cet Hymne ſacré : [a]

[a] *Voyez Lucien, de la Déeſſe de Syrie ; Jul. Firmic. des Myſteres, & le Diſ.* p. 151.

Adonis eſt revenu à la vie, Uranie ne le pleure plus ; il eſt remonté vers le Ciel, il deſcendra bien-tôt ſur la terre, pour en bannir à jamais les crimes & les maux.

Les Ceremonies Tyriennes ſur la mort d'Adonis, parurent à Cyrus une imitation de celles des Egyptiens, ſur la mort d'Oſiris ; elles lui firent ſentir que ces deux nations reconnoiſſoient également un *Dieu mitoyen*, qui doit rendre l'innocence & la paix à l'univers.

Tandis que ce Prince étoit encore à Tyr, des Courriers arriverent de la Perſide pour lui apprendre que Mandane ſe mouroit. Cette nouvelle l'obligea de ſuſpendre ſon voyage de Babylone, & de quitter la Phenicie avec précipita-

tion. En embraſſant le Roy de Tyr, O ! Ecnibal, *dit Cyrus*, je n'envie ni vos richeſſes, ni votre magnificence : Pour être parfaitement heureux, je ne deſire qu'un ami comme Amenophis.

Ils ſe ſéparerent enfin ; Cyrus & Araſpe traverſerent l'Arabie déſerte, & une partie de la Chaldée ; ils paſſerent le Tigre près de l'endroit où ce fleuve s'unit avec l'Euphrate ; ils entrerent dans la Suſiane, & arriverent en peu de jours à la Capitale de Perſe.

Cyrus ſe hâte d'aller voir Mandane ; il la trouve mourante, il s'abandonne à ſa douleur, & l'exprime par les plaintes les plus ameres. La Reine touchée & attendrie à la vûe de ſon fils, tâche de mo-

derer ſon affliction par ces paroles:

Conſolez-vous, mon fils; les ames ne meurent jamais; elles ne ſont condamnées que pour un tems à animer les corps mortels, afin d'expier les fautes qu'elles ont commiſes dans un état précedent: Le tems de mon expiation eſt fini; je vais remonter vers la ſphére du feu; là je verrai Perſée, Arbace, Dejoces, Phraorte, & tous les Heros dont vous deſcendez; je leur dirai que vous vous préparez à les imiter: là je verrai Caſſandane, elle vous aime encore, la mort ne change point les ſentimens des ames vertueuſes: Nous vous ſerons toujours preſentes, quoiqu'inviſibles; nous deſcendrons ſouvent dans un nuage pour

vous ſervir de Génies protecteurs ; nous vous accompagnerons au milieu des dangers ; nous vous amenerons les vertus ; nous écarterons d'autour de vous tous les vices & les erreurs qui corrompent le cœur des Princes. Un jour votre Empire s'étendra, les Oracles s'accompliront : O ! mon fils, mon cher fils, ſouvenez-vous qu'il ne faut conquerir les nations que pour les rendre dociles à la raiſon.

En prononçant ces paroles, elle pâlit ; une ſueur froide ſe répand ſur tous ſes membres, la mort ferme ſes yeux, ſon ame s'envole vers l'Empyrée : Elle fut pleurée longtems par toute la Perſe ; Cambyſe fit élever un ſuperbe monument à ſa mémoire ; la douleur de Cyrus

ne

ne se dissipa que peu à peu par la nécessité de s'appliquer aux affaires.

Cambyse étoit un Prince religieux & pacifique; il n'étoit jamais sorti de Perse, où les mœurs étoient encore innocentes & pures, mais severes & feroces: Il sçavoit choisir les Ministres capables de suppléer à ce qui lui manquoit; mais il s'abandonnoit quelquefois trop à leurs conseils, par défiance de ses propres lumieres.

Il voulut en Prince sage & judicieux que Cyrus entrât dans l'administration des affaires; il le fit appeller un jour, & lui dit:

Vos voyages, mon fils, ont augmenté vos connoissances, vous devez les employer pour le bien de la

patrie: Vous êtes deſtiné non ſeulement à gouverner un jour ce Royaume, mais encore à commander à toute l'Aſie ; il faut apprendre de bonne heure l'art de régner, c'eſt ce qui manque ordinairement aux Princes ; ils montent ſouvent ſur le Trône avant que de connoître les devoirs de la Royauté. Je vous confie mon autorité, je veux que vous l'exerciez ſous mes yeux ; les lumieres de Sorane ne vous ſeront pas inutiles, c'eſt le fils d'un habile Miniſtre, qui m'a ſervi pendant pluſieurs années avec fidélité ; il eſt jeune, mais il eſt laborieux, éclairé, & propre à toutes ſortes d'emplois.

Sous le gouvernement de Cambyſe, ce Miniſtre avoit ſenti la né-

ceſſité de paroître vertueux, il croyoit même l'être en effet; mais ſa vertu n'avoit jamais été miſe à l'épreuve: Sorane ne ſçavoit pas lui-même les excès auxquels ſon ambition demeſurée pouvoit le porter.

Lorſque Cyrus voulut s'inſtruire de l'état de la Perſe, de la force de ſes troupes, de ſes interêts au dedans & au dehors; Sorane vit bien-tôt avec regret, qu'il alloit perdre beaucoup de ſon autorité ſous un Prince qui avoit tous les talens néceſſaires pour gouverner par lui-même; il tâcha de captiver l'eſprit de Cyrus, & l'étudia long-tems pour découvrir ſes foibleſſes.

Le jeune Prince étoit ſenſible

aux louanges, mais il aimoit à les mériter; il avoit du goût pour le plaiſir, ſans en être l'eſclave; il ne haiſſoit point la magnificence, mais il ſçavoit ſe refuſer tout plûtôt que d'accabler le peuple; par-là il étoit inacceſſible à la flaterie, à la volupté, & au luxe.

Sorane ſentit qu'il n'y avoit d'autre moyen de conſerver ſon crédit auprès de Cyrus, qu'en ſe rendant néceſſaire par ſa capacité: Il déploya tous ſes talens dans les Conſeils publics & particuliers; il montra qu'il poſſedoit une connoiſſance exacte des ſecrets de la plus ſage politique, & qu'il étoit capable en même tems de ce détail, qui fait une des plus grandes qualités d'un Miniſtre; il préparoit & digeroit

les matieres avec tant d'ordre & de clarté, que le Prince n'avoit pas beſoin de travailler. Tout autre que Cyrus eût été charmé de ſe voir ainſi diſpenſé de s'appliquer aux affaires ; mais ce Prince vouloit tout voir par ſes propres yeux : Il avoit de la confiance pour les Miniſtres de ſon pere, ſans s'y livrer aveuglément.

Quand Sorane s'apperçut que le Prince vouloit tout approfondir, il s'étudia à répandre de l'obſcurité dans les affaires importantes, afin de ſe rendre encore plus néceſſaire. Cyrus remarqua la conduite artificieuſe de Sorane, & ménagea avec une telle délicateſſe l'eſprit de ce Miniſtre habile & ombrageux, qu'il tiroit de lui peu

à peu ce que le Satrape cherchoit à lui cacher avec tant d'art. Quand Cyrus ſe crut aſſez inſtruit, il fit ſentir à Sorane qu'il vouloit être lui-même le premier Miniſtre de ſon pere; il modera ainſi l'autorité de ce favori, ſans lui donner aucun juſte ſujet de ſe plaindre.

L'ambition de Sorane fut cependant bleſſée de la conduite de Cyrus: Ce Miniſtre orgueilleux ne put ſupporter ſans chagrin la diminution de ſon crédit; il ſentit avec douleur qu'on pouvoit ſe paſſer de lui; voilà la premiere ſource de ſon mécontentement, qui auroit été dans la ſuite fatal à Cyrus, s'il ne s'en étoit pas garanti par ſa vertu & par ſa prudence.

La Perſe avoit été pendant plu-

ſieurs ſiecles ſoumiſe à la Medie, mais par le mariage de Cambyſe avec Mandane, il avoit été réglé que le Roy des Perſes ne payeroit à l'avenir qu'un petit tribut annuel pour marquer ſon hommage.

Depuis ce tems les Perſes & les Medes vécurent dans une alliance étroite, juſqu'à ce que la jalouſie de Cyaxare alluma le feu de la diſcorde: Ce Prince rappelloit ſans ceſſe avec dépit les Oracles qu'on répandoit ſur les conquêtes futures du jeune Cyrus; il le regardoit comme le deſtructeur de ſa puiſſance; il croyoit déja le voir entrer dans Ecbatane pour le détrôner; il ſollicitoit Aſtyage à tout moment de prévenir ces préſages funeſtes, d'affoiblir les forces de

la Perſe, & de la remettre dans ſon ancienne dépendance.

Mandane pendant ſa vie avoit ménagé l'eſprit de ſon pere avec une telle adreſſe, qu'elle avoit empêché une rupture ouverte entre Cambyſe & Aſtyage ; mais ſi-tôt qu'elle fut morte, Cyaxare recommença ſes ſollicitations auprès de l'Empereur des Medes.

Cambyſe apprit les deſſeins de Cyaxare, & envoya Hyſtaſpe à la Cour d'Ecbatane, pour repréſenter à Aſtyage le danger qu'il y auroit de s'affoiblir mutuellement, pendant que les Aſſyriens leurs ennemis communs méditoient d'étendre leur domination ſur tout l'Orient : Hyſtaſpe arrêta par ſon habileté l'execution des projets de Cyaxare,

Cyaxare, & procura à Cambyſe le tems de faire ſes préparatifs en cas de rupture.

Le Prince des Medes voyant que les ſages conſeils d'Hyſtaſpe étoient favorablement écoutés par ſon pere, & qu'il n'y avoit pas moyen d'allumer ſi-tôt la guerre, eſſaya d'autres voyes pour affoiblir la puiſſance des Perſes ; il apprit le mécontentement de Sorane, & tâcha de le gagner en lui offrant les premieres dignités de l'Empire.

Sorane frémit d'abord à cette idée ; mais trompé enſuite par ſon reſſentiment, il ſe cacha à lui-même les raiſons ſecrettes qui l'animoient ; ſon cœur n'étoit pas encore inſenſible à la vertu, mais ſon imagination vive transformoit

les objets, & les lui repréſentoit ſous toutes les couleurs néceſſaires pour flatter ſon ambition : Il ſurmonta enfin tous ſes remords, ſous prétexte que Cyaxare ſeroit un jour ſon Empereur legitime, & que Cambyſe n'étoit qu'un Maître tributaire. Il n'y a rien que l'on ne ſe perſuade, lorſque les fortes paſſions nous entraînent & nous aveuglent. Sorane entra ainſi peu à peu dans une liaiſon étroite avec Cyaxare, & mit ſecrettement tout en uſage pour rendre l'adminiſtration de Cyrus odieuſe au peuple.

Cyrus avoit élevé Araſpe aux premieres dignités militaires, connoiſſant ſa capacité & ſes talens pour la guerre ; mais il ne vouloit pas le faire entrer dans le Sénat à

cauſe des anciens uſages établis en Perſe, qui ne permettoient point aux Etrangers d'être aſſis dans le Conſeil ſuprême.

Le perfide Sorane preſſoit pourtant le jeune Prince d'enfreindre cette loi : Il ſçavoit que ce ſeroit un moyen ſûr d'exciter la jalouſie des Grands, & de les irriter contre Cyrus. Vous avez beſoin dans les Conſeils, *lui dit-il un jour*, d'un homme ſemblable à Araſpe ; je ſçai que la bonne politique & nos regles défendent qu'on confie en même tems aux Etrangers le commandement des armées, & le ſecret de l'Etat ; mais on peut ſe diſpenſer des loix, lorſqu'on ſçait en remplir l'intention par des voyes plus ſûres & plus faciles ; un Prince

comme vous ne doit jamais être l'eſclave des régles, ni des uſages ; les hommes n'agiſſent ordinairement que par *ambition* ou par *interêt :* Comblez Araſpe de dignités & de biens ; rendez ainſi la Perſe ſa patrie, & vous n'avez rien à craindre de ſon infidélité.

Cyrus ne ſoupçonna point les deſſeins cachés de Sorane, mais il aimoit trop la juſtice pour vouloir s'en écarter. Je ſuis perſuadé, *répondit-il*, de la fidélité & de la capacité d'Araſpe ; je l'aime ; mais quand mon amitié ſeroit capable de me faire manquer aux loix en ſa faveur, il m'eſt trop attaché pour vouloir jamais accepter aucune dignité qui pourroit exciter la jalouſie des Perſes, & leur don-

ner occaſion de croire que j'agis par goût & par paſſion dans les affaires de l'Etat.

Sorane ayant eſſayé en vain d'engager Cyrus dans cette fauſſe démarche, tenta de le ſurprendre par une autre voye, en tâchant de rompre l'intelligence qui régnoit entre le jeune Prince & ſon pere. Sorane faiſoit remarquer adroitement à Cyrus les défauts du Roy, les bornes de ſon eſprit, & la néceſſité de ſuivre d'autres maximes que les ſiennes. Le gouvernement doux & paiſible de Cambyſe, *lui diſoit-il ſouvent*, eſt incompatible avec les grands projets : Si vous vous contentez comme lui d'être Roy pacifique, comment deviendrez-vous Conquérant ?

Cyrus n'écouta ces inſinuations que pour éviter les écueils où Cambyſe avoit échoué ; il ne diminua point ſa docilité, & ſa ſoumiſſion pour un pere qu'il aimoit tendrement ; il le reſpectoit même juſques dans ſes foibleſſes, en tâchant de les cacher ; il ne faiſoit rien ſans ſes ordres, mais il l'inſtruiſoit en le conſultant ; il lui parloit ſouvent en particulier, pour le mettre en état de décider en public. Cambyſe avoit l'eſprit aſſez juſte pour démêler, & pour s'approprier ce qu'il y avoit de plus excellent dans les conſeils de ſon fils : Ce fils n'employoit la ſupériorité de ſon génie que pour faire reſpecter les volontés de ſon pere ; il ne montroit ſes talens que pour affermir l'autorité

du Roy. Cambyſe redoubla de tendreſſe, d'eſtime & de confiance pour Cyrus, en voyant la ſageſſe de ſa conduite ; mais le jeune Prince ne s'en prévaloit pas, & croyoit ne faire que ſon devoir.

Sorane au déſeſpoir de voir ſes projets s'évanouir, fit répandre ſecrettement dans l'eſprit des Satrapes des défiances contre le Prince, comme s'il vouloit borner leurs droits, & anéantir leur autorité ; & pour augmenter leurs ombrages, il eſſaya d'inſpirer à Cyrus les principes du Deſpotiſme.

Les Dieux vous deſtinent, *lui diſoit-il*, à étendre un jour votre Empire ſur tout l'Orient : Pour executer ce projet avec ſuccès, il faut accoutumer les Perſes

à une obéiſſance aveugle. Captivez les Satrapes par les dignités, & par les plaiſirs ; mettez-les dans la néceſſité de ne recevoir vos faveurs qu'en fréquentant votre Cour ; emparez-vous ainſi peu à peu de l'autorité ſuprême ; affoibliſſez les droits du Sénat, ne lui laiſſez que le pouvoir de vous conſeiller.. Un Prince ne doit point abuſer de ſa puiſſance, mais il ne doit jamais la partager avec ſes Sujets ; le gouvernement monarchique eſt le plus parfait de tous ; la réunion du pouvoir ſuprême dans un ſeul, fait la vraye force des Etats, le ſecret dans les Conſeils, & l'expédition dans les entrepriſes. Une petite République peut ſubſiſter par le gouvernement de

de pluſieurs, mais les grands Empires ne ſe forment que par l'autorité abſolue d'un ſeul ; les autres principes ne ſont que les idées bornées des ames foibles, qui ne ſe ſentent pas aſſez de force pour executer de vaſtes projets.

Cyrus frémit à ce diſcours, mais il cacha ſon indignation par ſageſſe, & rompant adroitement la converſation, il laiſſa Sorane perſuadé qu'il goûtoit ſes maximes.

Quand Cyrus fut ſeul, il réflechit profondément à tout ce qu'il venoit d'entendre ; il ſe reſſouvint de la conduite d'Amaſis, & commença à ſoupçonner la fidélité de Sorane : Il n'avoit pas à la vérité des preuves invincibles de ſa perfidie ; mais un homme qui oſoit

lui inſpirer de tels ſentimens, lui paroiſſoit au moins très-dangereux, quand même il ne ſeroit pas traître. Le jeune Prince déroba peu à peu à ce Miniſtre le ſecret de ſes affaires, & chercha des prétextes pour l'éloigner de ſa perſonne, ſans rien faire cependant qui pût le révolter.

Sorane ſentit bien-tôt ce changement, & pouſſa ſon reſſentiment juſques aux derniers excès; il ſe perſuada qu'Araſpe alloit être mis à ſa place, que Cyrus vouloit ſe rendre maître abſolu de la Perſe, & que c'étoit-là le deſſein ſecret du jeune Prince en diſciplinant ſes troupes avec tant d'exactitude. La jalouſie & l'ambition de Sorane l'aveugloient à un tel point, qu'il

crut faire ſon devoir en commettant les plus noires trahiſons.

Il fit inſtruire Cyaxare de tout ce qui ſe paſſoit dans la Perſe, de l'accroiſſement de ſes forces, des préparatifs qu'on y faiſoit pour la guerre, & des deſſeins qu'avoit Cyrus d'étendre ſon Empire ſur tout l'Orient, ſous prétexte d'accomplir certains Oracles ſuppoſés dont il éblouiſſoit le peuple. Cyaxare profita de ces avis pour allarmer Aſtyage ; il inſinua dans ſon cœur les inquiétudes & les défiances ; Hyſtaſpe fut renvoyé de la Cour d'Ecbatane, & l'Empereur fit menacer Cambyſe d'une guerre ſanglante, s'il ne conſentoit pas à payer les anciens tributs, & à rentrer dans la même dépendance

dont la Perſe avoit été affranchie par le mariage de Mandane : Le refus de Cambyſe fut le ſignal de la guerre, & les préparatifs ſe firent des deux côtés [*a*].

Cependant Sorane chercha à corrompre les Chefs de l'armée, & à affoiblir leur courage, en leur faiſant entendre qu'Aſtyage étoit leur Empereur legitime, que les projets ambitieux de Cyrus alloient perdre la Patrie, qu'il ne pourroit jamais réſiſter aux troupes des Medes qui l'accableroient par leur nombre.

Il continua auſſi d'augmenter la défiance des Senateurs, en faiſant

[a] *Xenophon a ſupprimé cette guerre, mais Herodote & les autres Hiſtoriens la racontent. Voyez la Lettre*, page 166.

répandre adroitement parmi eux, que Cyrus ne faiſoit entreprendre la guerre contre ſon grand-pere, qu'afin d'affoiblir leur autorité, & d'uſurper un pouvoir deſpotique.

Il cacha toutes ſes trames avec tant d'art, qu'il auroit été preſque impoſſible de les découvrir; tous ſes diſcours étoient tellement meſurés, qu'on ne pouvoit penetrer ſes intentions ſecrettes; il y avoit de certains momens où il ne les voyoit pas lui-même, & où il ſe croyoit ſincere & zelé pour le bien public: Ses premiers remords revenoient de temps en temps; il les étouffoit en ſe perſuadant que les projets qu'il attribuoit au Prince étoient réels.

Cyrus fut bien-tôt inſtruit des

murmures du peuple ; l'armée ſongeoit à ſe révolter, le Senat vouloit refuſer des ſubſides, l'Empereur des Medes alloit entrer dans la Perſe à la tête de ſoixante mille hommes. Le jeune Prince voyoit avec douleur les extrémités cruelles où ſon pere étoit réduit, & la neceſſité de prendre les armes contre ſon grand-pere.

Cambyſe ſçachant tous les combats que livroient tour à tour à Cyrus le *devoir*, & la *nature*, lui dit, vous ſçavez mon fils tout ce que j'ai fait pour étouffer les premieres ſemences de nos diſcordes ; j'ai travaillé inutilement ; la guerre eſt inévitable ; la Patrie doit être préferée à la famille : Juſqu'ici vous m'avez ſecouru dans les af-

faires par votre ſageſſe ; il faut que vous donniez à preſent des preuves de votre valeur. Quand mon âge me permettroit de paroître à la tête de mes troupes, je ſerois obligé de reſter ici, où ma preſence eſt néceſſaire pour contenir mon peuple : Allez, mon fils, allez combattre pour la Patrie : Montrez-vous le défenſeur de ſa liberté, auſſi-bien que le conſervateur de ſes loix : Secondez les deſſeins du Ciel : Rendez-vous digne d'accomplir un jour ſes Oracles : Commencez par délivrer la Perſe avant que d'étendre vos conquêtes dans l'Orient : Que les Nations voyent les effets de votre courage, & admirent votre moderation au milieu des triomphes,

afin qu'elles ne craignent pas un jour vos victoires.

Cyrus animé par les ſentimens magnanimes de Cambyſe, & ſecouru par les conſeils d'Harpage & d'Hyſtaſpe, deux Generaux également experimentés, forma bien-tôt une armée de trente mille hommes : Elle étoit compoſée de Chefs dont il connoiſſoit la fidelité, & de vieux ſoldats d'une valeur éprouvée.

Auſſi-tôt que les préparatifs furent faits, on commença par les ſacrifices, & les autres actes de Religion.

Cyrus fit ranger les troupes dans une grande plaine près de la Capitale, y aſſembla le Senat & les Satrapes, & harangua ainſi les

les Chefs de l'armée avec un air doux & majeſtueux.

La guerre eſt illegitime lorſqu'elle n'eſt pas neceſſaire : Celle que nous entreprenons aujourd'hui n'eſt pas pour ſatisfaire à l'ambition, ni à l'envie de dominer ; mais pour défendre notre liberté. Vos ennemis entendent bien la diſcipline militaire, ils nous ſurpaſſent en nombre ; mais ils ſe ſont amollis par le luxe & par une longue paix : Votre vie dure vous a accoutumé à la fatigue : Rien n'eſt impoſſible à ceux qui ſçavent tout ſouffrir, & tout entreprendre. Pour moi je ne veux me diſtinguer de vous qu'en vous devançant dans les travaux & les dangers ; tous nos biens & tous

nos maux ſeront deſormais communs.

Il ſe tourna enſuite vers les Senateurs, & leur dit d'un ton fier & ſevere : Cambyſe n'ignore pas les intrigues de la Cour d'Ecbatane pour ſemer de la défiance dans vos eſprits ; il ſçait que vous balancez à lui accorder des ſubſides ; mais il a prévû la guerre, il a pris ſes précautions, une ſeule bataille décidera du ſort de la Perſe, il n'a pas beſoin de votre ſecours : Souvenez-vous cependant qu'il s'agit de la liberté entiere de la Patrie : Cette liberté n'eſt-elle pas plus ſure entre les mains de mon pere, votre Prince legitime, qu'entre celles de l'Empereur des Medes qui tient tribu-

taires tous les Rois voiſins. Si Cambyſe eſt vaincu, vos privileges ſont à jamais anéantis ; s'il eſt victorieux, vous devez craindre la juſtice d'un Prince, que vous avez irrité par vos caballes ſecrettes.

Par ce diſcours le Prince de Perſe intimida les uns, confirma les autres dans leur devoir, & les réunit tous dans le même deſſein de contribuer au ſalut de la Patrie. Sorane parut des plus zelés, & demanda avec empreſſement d'avoir quelque commandement dans l'armée. Comme Cyrus n'avoit point caché à Cambyſe les juſtes défiances qu'il avoit de ce Miniſtre, le Roy ne ſe laiſſa point éblouir par les apparences ; ſous prétexte de veiller à la ſureté de la Capitale,

il retint Sorane auprès de ſa perſonne ; mais il fit obſerver ſa conduite, de ſorte que le Satrape demeura priſonnier ſans le ſçavoir.

Cyrus ayant appris qu'Aſtyage avoit fait marcher ſes troupes par les déſerts de l'Iſatis, pour pénetrer en Perſe, le prévint avec une diligence inouie : Il traverſa des montagnes eſcarpées, dont il fit garder les paſſages, & arriva dans les plaines de Paſagarde par des chemins impraticables à une armée moins accoutumée à la fatigue, & conduite par un Général moins actif, & moins vigilant.

Cyrus s'empare des meilleurs poſtes ; il ſe campe près d'une chaîne de montagnes, qui le défend d'un côté, & il ſe met en fu-

reté de l'autre, par un retranchement bien fortifié. Aſtyage paroît bien-tôt, & ſe campe dans la même plaine près d'un lac.

Les deux armées furent en préſence pendant pluſieurs jours. Cyrus ne pouvant enviſager ſans douleur les ſuites d'une guerre contre ſon Ayeul, profita de ces momens pour envoyer au camp d'Aſtyage un Satrape nommé Artabaze, qui lui parla ainſi :

Cyrus votre petit-fils a horreur de la guerre qu'on l'a forcé d'entreprendre contre vous : Il n'a rien oublié pour la prévenir ; il ne refuſera rien pour la détourner : Il écoute la voix de la nature, mais il ne peut ſacrifier la liberté de ſon peuple : Il voudroit concilier par

un traité honorable l'amour de la Patrie avec la tendreſſe d'un fils : Il eſt en état de faire la guerre, mais il n'a point de honte de vous demander la paix.

L'Empereur irrité par les conſeils de Cyaxare, perſiſta dans ſa premiere réſolution ; Artabaze revint, ſans avoir pû réuſſir dans ſa négociation.

Cyrus ſe voyant réduit à la néceſſité de combattre, & ſçachant de quelle importance il eſt dans les actions guerrieres de déliberer avec pluſieurs, de décider avec peu, & d'executer avec promptitude, aſſembla les Chefs de ſon armée, & les écouta tous : Il ſe détermina enfin, & ne communiqua ſes deſſeins qu'à Hyſtaſpe, & à Harpage.

Le jour ſuivant Cyrus fit répan-

dre dans l'armée ennemie, le bruit qu'il vouloit ſe retirer, & qu'il n'oſoit combattre avec des forces inégales: Avant qu'il ſortit du camp il fit faire les ſacrifices accoutumés; il verſa du vin en libations, & tous les Chefs firent de même: Il donna pour mot à l'armée *Mythras Conducteur & Sauveur*, & monta enfin à cheval, en commandant à chacun de prendre ſon rang. Les cuiraſſes de ſes ſoldats étoient compoſées de lames de fer peintes de diverſes couleurs, & ſemblables aux écailles de poiſſons; leurs caſques d'airain étoient ornés d'un grand panache blanc; leurs carquois pendoient au-deſſus de leurs boucliers tiſſus d'oſier; leurs dards étoient courts, leurs arcs longs,

leurs fléches faites de cannes, & le cimeterre leur tomboit ſur la cuiſſe droite. L'Etendart Royal étoit un Aigle d'or avec les aîles éployées; c'eſt le même que les Rois de Perſe ont toujours conſervé depuis.

Cyrus décampa pendant la nuit, & s'avança dans les plaines de Paſagarde; Aſtyage ſe hâta de le joindre au lever de l'aurore; ſoudain Cyrus fit ranger ſon armée en bataille à douze files de hauteur, afin que les javelots & les dards des derniers rangs puſſent atteindre l'ennemi, & que toutes les parties puſſent ſe ſoutenir, & ſe ſecourir ſans confuſion. Il choiſit dans chacun de ſes bataillons une troupe de ſoldats d'élite dont il forme une phalange triangulaire à la maniere

niere des Grecs ; il place ce corps de réſerve hors des rangs derriere ſon armée, en lui commandant de ne pas avancer ſans un ordre exprès de ſa part.

La plaine étoit couverte de ſable ; un vent de Nord ſouffloit avec violence : Cyrus ſe poſta ſi avantageuſement, en faiſant faire un quart de converſion à ſon armée, que la pouſſiere en s'élevant donnoit dans les yeux des Medes, & favoriſoit par-là le ſtratagême qu'il méditoit ; Harpage commandoit l'aîle droite, Hyſtaſpe l'aîle gauche, Araſpe étoit au centre ; Cyrus ſe portoit par-tout.

L'armée des Medes formoit pluſieurs bataillons quarrés à trente de hauteur, tous bien ſerrés, pour être

plus impénetrables ; au front de l'armée étoient des chariots, avec de grandes faux tranchantes attachées aux eſſieux.

Cyrus ordonna à Harpage & à Hyſtaſpe d'étendre peu à peu leurs aîles, afin d'envelopper les Medes. Tandis qu'il parle, il entend un coup de tonnerre : Nous te ſuivons, grand Oromaze, s'écria-t-il, & ſur le champ il commence l'Hymne du combat, auquel toute l'armée répond en jettant de grands cris, & en invoquant le Dieu Mythras.

L'armée de Cyrus ſe préſente de front en ligne droite, afin de tromper Aſtyage ; mais le milieu marchant plus lentement, & les deux aîles plus vîte, elle s'étend enſuite, & prend la forme d'un croiſſant.

Les Medes enfoncent les premiers rangs du centre, & avancent juſques aux derniers ; ils commencent déja à crier, *Victoire :* Cyrus fait avancer ſon corps de réſerve, tandis qu'Harpage & Hyſtaſpe environnent les ennemis de toutes parts, & le combat recommence.

La phalange triangulaire des Perſes ouvre les rangs des Medes, & écarte leurs chariots : Cyrus monté ſur un Courſier ſuperbe & fougueux, vole de rang en rang ; le feu de ſes yeux anime les ſoldats, & la tranquillité de ſon viſage les raſſure : Dans l'ardeur du combat actif, paiſible & preſent à lui-même, il parle aux uns, encourage les autres, & retient chacun dans ſon poſte. Les Medes enveloppés

de tous côtés, ſont attaqués par devant, par derriere, & par les flancs; les Perſes les ſerrent, & les taillent en pieces; on n'entend plus que le bruit des armes qui s'entrechoquent, & les gémiſſemens des mourans; des ruiſſeaux de ſang inondent la plaine; le déſeſpoir, la fureur & la cruauté, répandent par-tout le carnage & la mort: Cyrus ſeul conſerve l'humanité & la pitié genereuſe; Aſtyage & Cyaxare ayant été faits priſonniers, il fit ſonner la retraite, & ceſſer le combat.

Cyaxare enflammé de colere, & de toutes les paſſions qui ſaiſiſſent une ame ſuperbe déchûe de ſes eſperances, ne voulut point voir Cyrus: Il feignit d'être bleſſé, &

fit demander permiſſion de ſe faire conduire à Ecbatane; Cyrus y conſentit.

Aſtyage fut conduit en pompe à la Capitale de Perſe, non comme vaincu, mais comme victorieux: N'étant plus aſſiegé par les mauvais conſeils de ſon fils, il fit la paix, & la Perſide fut déclarée à jamais un Royaume libre; ce fut le premier ſervice que Cyrus rendit à ſa Patrie.

Le ſuccès de cette guerre ſi contraire aux eſperances de Sorane, lui ouvrit enfin les yeux; ſi l'évenement avoit répondu à ſes deſirs, il auroit continué ſa perfidie; mais ſentant que ſes deſſeins étoient déconcertés à jamais, & qu'il n'étoit plus poſſible de les cacher, il fré-

mit d'horreur en voyant le précipice où il s'étoit jetté, les crimes qu'il avoit commis, & le deshonneur certain qui l'attendoit : Ne pouvant plus ſupporter cette vûe affreuſe, il ſe livre à ſon déſeſpoir, ſe tue lui-même, & laiſſe à toute la poſtérité un triſte exemple des excès auxquels l'ambition ſans bornes peut conduire les plus grands génies, lors même que leur cœur n'eſt pas abſolument corrompu.

Après ſa mort, Cyrus apprit tout le détail de ſes perfidies : Le Prince ſans s'applaudir d'avoir pénetré par avance le caractere de ce Miniſtre, vit avec regret, & plaignit avec douleur la malheureuſe condition de l'homme qui perd ſouvent tout le fruit de ſes talens, &

ſe précipite quelquefois dans tous les crimes, en s'abandonnant aux égaremens d'une imagination déréglée, & d'une paſſion aveugle.

Auſſi-tôt que la paix fut conclue, Aſtyage retourna dans ſes Etats: Après ſon départ, Cyrus fit aſſembler les Sénateurs, les Satrapes, tous les Chefs du peuple, & leur dit au nom de Cambyſe: Les armes de mon pere ont affranchi la Perſide de toute dépendance étrangere; Maître d'une armée victorieuſe, il pourroit détruire vos privileges, & régner avec une autorité abſolue; mais il déteſte ces maximes. Ce n'eſt que ſous l'Empire d'Arimane que la force ſeule domine; les Princes ſont les images du grand Oromaze, ils doivent

imiter ſa conduite ; ſa raiſon ſouveraine eſt la régle de toutes ſes volontés. Quelques ſages & quelques juſtes que ſoient les Princes ; ils ſont toujours hommes, ils ont par conſéquent des préjugés, & des paſſions ; quand même ils en ſeroient exempts, ils ne peuvent pas tout voir, ni tout entendre ; ils ont beſoin de Conſeillers fidéles pour les éclairer & les ſecourir. C'eſt ainſi que Cambyſe veut gouverner : Il ne veut d'autorité que pour faire le bien ; il veut un frein qui l'arrête, & qui l'empêche de faire le mal. Sénateurs, banniſſez vos craintes ; que vos défiances ceſſent ; reconnoiſſez votre Roy ; il vous conſerve tous vos droits ; aidez-le à rendre les Perſes heureux ; il veut régner

régner ſur des enfans libres, & non ſur des eſclaves.

A ces mots, l'admiration & la joye ſe répandirent dans toute l'aſſemblée. Les uns diſoient: N'eſt-ce pas le Dieu Mythras qui eſt deſcendu lui-même de l'Empyrée, pour renouveller le Régne d'Oromaze? Les autres fondoient en larmes, ſans pouvoir parler. Les vieillards regardoient Cyrus comme leur fils, & les jeunes gens l'appelloient leur pere; toute la Perſide ne paroiſſoit plus qu'une même famille.

C'eſt ainſi que Cyrus évita tous les pieges de Sorane, qu'il triompha des complots de Cyaxare, & qu'il rendit la liberté aux Perſes: Il n'eut jamais recours ni aux lâches artifices, ni à la baſſe diſſimu-

lation, indignes des grandes ames.

Peu de tems après la bataille de Paſagarde, Aſtyage mourut à Ecbatane, & laiſſa l'Empire à Cyaxare. Cambyſe prévoyant que l'eſprit jaloux & turbulent de ce Prince exciteroit bien-tôt de nouveaux troubles, réſolut de rechercher l'alliance des Aſſyriens. L'Empereur des Medes, & le Roy de Babylone, étoient depuis plus d'un ſiecle les deux grandes Puiſſances de l'Orient; ils travailloient ſans ceſſe à ſe détruire mutuellement, pour ſe rendre maîtres de l'Aſie.

Cambyſe qui connoiſſoit la capacité de ſon fils, lui propoſa d'aller lui-même à la Cour de Nabucodonoſor, pour traiter avec Amytis femme de ce Prince, & ſœur

de Mandane ; elle gouvernoit le Royaume pendant la freneſie du Roy.

Cyrus avoit été détourné de ce voyage pluſieurs années auparavant par la maladie de ſa mere : Il fut charmé d'aller à Babylone, non ſeulement pour être utile à ſa Patrie, mais auſſi pour y connoître les Juifs, dont il avoit appris par Zoroaſtre que les Oracles contenoient des prédictions de ſa grandeur future : Il n'avoit pas moins d'envie de voir de près l'état malheureux du Roy Nabucodonoſor, dont le bruit s'étoit répandu partout l'Orient : Après avoir rempli le Conſeil & le Senat de ſujets fidelles, & capables de ſecourir Cambyſe, il quitta la Perſe,

traverſa la Suſiane, & arriva bien-
tôt à Babylone.

LES VOYAGES DE CYRUS.

LIVRE HUITIÉME.

BABYLONE ſiege de l'Empire des Rois d'Aſſyrie avoit été fondée par Semiramis, mais Nabucodonoſor lui avoit donné ſes principales beautés. Ce Conquerant après avoir terminé de longues & de difficiles

guerres, ſe trouvant dans une pleine tranquillité, s'appliqua à faire de ſa Capitale une des merveilles du monde.

Elle étoit ſituée dans une vaſte plaine arroſée par l'Euphrate; les canaux tirés de ce fleuve rendoient la fertilité du terroir ſi grande, qu'il rapportoit autant au Roy que la moitié de ſon Empire [a].

Les murs de la Ville bâtis de larges briques, épais de cinquante coudées, & hauts de deux cens, formoient un quarré parfait, dont le circuit étoit de vingt lieues. Cent cinquante tours regnoient de diſtance en diſtance le long de

[a] *Tout le détail que je vais faire eſt tiré d'Herodote, liv. 1. de Diod. de Sicile, lib. 2. de Quint. Curce, lib. 5. Voyez auſſi Prideaux, Hiſtoire des Juifs, tom. 1.*

ces murs inacceſſibles, & commandoient ſur toute la campagne voiſine.

Cent portes d'airain s'ouvroient de tous côtés à une foule innombrable de peuple de toutes les Nations ; cinquante grandes rues traverſoient la Ville de l'un à l'autre bout, & formoient en ſe croiſant pluſieurs quarrés ſpacieux, qui renfermoient des Palais ſuperbes, des Places magnifiques, & des Jardins délicieux.

L'Euphrate couloit au milieu de Babylone ; un pont conſtruit ſur ce fleuve avec un art ſurprenant joignoit les deux parties de la Ville. Aux deux extrêmités de ce Pont ſe voyoient deux Palais, le vieux à l'Orient, & le nouveau à

l'Occident ; près du vieux Palais étoit le Temple de Belus ; du centre de cet édifice ſortoit une pyramide haute de ſix cens pieds, & compoſée de huit tours qui s'élevoient les unes ſur les autres toujours en diminuant. Du ſommet de cette Pyramide, les Babyloniens obſervoient le mouvement des aſtres ; c'étoit leur principale étude, & c'eſt par-là qu'ils ſe ſont rendus celebres chez les autres Nations.

De l'autre côté du Pont paroiſſoit le nouveau Palais qui avoit huit milles de tour [a]. Ses fameux Jardins entoures de larges terraſſes, s'élevoient en Amphitheatre à la hauteur des murs de

[a] *Soixante ſtades.*

la Ville. La maſſe entiere étoit ſoutenue par pluſieurs arcades, dont les voutes couvertes de grandes pierres, de roſeaux enduits de bitume, de deux rangs de briques, & de plaques de plomb, rendoient le tout impénetrable à la pluye & à l'humidité. Là ſe voyoient des allées à perte de vûe, des boſquets, des gazons, des fleurs de toutes les eſpeces, des canaux, des reſervoirs, des aqueducs pour arroſer & embellir ce lieu de délices, aſſemblage merveilleux de toutes les beautés de la nature & de l'art.

L'auteur, ou plûtôt le createur de tant de prodiges, égal à Hercule par ſa valeur, & ſuperieur aux plus grands hommes par ſon

génie, après des ſuccès incroyables étoit tombé dans une eſpece de manie; il ſe croyoit transformé en bête, & il en avoit la ferocité.

Cyrus ne fut pas plûtôt arrivé à Babylone, qu'il alla trouver la Reine Amytis: Cette Princeſſe étoit plongée depuis près de ſept ans dans une triſteſſe profonde; mais elle commençoit à moderer ſa douleur, parceque les Juifs qui étoient alors captifs dans la Ville, lui avoient promis la guériſon du Roy dans peu de jours. La Reine attendoit ce moment heureux avec une vive impatience; les prodiges qu'elle avoit vûs operer par Daniel avoient attiré ſa confiance.

Cyrus reſpecta l'affliction d'Amytis, & évita de lui parler du deſſein principal de ſon voyage; il ſentit que la conjoncture n'étoit pas favorable pour traiter des affaires politiques; il attendit la guériſon du Roy ſans l'eſperer : Cependant il chercha à contenter la curioſité qu'il avoit d'apprendre la Religion & les mœurs des Iſraëlites.

Daniel n'étoit pas alors à Babylone; il étoit allé viſiter, & conſoler les Juifs répandus par toute l'Aſſyrie. Amytis donna à Cyrus la connoiſſance d'un illuſtre Hebreu nommé Eleazar. Le Prince ayant ſçu que le peuple de Dieu ne regardoit point la frénefie du Roy comme une maladie natu-

relle, mais comme une punition divine, en demanda les cauſes à Eleazar.

Nabucodonoſor, dit le ſage Hebreu ſéduit par les impies qui l'entouroient, parvint enfin à un tel excès d'irréligion, qu'il blaſphêma contre le Très-Haut, & pour couronner ſon impieté, il fit de nos vaſes ſacrés, & des richeſſes qu'il avoit rapportées de ſon expedition dans la Judée, une Statue d'Or d'une grandeur démeſurée. Il la fit élever, & conſacrer dans la Plaine de Dura, & voulut qu'elle fût adorée par tous les peuples qui lui étoient ſoumis.

Il fut averti par des ſonges divins, qu'il ſeroit puni de ſon idolatrie & de ſon orgueil, même

dès cette vie : Un Hebreu nommé Daniel, homme celebre par ſa ſcience, par ſa vertu, & par ſa connoiſſance de l'avenir, lui expliqua ces ſonges, & lui annonça les jugemens de Dieu qui étoient prêts à éclater ſur lui.

Les paroles du Prophete firent d'abord quelque impreſſion ſur l'eſprit du Roy; mais entouré de prophanes qui mépriſoient les Puiſſances Celeſtes, il négligea le ſonge divin, & ſe livra de nouveau à ſon impieté.

Un an après tandis qu'il ſe promenoit dans ſes Jardins, admirant la beauté de ſes ouvrages, l'éclat de ſa gloire, & la grandeur de ſon Empire; il oublie qu'il eſt homme, & devient ido-

latre de ſes ſuperbes imaginations. Une voix ſe fit entendre du Ciel, & prononça ces paroles : *Votre Royaume paſſera en d'autres mains : Vous ſerez chaſſé de la compagnie des hommes : Vous habiterez avec les animaux : Vous brouterez l'herbe comme une bête pendant ſept années entieres, juſqu'à ce que vous reconnoiſſiez que le Très-Haut a un pouvoir abſolu ſur les Royaumes, & qu'il les donne à qui il lui plaît.*

Sur le champ Dieu le frappe ; & lui ôte la raiſon ; il fut ſaiſi d'une maladie frénetique, & tomba dans des accès de fureur ; on eſſaya en vain de l'enchaîner ; il rompit tous ſes fers, & s'enfuit dans les montagnes comme un lion rugiſſant ; nul n'oſe l'approcher ſans

courir risque d'être déchiré ; il n'y a que le jour du Sabbat où il ait des momens de repos, & des intervalles de raison ; [a] il tient alors des discours dignes de l'admiration des hommes. Il y a bientôt sept ans qu'il est dans cet Etat, & nous attendons dans peu de jours sa délivrance totale selon la prédiction divine.

Dans tous les Pays où je passe, *s'écria Cyrus en soupirant*, je ne vois que de tristes exemples de la foiblesse & des malheurs des Princes ; en Egypte Apriés se laisse immoler par son amitié aveugle pour un favori perfide ; à Sparte deux

[a] *Voyez Megast. & Abyden. cités par Joseph. Ant. l. 10. cap. 11. & par Eusеb. Prep. Evang. lib. 9. cap. 41.*

jeunes Rois alloient perdre l'Etat ſans la ſageſſe de Chylon ; à Corinthe le ſort funeſte de Periandre & de ſa famille laiſſe à toute la poſterité un exemple plein d'horreur des malheurs qu'entraîne la tyrannie ; à Athenes Piſiſtrate eſt détrôné deux fois ; à Samos Policrate ſe laiſſe éblouir juſques à perſecuter l'innocence ; en Crete les ſucceſſeurs de Minos ont anéanti le plus parfait de tous les Gouvernemens ; ici Nabucodonoſor attire la colere du Ciel par ſon impieté : Grand Oromaze ! n'avez-vous donc donné des Rois aux Mortels que dans votre colere ? La grandeur & la vertu ſont-elles incompatibles ?

Le matin du jour du Sabbat ; Cyrus

Cyrus accompagné d'Eleazar, vint au lieu où ſe tenoit le Roy de Babylone ; ils virent l'infortuné Prince deſcendre des montagnes, & ſe coucher ſous des ſaules qui bordoient l'Euphrate. En l'approchant ils garderent le ſilence ; il étoit étendu ſur l'herbe, les yeux tournés vers le Ciel ; il pouſſoit de temps en temps des ſoupirs mêlés de larmes améres. Au milieu de ſes malheurs, on découvroit encore en lui un air de grandeur, qui marquoit que le Très-Haut en le puniſſant, ne l'avoit pas entierement abandonné. On n'oſoit lui parler par reſpect, ni interrompre la douleur profonde où il ſembloit être plongé.

Cyrus vivement frappé de la

triſte ſituation de ce grand Prince demeura immobile ; on voyoit en lui toutes les marques d'une ame ſaiſie de terreur & de compaſſion. Le Roy de Babylone l'obſerva, & lui dit ſans le connoître : Le Ciel me permet d'avoir des intervalles de raiſon pour me faire ſentir que je ne la poſſede point en propre, qu'elle me vient d'ailleurs, qu'un Etre ſuperieur me l'ôte, & me la rend quand il veut, & que celui qui la donne, eſt une intelligence ſouveraine qui tient la nature dans ſa main, & qui peut l'arranger, ou la déranger comme il lui plaît.

Autrefois aveuglé par l'orgueil, & corrompu par la proſperité, je diſois en moi-même, & à tous les

faux amis qui m'environnoient : Nous ſommes nés comme à l'aventure, & après la mort nous ſerons comme ſi nous n'avions jamais été ; l'ame eſt une étincelle de feu qui s'éteindra lorſque notre corps ſera réduit en cendres : Venez donc, jouiſſons des biens preſens : Hâtons-nous d'épuiſer tous les plaiſirs : Enyvrons-nous des vins les plus exquis : Parfumons-nous d'huiles odoriferantes : Couronnons-nous de roſes avant qu'elles ſe flétriſſent : Que la force ſoit notre unique loi, & le plaiſir la regle de toutes nos actions : Faiſons tomber le juſte dans nos piéges, parcequ'il nous deshonore par ſa vertu : Interrogeons-le par les outrages & les tourmens, afin de

voir s'il eſt ſincere. [a] C'eſt ainſi que je blaſphémois contre le Ciel. Voilà la ſource des malheurs qui m'accablent : Helas ! je ne les ai que trop mérités.

A peine a-t-il prononcé ces paroles, qu'il ſe leve, s'enfuit, & ſe cache dans la forêt voiſine. Le diſcours de Nabucodonoſor redoubla le reſpect de Cyrus pour la Divinité, & augmenta le deſir qu'il avoit de s'inſtruire à fond de la Religion des Hebreux ; il vit ſouvent Eleazar, & entra peu à peu avec lui dans une liaiſon étroite. L'Eternel toujours attentif aux démarches de Cyrus qu'il avoit choiſi pour la délivrance de ſon peuple, vouloit préparer ce Prince

[a] *Voyez la Sageſſe, ch. 2.*

par les entretiens du ſage Hebreu, à recevoir bien-tôt les inſtructions du Prophete Daniel.

Depuis la captivité des Juifs les Docteurs Hebreux répandus dans les Nations s'étoient appliqués à l'étude des ſciences prophanes, & cherchoient à concilier la *Religion* avec la *Philoſophie*. Pour cet effet ils adoptoient ou abandonnoient le ſens litteral des Livres ſacrés, ſelon qu'il s'accordoit ou s'oppoſoit à leurs idées. Ils enſeignoient que les traditions des Hebreux étoient ſouvent enveloppées d'allegories ſuivant l'uſage des Orientaux; mais ils prétendoient les expliquer. C'eſt ce qui donna naiſſance depuis à la fameuſe ſecte des *Allegoriques*.

Eleazar étoit du nombre de ces Philoſophes ; on le regardoit avec raiſon comme un des plus grands génies de ſon ſiecle ; il étoit verſé dans toutes les ſciences des Chaldéens & des Egyptiens ; il avoit eu pluſieurs diſputes avec les Mages de l'Orient, pour prouver que la Religion des Juifs étoit non ſeulement la plus ancienne, mais auſſi la plus conforme à la raiſon.

Cyrus ayant entretenu pluſieurs fois le ſage Hebreu de tout ce qu'il avoit appris en Perſe, en Egypte & en Grece ſur les grandes révolutions arrivées dans l'univers, le pria un jour de lui expliquer la doctrine des Philoſophes Hebreux ſur les *trois Etats du monde*.

[a] Nous n'adorons, *répondit Eleazar*, qu'un ſeul Dieu, infini, éternel, immenſe : Il s'eſt nommé *Celui qui eſt* pour marquer qu'il exiſte par lui-même, & que tous les autres Etres n'exiſtent que par lui. Riche de ſes propres richeſſes, heureux par ſa felicité ſuprême, il n'avoit pas beſoin de produire d'autres ſubſtances pour accroître ſa gloire ; mais il a voulu par un noble & libre effort de ſa volonté bienfaiſante créer pluſieurs ordres d'intelligences pour les rendre heureuſes.

L'homme forme d'abord l'idée de ſon ouvrage avant que de l'executer ; mais l'*Eternel* conçoit, produit, & arrange tout par le

[a] *Voyez la Mythologie des Rabbins dans le Diſcours*, page 152.

même acte ſans travail & ſans ſuc-ceſſion. Il *penſe*, & tout d'un coup ſe preſentent devant lui toutes les manieres par leſquelles il peut ſe peindre au dehors : Un monde d'idées ſe forme dans l'entendement divin. Il *veut*, & ſoudain des Etres réels ſemblables à ſes idées rempliſſent ſon immenſité : La vaſte nature eſt produite, diſtincte & ſeparée de l'eſſence divine.

Le Createur s'eſt dépeint en deux façons, par de ſimples *Tableaux*, & par des *Images vivantes*. De-là deux ſortes de creatures eſſentiellement diſtinguées, la nature materielle, & la nature intelligente. L'une ne fait que repreſenter quelques perfections de ſon original ; l'autre le connoît, & en

en jouit. C'eſt ainſi qu'il y a une infinité de ſpheres remplies d'Intelligences qui les habitent.

Tantôt ces Eſprits s'abîment dans leur origine, pour en adorer les beautés toujours nouvelles; quelquefois ils admirent les perfections du Créateur dans ſes ouvrages; c'eſt leur double bonheur. Ils ne peuvent pas contempler ſans ceſſe la ſplendeur de l'eſſence divine; leur nature foible & finie demande qu'ils ſe voilent de temps en temps les yeux. Voilà pourquoi la nature materielle fut produite; c'étoit pour le délaſſement des Intelligences.

Deux ſortes d'Eſprits perdirent ce bonheur par leur infidelité; les uns appellés *Cherubins* étoient d'un

ordre ſuperieur ; ce ſont à preſent les Eſprits infernaux. Les autres appellés *Iſchims* étoient d'une nature moins parfaite ; ce ſont les ames qui habitent actuellement les corps mortels.

Le Chef des Cherubins approchoit plus près du trône que les autres Eſprits : Comblé des dons les plus éminens du Très-Haut, il perdit ſa ſageſſe par le vain amour de lui-même : Enyvré de ſa propre beauté, il ſe regarda, & s'éblouit par l'éclat de ſa lumiere, il s'enorgueillit d'abord, ſe révolta enſuite, & entraîna dans ſa rebellion la plûpart des génies de ſon ordre.

Les *Iſchims* s'attacherent trop aux objets materiels ; ils oublierent dans la jouiſſance des plaiſirs

créés la ſouveraine félicité des Eſprits. Les premiers s'éleverent trop par *vanité*; les autres s'abaiſſerent trop par *volupté*.

Alors une grande révolution arriva dans les Cieux; la ſphere des Cherubins devint un cahos ténébreux où ces Intelligences malheureuſes déplorent ſans conſolation la félicité qu'elles ont perdue.

Les Iſchims moins coupables, parcequ'ils n'avoient péché que par foibleſſe, furent condamnés par le Tout-puiſſant à animer des corps mortels. Dieu permit qu'ils tombaſſent dans une eſpece de léthargie, pour oublier leur ancien état. La terre qu'ils habitoient, changea de forme; elle ne fut plus

un lieu de délices, mais un exil pénible, où le combat continuel des élemens aſſujettit les hommes aux maladies & à la mort. Voilà le ſens caché du grand Légiſlateur des Hébreux, quand il parle du Paradis terreſtre, & de la chûte de nos premiers Peres. Adam ne repréſente pas un ſeul homme, mais toute l'eſpece humaine. Chaque nation a ſes allégories, nous avons auſſi les nôtres: Ceux qui s'arrêtent à la lettre, en ſont bleſſés, & trouvent dans nos livres des expreſſions qui paroiſſent trop humaniſer la Divinité; mais le vrai ſage en pénetre le ſens profond, & y découvre les myſteres de la plus haute ſageſſe.

Les ames détachées de leur ori-

gine n'eurent plus entr'elles un principe d'union fixe ; l'ordre de la génération, les beſoins mutuels, & l'amour propre, devinrent ici bas les ſeuls liens de notre ſocieté paſſagere, & prirent la place de la juſtice, de l'amitié & de l'amour de l'ordre, qui réuniſſent les Eſprits celeſtes.

Il arriva pluſieurs autres changemens dans ce ſéjour mortel, changemens conformes à l'état des ames qui ſouffrent, qui méritent de ſouffrir, & qui doivent être guéries par leurs ſouffrances.

Enfin le grand Prophete que nous appellons *le Meſſie*, viendra rétablir l'ordre dans l'univers : C'eſt lui qui eſt le Chef & le Conducteur de toutes les Intelligen-

ces: Il eſt le premier né de toutes les créatures; la divinité s'eſt unie à lui d'une maniere intime dès le commencement des temps; c'eſt lui qui venoit entretenir nos premiers peres ſous une forme humaine; c'eſt lui qui apparut ſur la montagne ſainte à notre Légiſlateur; c'eſt lui qui a parlé aux Prophetes ſous une figure viſible; c'eſt lui qu'on appelle par-tout *le Deſiré des Nations*, parcequ'il leur a été connu quoiqu'imparfaitement par une tradition antique dont elles ignorent l'origine; c'eſt lui enfin qui viendra triomphant ſur les nues pour rétablir l'univers dans ſa ſplendeur & ſa félicité primitive.

Voilà le plan general de la Pro-

vidence : Le fondement de toute la Loi, & de toutes les Propheties, eſt l'idée d'une *nature pure* dès ſon origine, d'une *nature corrompue* par le péché, & d'une *nature* qui doit être *renouvellée* un jour. Ces trois grandes vérités nous ſont dépeintes dans nos Livres ſacrés ſous pluſieurs images différentes. La captivité des Iſraelites dans l'Egypte, leur voyage par le déſert, & leur arrivée dans la terre de promiſſion, nous repréſentent la chûte des ames, les peines qu'elles ſouffrent pendant cette vie mortelle, & leur retour dans la Patrie celeſte.

Cyrus tranſporté, & preſque hors de lui, n'oſoit interrompre le Philoſophe : Voyant enfin qu'il ne parloit plus, Vous me donnez, *lui*

dit-il, une plus haute idée de la Nature divine que les Philoſophes des autres Nations: Ils ne m'avoient repréſenté le premier Principe que comme une ſouveraine Intelligence qui a débrouillé le cahos d'une matiere éternelle; mais vous m'apprenez que *Celui qui eſt*, a non ſeulement arrangé cette matiere, mais qu'il l'a produite, qu'il lui a donné l'*être* comme le *mouvement*, & qu'il a rempli ſon immenſité de nouvelles *ſubſtances* auſſi-bien que de nouvelles *formes*. Vous ne me faites voir dans l'univers qu'une ſeule Divinité ſuprême, qui donne l'exiſtence, la raiſon, & la vie à tous les Etres: Voilà le Dieu d'Iſrael ſi ſupérieur à ceux de tous les autres peuples.

Je

Je vois de plus que votre Theologie eſt parfaitement conforme à la doctrine des Perſes, des Egyptiens, & des Grecs ſur les trois états du monde.

Zoroaſtre inſtruit des ſciences des Gymnoſophiſtes, m'a parlé du premier Empire d'*Oromaze* avant la revolte d'*Arimane*, comme d'un état où les eſprits étoient heureux & parfaits: En Egypte la Religion d'Hermès nous repréſente le régne d'*Oſiris*, avant que le monſtre *Typhon* eût percé l'œuf du monde, comme un état exempt de malheurs & de paſſions: Orphée a chanté le Siecle d'or, comme un état de ſimplicité & d'innocence; chaque Nation forme une idée de ce monde primitif ſelon ſon génie;

les Mages tous Aſtronomes l'ont placé dans les aſtres ; les Egyptiens tous Philoſophes en ont fait une République de Sages ; les Grecs qui aiment les images champêtres, l'ont dépeint comme un ſéjour de Bergers.

Je remarque encore que les Sybilles ont annoncé l'avenement d'un Heros qui doit deſcendre du Ciel pour ramener Aſtrée ſur la terre ; les Perſes l'appellent *Mythras*, les Egyptiens *Orus*, les Grecs *Jupiter* Conducteur & Sauveur : Ils different, il eſt vrai, dans leurs peintures ; mais tous conviennent des mêmes vérités : Tous ſentent que l'homme n'eſt plus ce qu'il étoit, & qu'un jour il prendra une forme plus parfaite : Le mal a com-

mencé, le mal finira : Dieu ne peut pas ſouffrir une tache éternelle dans ſon ouvrage ; voilà le triomphe de la lumiere ſur les ténebres ; voilà le tems fixé par le deſtin, pour la deſtruction totale de *Typhon*, d'*Arimane* & de *Pluton infernal* : Voilà le periode preſcrit dans toutes les Religions pour rétablir le Régne d'*Oromaze*, d'*Oſiris*, & de *Saturne*.

Cependant, *continua Cyrus*, il ſe preſente ici une grande difficulté que nul Philoſophe n'a pû me réſoudre. Je ne conçois pas comment le mal a pû arriver ſous le gouvernement d'un Dieu bon, ſage, & puiſſant ; s'il eſt ſage, il a dû le prévoir ; s'il eſt puiſſant, il a pû l'empêcher ; s'il eſt bon, il a dû le pré-

venir. Montrez-moi de quoi juſtifier la Sageſſe éternelle : Pourquoi Dieu a-t-il créé des Etres intelligens capables du mal ? Pourquoi leur a-t-il fait un don ſi funeſte ?

La liberté, *répond Eleazar*, eſt une ſuite néceſſaire de notre nature raiſonnable. Etre libre, c'eſt pouvoir choiſir ; choiſir, c'eſt préferer. Tout Etre capable de raiſonner & de comparer, peut préferer & par conſéquent choiſir. Voilà la différence eſſentielle entre les corps & les eſprits ; les uns ſont tranſportés néceſſairement partout où la force mouvante les pouſſe, les autres ne ſe laiſſent mouvoir que par la raiſon qui les éclaire. Dieu ne pouvoit pas nous

donner l'intelligence, ſans nous donner la liberté.

Ne pouvoit-il pas, *reprit Cyrus*, nous empêcher d'abuſer de notre liberté, en nous découvrant la Vérité avec une évidence ſi parfaite, qu'il nous eût été impoſſible de nous méprendre ? Quand le Bien ſuprême ſe montre avec ſon attrait infini, il ravit tout l'amour de la volonté : Il fait diſparoître tout autre bien, comme le grand jour diſſipe les ombres de la nuit.

La lumiere la plus pure, *réplique Eleazar*, n'éclaire point, quand on ne veut pas voir ; or toute intelligence finie peut détourner ſes yeux de la Vérité. Je vous ai déja dit que les eſprits ne peuvent pas contempler ſans ceſſe la ſplendeur

de l'Eſſence divine ; ils ſont de tems en tems obligés de ſe voiler les yeux : C'eſt alors que l'amour propre peut les ſéduire, & leur faire prendre un bien apparent pour un bien réel. Ce faux bien peut les éblouir, & les diſtraire du Bien véritable. L'amour de nous-mêmes eſt inſéparable de notre nature. Dieu en s'aimant, aime eſſentiellement l'ordre, parcequ'il eſt l'ordre lui-même ; mais la créature peut s'aimer ſans aimer l'ordre ; par-là tout eſprit créé eſt néceſſairement & eſſentiellement faillible. Demander pourquoi Dieu a fait des intelligences faillibles, c'eſt demander pourquoi il les a fait finies, c'eſt demander pourquoi il n'a pas créé des Dieux auſſi par-

faits que lui-même, c'eſt vouloir l'impoſſible.

Dieu ne peut-il pas, *dit enfin Cyrus*, employer ſa toute-puiſſance pour forcer des intelligences libres à voir & à goûter la Vérité?

Sous l'Empire de Dieu même, *répond Eleazar*, le *deſpotiſme* & la *liberté*, ſont incompatibles : Le goût, la volonté & l'amour, ne ſe forcent point. Dieu fait tout ce qu'il veut dans le ciel & ſur la terre ; mais il ne veut pas employer ſa puiſſance abſolue, pour détruire la nature libre des intelligences : s'il le faiſoit, elles n'agiroient plus par choix, mais par force ; elles obéiroient, mais elles n'aimeroient pas : Or Dieu veut être aimé ; voilà le ſeul culte digne de lui : Il ne

le demande pas pour ſon propre avantage, mais pour le bien de ſes créatures : Il veut qu'elles ſoient heureuſes, & qu'elles contribuent à leur bonheur ; qu'elles ſoient heureuſes par amour, & par un amour de pur choix ; c'eſt ainſi que leur mérite augmente leur félicité.

Je commence à vous entendre ; *dit Cyrus* ; le mal moral ne vient point de l'Etre ſouverainement bon, ſage & puiſſant, qui ne peut pas manquer à ſa créature, mais de la foibleſſe inſéparable de notre nature bornée, qui peut ſe tromper & s'égarer. Expliquez-moi à préſent quelle eſt la cauſe du mal phyſique. La bonté infinie de Dieu n'auroit-elle pas pû ramener à l'ordre ſes créatures criminelles, ſans les

les faire ſouffrir? Un bon pere auroit tort de ſe ſervir de punitions, s'il pouvoit gagner ſes enfans par la douceur.

Je vous ai déja dit, *répondit Eleazar*, que nous ſommes capables d'un double bonheur: Si Dieu nous continuoit après notre revolte, la pleine jouiſſance des plaiſirs créés, nous n'aſpirerions plus à l'union avec le Créateur; nous nous contenterions d'une félicité inférieure, ſans chercher la ſuprême beatitude de notre nature. Le ſeul moyen d'empêcher à jamais des Etres libres de retomber dans le déſordre, eſt de leur faire ſentir pour un temps les funeſtes ſuites de leur égarement. Dieu doit à ſa juſtice la punition des coupables, pour ne pas

autoriſer le crime ; mais il la doit auſſi à ſa bonté, pour corriger les criminels. *Le mal phyſique* eſt néceſſaire pour guérir *le mal moral*, & *la ſouffrance* eſt l'unique remede *du péché*.

Je vous comprens, *dit Cyrus*, Dieu ne pouvoit pas priver les eſprits de liberté ſans les priver d'intelligence, ni les empêcher d'être faillibles ſans les rendre infinis, ni les rétablir après leur chûte que par des peines expiatrices, ſans bleſſer ſa juſtice & ſa bonté. Exemt de toutes ſortes de paſſions, il n'a ni colere ni vengeance : Il ne châtie que pour corriger : Il ne punit que pour guérir.

Oui, *répond Eleazar*, tous ſouffriront plus ou moins, ſelon qu'ils

ſe ſont plus ou moins égarés: Ceux qui ne ſe ſont jamais éloignés de leur devoir, ſurpaſſeront à jamais les autres en connoiſſance & en bonheur; ceux qui tarderont à revenir de l'égarement, ſeront toujours inférieurs en perfection & en félicité. La réunion des eſprits à leur premier Principe, reſſemble au mouvement des corps vers leur centre; plus ils en approchent, plus leur rapidité augmente. Voilà l'ordre établi par la Sageſſe éternelle; voilà la loi immuable de la Juſtice diſtributive, dont Dieu ne peut ſe diſpenſer ſans manquer eſſentiellement à lui-même, ſans autoriſer la revolte, ſans expoſer tous les Etres finis & faillibles à troubler l'harmonie univerſelle.

La conduite de Dieu ne nous choque que parceque nous ſommes finis & mortels : Elevons-nous au-deſſus de ce lieu d'éxil ; parcourons toutes les régions celeſtes, nous ne verrons le déſordre & le mal que dans ce coin de l'univers. La terre n'eſt qu'un atome en comparaiſon *de l'immenſité* ; tous les ſiecles ne ſont qu'un moment par rapport *à l'éternité :* Ces deux *infiniment petits* diſparoîtront un jour ; encore un moment, & le mal ne ſera plus ; mais notre eſprit borné & notre amour propre, nous groſſiſſent les objets, & nous font regarder comme grand ce Point qui entr'ouvre les deux éternités.

Voilà, *continua Eleazar*, tout ce que l'eſprit de l'homme peut ima-

giner, pour rendre intelligibles les voyes de Dieu : C'eſt ainſi que nous confondons la raiſon par la raiſon même ; c'eſt par ces principes que nos Docteurs impoſent ſilence aux Philoſophes des nations qui blaſphement contre la Sageſſe ſouveraine, à cauſe des maux & des crimes que nous voyons ici-bas. Au reſte, notre Religion ne conſiſte pas dans ces ſpeculations, elle eſt moins un ſyſtême philoſophique qu'un établiſſement ſurnaturel, Daniel vous en inſtruira ; il eſt aujourd'hui le Prophete du Très-Haut : L'Eternel lui montre quelquefois l'avenir comme preſent, & lui prête ſa puiſſance pour operer des prodiges ; il doit revenir bientôt à Babylone, il vous fera voir

les oracles contenus dans nos Livres ſacrés, & vous apprendra les deſſeins de Dieu ſur vous.

C'eſt ainſi qu'Eleazar inſtruiſit Cyrus : Le Philoſophe Hébreu fatiguoit en vain ſon eſprit pour approfondir les myſteres impénetrables de la Sageſſe divine ; ce qu'il y avoit de défectueux dans ſes opinions, fut bien-tôt redreſſé par les inſtructions plus ſimples & plus ſublimes de Daniel, qui revint à Babylone peu de jours après.

C'étoit le tems marqué par les Prophetes pour la délivrance de Nabucodonoſor ; ſa frénefie ceſſa, & la raiſon lui fut rendue. Avant que de rentrer dans ſa Capitale, il voulut rendre un hommage public au Dieu d'Iſrael dans le même lieu

où il avoit fait éclater ſon impieté.

Il ordonna à Daniel d'aſſembler les Princes, les Magiſtrats, les Gouverneurs des Provinces, tous les Grands de Babylone, & de les conduire dans les plaines de Dura où il avoit fait élever quelques années auparavant la fameuſe Statue d'or. Revêtu de ſa Robe Imperiale, il monte ſur une éminence, d'où il pouvoit être vû de tout le peuple ; il n'avoit plus rien de feroce, ni de ſauvage ; malgré l'état affreux où l'avoient réduit ſes ſouffrances, on découvroit ſur ſon viſage un air tranquille & majeſtueux : Il ſe tourne vers l'Orient, il ôte ſon diadême, & ſe proſterne le viſage contre terre. Après avoir adoré l'Eternel pendant quelque temps

dans un profond ſilence, il ſe leve, & parle ainſi: Peuples aſſemblés de toutes les nations, c'eſt ici que vous avez vû autrefois les marques éclatantes de mon orgueil inſenſé; c'eſt ici que je voulus uſurper les droits de la Divinité, & vous forcer d'adorer l'ouvrage de mes mains: Pour punir cet excès d'irreligion, le Très-Haut m'a condamné à brouter l'herbe avec les animaux pendant ſept années entieres; les temps ſont accomplis: J'ai levé mes yeux vers le Ciel, j'ai reconnu la puiſſance du Dieu d'Iſrael; le ſens, & l'eſprit me ſont rendus. *Votre Dieu*, continua-t-il en ſe tournant vers Daniel, *eſt véritablement le Dieu des Dieux, & le Seigneur des Rois: Tous les habitans de l'univers*

ſont

ſont devant lui comme un néant: Il fait tout ce qu'il lui plaît dans le ciel & ſur la terre : Sa ſageſſe égale ſa puiſſance ; & toutes ſes voyes ſont pleines de juſtice : Il humilie les ſuperbes quand il veut, & releve ceux qu'il avoit humiliés. Apprenez, Princes ; apprenez, peuples ; apprenez tous, à rendre hommage à ſa grandeur, & à ſa gloire.

A ces mots l'aſſemblée pouſſa des cris de joye, & remplit l'air d'acclamations en l'honneur du Dieu d'Iſrael: Nabucodonoſor fut reconduit avec pompe à ſa Capitale, & reprit le gouvernement de ſon Royaume ; il éleva Daniel aux plus grandes dignités, & les Juifs furent honorés des premieres char-

ges dans toutes les Provinces de ſon Empire.

Peu de jours après Amytis preſenta Cyrus à Nabucodonoſor : Le Roy des Aſſyriens reçut le jeune Prince avec tendreſſe, & l'écouta favorablement.

Cependant les Grands de Babylone qui entroient dans le Conſeil du Roy, repréſenterent vivement qu'il ſeroit dangereux d'irriter la Cour d'Ecbatane dans un tems où les forces de l'Etat avoient été très-diminuées par les troubles ſurvenus pendant la maladie du Roy ; que la bonne politique demandoit qu'on fomentât les diſcordes des Medes & des Perſes, afin que ces deux ennemis puſſent s'affoiblir mutuellement ; & qu'enfin le Roy

pourroit profiter de leur diviſion pour étendre ſes conquêtes.

Nabucodonoſor revenu de ces fauſſes maximes par les malheurs qu'il avoit éprouvés, ne ſe livra point aux projets ambitieux de ſes Miniſtres : Cyrus profita de ces diſpoſitions pour faire connoître au Roy les avantages qu'il trouveroit dans une alliance avec Cambyſe : Il fit ſentir à Nabucodonoſor que les Medes étoient les ſeuls rivaux de ſa puiſſance en Orient ; qu'il étoit de ſon interêt de ne pas laiſſer accabler les Perſes, mais plûtôt de s'en faire des amis qui ſerviroient de barriere à ſon Empire contre les entrepriſes de Cyaxare, & qu'enfin la Perſide par ſa ſituation étoit un pays très-pro-

pre à faire paſſer les Babyloniens dans la Medie, en cas que ce Prince ambitieux voulût les attaquer.

Le Prince de Perſe parla dans les Aſſemblées publiques & particuliéres avec tant d'éloquence & de force; il montra pendant le cours de cette négociation qui dura pluſieurs mois, tant de candeur & de bonne foi; il ménagea les Grands avec tant de délicateſſe & de prudence, qu'il gagna tous les eſprits; l'alliance fut jurée d'une maniere ſolemnelle, & Nabucodonoſor y demeura fidéle tout le reſte de ſa vie.

Cyrus impatient de voir les Livres ſacrés des Juifs qui contenoient des oracles ſur ſa grandeur future, entretenoit tous les jours

Daniel : Le Prophete de ſon côté ne cherchoit qu'à inſtruire le jeune Prince de la Religion des Hébreux; Daniel ouvrit enfin les Livres d'Iſaïe qui avoit annoncé Cyrus par ſon propre nom, cent cinquante ans avant ſa naiſſance, comme un Prince que Dieu deſtinoit à être le Conquerant de l'Aſie, & le liberateur de ſon peuple.

Cyrus fut ſaiſi d'étonnement & de reſpect, en voyant une prédiction ſi claire & ſi circonſtanciée ; choſe inconnue chez les autres peuples, où les Oracles ſont toujours obſcurs & équivoques.

Eleazar, *dit-il au Prophete*, m'a déja montré que les grands principes de votre Theologie ſur les trois

états du monde, s'accordent avec ceux des autres Nations : Il m'a donné l'idée d'un Dieu créateur que je n'ai point trouvée chez les autres Philoſophes : Il a levé toutes mes difficultés ſur l'origine du mal par la nature libre des eſprits : Il ferme la bouche à l'impieté par ſes raiſonnemens ſublimes ſur la *préexiſtance* des ames, ſur leur *chûte* volontaire, & ſur leur *réparation* finale ; mais il ne m'a point parlé de l'établiſſement ſurnaturel de votre Religion. Je vous conjure par le Dieu que vous adorez, de répondre à mes queſtions : Votre tradition a-t-elle la même ſource que celle des autres peuples ? Vous a-t-elle été tranſmiſe par un canal plus ſûr ? Votre Légiſlateur étoit-

il un ſimple Philoſophe, ou un Homme Divin ?

Je ſçai, *répond Daniel*, tous les efforts qu'ont fait nos Docteurs pour accommoder la Religion au goût des ſages de la terre ; mais ils s'égarent, & ſe perdent dans une foule d'opinions incertaines ; il y a toujours quelque endroit par où la vérité leur échappe. Nos penſées ſont foibles, & nos conjectures trompeuſes ; le corps appeſantit l'ame, & cette demeure terreſtre abbat l'eſprit qui veut s'élever trop haut.

Le deſir de tout pénetrer, de tout expliquer, & de tout ajuſter à nos idées imparfaites, eſt la plus dangereuſe maladie de l'eſprit humain ; le plus ſublime effort de no-

tre foible raiſon, eſt de ſe taire devant la Raiſon ſouveraine. Laiſſons à Dieu le ſoin de juſtifier un jour les voyes incomprehenſibles de ſa Providence ; notre orgueil & notre impatience font que nous ne voulons pas attendre ce dénouement ; nous voulons devancer la lumiere, & nous la perdons de vûe.

Oubliez donc toutes les ſpeculations ſubtiles des Philoſophes ; je veux vous parler un langage plus ſimple & plus certain : Je ne vous propoſerai que des faits palpables, dont les yeux, les oreilles, & tous les ſens de l'homme ſont juges.

Vous avez appris par la doctrine univerſelle de toutes les nations, que

que la nature humaine eſt déchûe de la pureté de ſon origine : En ceſſant d'être juſte, elle ceſſa d'être immortelle ; les ſouffrances ſuccederent au crime, & les hommes furent condamnés à un état malheureux, pour les faire ſoupirer ſans ceſſe après une meilleure vie.

Pendant les premiers tems qui ont ſuivi cette chûte, la Religion n'étoit point écrite ; ſa morale ſe trouvoit dans la raiſon même, & la tradition des Anciens tranſmettoit à la poſtérité la connoiſſance des Myſteres : Il étoit alors aiſé de conſerver cette tradition dans ſa pureté, parceque les mortels vivoient pluſieurs ſiecles.

Les connoiſſances ſublimes de

ces premiers hommes n'ayant ſervi qu'à les rendre plus criminels, toute la race humaine fut détruite hors la ſeule famille de Noé, afin d'arrêter le cours de l'impieté, & la multiplication des vices ; les Cataractes du Ciel s'ouvrirent, les eaux ſortirent des abymes, & produiſirent un déluge univerſel dont il reſte encore quelques veſtiges dans la tradition de preſque toutes les Nations. La premiere conſtitution de l'univers changée d'abord par la chûte de l'homme, fut affoiblie de nouveau par cette inondation ; les ſucs de la terre furent alterés, les herbes & les fruits n'eurent plus leur premiere force ; l'air chargé d'une humidité exceſſive fortifia les principes de la corruption, &

la vie des hommes fut abregée.

Les deſcendans de Noé s'étant répandus par toutes les régions de la terre, oublierent bien-tôt cet effet terrible de la colere de Dieu, & ſe livrerent à toute ſorte de crimes.

Ce fut alors que l'Eternel voulut ſe choiſir un peuple, pour être le dépoſitaire de la Religion, de la morale, & de toutes les vérités divines, afin d'empêcher qu'elles ne fuſſent dégradées & perdues par l'imagination, les paſſions, & les vains raiſonnemens des hommes.

Abraham mérita par ſa foi & par ſon obéiſſance d'être le Chef & le Pere de ce peuple heureux; Dieu lui promit que ſa poſtérité

ſeroit multipliée comme les étoiles du Ciel, qu'elle poſſederoit un jour la terre de Chanaan, & que le Deſiré des Nations en naîtroit dans la plénitude des temps.

La famille naiſſante de ce Patriarche foible dans ſes commencemens, deſcend en Egypte, s'y accroît, & devient eſclave: Epurée pendant quatre ſiecles par toute ſorte de malheurs, Dieu ſuſcite enfin Moyſe pour la délivrer.

Le Très-Haut après avoir éclairé notre Libérateur par les lumieres les plus pures, lui prête ſa Toute-puiſſance pour prouver ſa miſſion divine par les merveilles les plus éclatantes; la nature entiere eſt changée & dérangée à tout moment.

Le ſuperbe Roy d'Egypte refuſe d'obéir aux ordres du Tout-Puiſſant ; Moyſe remplit ſa Cour de ſignes effrayans de la vengeance celeſte ; les rivieres ſe changent en fleuves de ſang ; une foule d'inſectes venimeux porte les maladies & la mort ſur les plantes, les animaux, & les hommes ; le tonnerre mêlé d'une pluye de grêle répand par-tout ſes exhalaiſons peſtiferées ; une obſcurité profonde qui ſuccede aux éclairs, efface pendant trois jours entiers les lumieres du Ciel ; un Ange exterminateur détruit dans une ſeule nuit tous les premiers nés de l'Egypte.

Le peuple de Dieu ſort enfin de ſon éxil, Pharaon le pourſuit avec une armée formidable ; une co-

lonne de feu nous éclaire pendant la nuit, & un nuage épais couvre notre marche pendant le jour. Moïſe parle, la mer ſe ſépare en deux, nos Peres la traverſent à pied ſec; ſoudain les vagues impétueuſes ſe réuniſſent avec fureur pour abîmer la nation infidéle.

Les Iſraelites errent pendant quarante ans dans le déſert, où ils éprouvent la faim, la ſoif, l'intemperie des élemens: Ils murmurent contre Dieu; Moïſe parle de nouveau: Une nourriture miraculeuſe deſcend du Ciel; des rochers arides deviennent des fontaines d'eau vive; la terre s'entr'ouvre, & engloutit ceux qui refuſent de croire, ſans voir l'accompliſſement des promeſſes.

C'eſt dans ce déſert affreux que Dieu publie lui-même ſa Loi ſainte, & qu'il dicte tous les rites & les ſtatuts de notre Religion : Il appelle notre Conducteur ſur le ſommet du Sinaï ; la montagne s'ébranle ; l'Eternel fait entendre ſa voix au milieu des tonnerres & des éclairs ; il déploye ſon pouvoir redoutable pour frapper des eſprits moins ſenſibles à l'amour qu'à la crainte.

Cependant la bonté de Dieu n'éclatte pas avec moins de majeſté que ſa puiſſance : Celui que les cieux & la terre ne peuvent contenir, veut habiter d'une maniere ſenſible parmi les enfans d'Iſrael, & diriger lui-même tous leurs pas. Un Temple mobile s'éleve par

ſon ordre ; l'Arche d'Alliance eſt conſtruite ; l'Autel eſt ſanctifié par la preſence de la gloire du Très-Haut ; les rayons d'une lumiere celeſte environnent le Tabernacle, & du milieu des Chérubins le Seigneur gouverne ſon peuple, & lui fait connoître à tout moment ſes volontés.

Moyſe écrit par l'ordre de Dieu même notre Loi, & notre hiſtoire, preuves éternelles de la bonté ſouveraine, & de notre ingratitude ; il met ce Livre peu avant ſa mort entre les mains de tout le peuple ; il falloit le conſulter à chaque inſtant pour connoître non ſeulement la Religion, mais auſſi les Loix Politiques ; chaque Hebreu eſt obligé de le lire une fois par an,

an ; & de le tranſcrire au moins une fois pendant ſa vie : On ne pouvoit alterer, ni corrompre ces Annales ſacrées, ſans que l'impoſture fût découverte & punie comme un crime de leze majeſté divine, & comme un attentat contre l'autorité civile.

Moyſe meurt ; nos Peres ſortent du deſert. La nature obéit à la voix de Joſué notre nouveau Conducteur, les fleuves remontent vers leur ſource, le ſoleil ſuſpend ſon cours ; les murs des plus fortes Villes s'écroulent à l'approche de l'Arche, les Idoles ſe briſent à ſon aſpect ; les Nations les plus belliqueuſes ſont diſperſées devant les armes triomphantes des Hebreux, qui ſe rendent

enfin maîtres de la Terre promiſe.

A peine ce Peuple ingrat & leger eſt-il établi dans ce Pays de délices, qu'il s'ennuye de l'Empire de Dieu, & veut être gouverné comme les autres Nations. L'Eternel lui accorde un Roy dans ſa colere ; le premier de nos Monarques eſt rejetté pour ſa deſobéïſſance ; David regne ſelon le cœur de Dieu, il étend ſes conquêtes, & le Trône eſt affermi dans ſa Maiſon ; mais il n'eſt permis qu'à Salomon ſon fils, le plus ſage & le plus pacifique de nos Princes, d'élever un Temple ſuperbe à Jeruſalem. Le Dieu de paix fixe ſon ſéjour ſur la montagne de Sion ; le miracle de l'Ar-

che ſe perpetue ; la Majeſté divine remplit le lieu ſaint ; & du ſanctuaire redoutable on entend tous les jours des Oracles qui répondent à la voix du Pontife.

Pour rappeller à tout moment la memoire de tant de prodiges, & pour en démontrer la verité à tous les ſiecles futurs, Moyſe, Joſué, nos Juges & nos Monarques, établiſſent des Fêtes ſolemnelles, & des Cérémonies auguſtes : Une Nation entiere concourt hautement, univerſellement, ſucceſſivement à rendre témoignage à ces miracles par des monumens continués de generation en generation.

Tandis que les Iſraëlites demeurent fidéles, le Dieu des armées

les protege & les rend invincibles ſelon ſes promeſſes ; mais auſſi tôt qu'ils ſe laiſſent corrompre, il les livre en proye à leurs ennemis ; il les châtie cependant en pere, ſans les abandonner entierement : Dans chaque ſiecle il ſuſcite des Prophétes qui nous menacent, nous éclairent, & nous corrigent : Ces Sages ſeparés de tous les plaiſirs terreſtres, s'uniſſent à la verité ſuprême ; les yeux de l'ame fermés depuis l'origine du mal s'ouvrent dans ces hommes divins, pour penetrer dans les conſeils de la Providence, & pour en connoître les ſecrets.

Les Jugemens de Dieu éclatent pluſieurs fois ſur les Hebreux indociles, & pluſieurs fois la Na-

tion choiſie ramenée par les Prophetes, reconnoît le Dieu de ſes peres : Elle cede enfin au malheureux penchant qu'ont tous les mortels de corporaliſer la Divinité, & de ſe former un Dieu ſemblable à leurs paſſions. Le Très-Haut fidéle dans ſes menaces comme dans ſes promeſſes, nous a ſoumis depuis pluſieurs années au joug de Nabucodonoſor ; nous errons vagabonds, captifs & éplorés ſur les rives de l'Euphrate. Dieu s'étant ſervi de ce Conquerant pour accomplir ſes deſſeins éternels, l'a humilié & terraſſé dans ſa colere ; vous avez vû ſa punition & ſa délivrance : Cependant la meſure de la juſtice divine n'eſt pas encore remplie ſur la race

d'Abraham : C'eſt vous, ô Cyrus, qui êtes deſtiné par le Tout-puiſſant pour être ſon liberateur. Jeruſalem ſe repeuplera, la Maiſon du Seigneur ſera rebâtie, & la gloire de ce nouveau Temple qui doit être honoré un jour de la preſence du Meſſie, ſurpaſſera de beaucoup la magnificence du premier.

Quel eſt donc, *dit alors Cyrus*, le deſſein de cette Loi, dictée par Dieu même avec tant de pompe, conſervée par vos Peres avec tant de ſoins, & renouvellée par vos Prophetes au milieu de tant de prodiges ? En quoi differe-t-elle de la Religion des autres Peuples ?

Le deſſein de la Loi & des Prophetes, *reprit Daniel*, de nos cérémonies, de notre culte, de nos

ſacrifices, eſt de montrer que toutes les creatures étoient pures dès leur origine ; que tous les hommes naiſſent à preſent malades, corrompus, ignorans juſqu'à ne pas connoître leur maladie ; que la nature humaine ne peut être rétablie dans ſa perfection que par l'avenement du Meſſie.

Ces trois idées dont les traces ſe remarquent dans toutes les Religions, ont été tranſmiſes de ſiecle en ſiecle depuis le déluge juſqu'à nous ; Noé les enſeigna à ſes enfans, dont la poſterité les répandit par toute la terre ; mais en paſſant de bouche en bouche, elles ont été alterées & obſcurcies par l'imagination des Poëtes, par la ſuperſtition des Prêtres, &

par le génie different de chaque Peuple. On en voit des veſtiges plus marqués parmi les Orientaux & les Egyptiens, parcequ'Abraham a été celebre dans l'Aſie, & que le Peuple de Dieu a été long-temps captif ſur les bords du Nil: Mais ces verités antiques n'ont été conſervées pures & ſans mêlange que dans les Oracles écrits par notre Légiſlateur, par nos Hiſtoriens & par nos Prophetes.

Ce n'eſt pas tout; il y a un myſtere propre à notre Religion ſeule, dont je ne vous parlerois point, ô Cyrus, ſi vous n'êtiez pas l'*Oint du Très-Haut*, & ſon ſerviteur choiſi pour la délivrance de ſon peuple.

Les Propheties annoncent deux avenemens

avenemens du Meſſie, l'un dans la ſouffrance, l'autre dans la gloire. Le GRAND EMMANUEL paroîtra ſur la terre dans un état d'*abaiſſement*, pluſieurs ſiecles avant que de paroître ſur les nues dans l'éclat de ſon *triomphe*. Il expiera le crime par ſon ſacrifice, avant que de rétablir l'Univers dans ſa premiere ſplendeur.

Dieu n'a pas beſoin d'une victime ſanglante pour appaiſer ſa colere; mais il bleſſeroit ſa juſtice s'il pardonnoit au Criminel ſans montrer ſon horreur pour le crime: C'eſt pour concilier la juſtice divine avec ſa clemence que le Meſſie viendra. L'HOMME DIEU deſcendra ſur la terre pour faire voir par ſes ſouffrances l'oppoſition in-

finie de l'Eternel au renverſement de l'ordre.

Je vois de loin ce jour qui fera la joye des Anges, & la conſolation des Juſtes : Toutes les Puiſſances Celeſtes ſeront preſentes à ce Myſtere, & en adoreront la profondeur ; les Mortels n'en verront que l'écorce & le dehors.

Les Hebreux qui n'attendent qu'un Meſſie triomphant ne comprendront point ce premier avenement ; les faux Sages de toutes les Nations qui ne jugent que par les apparences, blaſphêmeront contre ce qu'ils ignorent : Les Juſtes même ne verront pendant cette vie que comme dans un énigme, la beauté, l'étendue & la neceſſité de ce grand ſacrifice.

Enfin le Meſſie viendra dans ſa gloire pour renouveller la face de l'Univers : Alors tous les Eſprits du Ciel, de la terre & des enfers fléchiront le genou devant lui ; alors les Propheties s'accompliront dans toute leur plenitude.

Le Prince de Perſe ébranlé par la force du diſcours de Daniel balançoit en lui-même ; il ſentoit que toutes les lumieres de Zoroaſtre, d'Hermès, d'Orphée, de Pythagore, n'étoient que des traces imparfaites, & des rayons échappés de la tradition des Hebreux : Il n'avoit rencontré dans la Perſe, dans l'Egypte, dans la Grece, & chez les autres Peuples, que des opinions obſcures, incertaines & vagues ; il trouvoit chez

les Juifs des Livres, des Propheties, des Prodiges dont on ne pouvoit conteſter l'autorité. Cependant il ne voyoit la verité qu'à travers un nuage, ſon eſprit étoit éclairé, mais ſon cœur n'étoit pas encore touché ; il attendoit l'accompliſſement des prédictions d'Iſaïe. Daniel connut les differens mouvemens qui l'agitoient, & lui dit :

O Cyrus ! la Religion n'eſt pas un ſyſtême d'opinions Philoſophiques, ni une Hiſtoire merveilleuſe d'évenemens ſurnaturels, mais une ſcience de ſentiment que Dieu ne revele qu'aux ames pures : Il faut qu'une puiſſance ſuperieure à l'homme deſcende en vous, s'en empare, & vous enleve à vous-

même : Alors vous ſentirez par le cœur ce que vous ne faites qu'entrevoir à preſent par les foibles lumieres de l'eſprit. Ce temps n'eſt pas encore venu, mais il viendra un jour ; [a] en attendant ce moment heureux, qu'il vous ſuffiſe de ſçavoir que le Dieu d'Iſraël vous aime, qu'il marchera devant vous, & qu'il accomplira par vous toutes ſes volontés : Hâtez-vous de juſtifier ſes Oracles, & retournez promptement en Perſe où votre preſence eſt neceſſaire.

Le jeune Heros quitta bien-tôt Babylone ; l'année ſuivante Nabucodonoſor mourut, & ſes ſucceſſeurs violerent l'alliance jurée

[a] *Vid. Theodoret. de fide.*

entre les Aſſyriens & les Perſes.

Cyrus employa vingt années entieres à faire la guerre aux Aſſyriens, & à leurs Alliés : Il conquit d'abord les Lydiens, ſoumit les peuples de l'Aſie mineure, rendit tributaires la Cappadoce, l'Armenie & l'Hyrcanie, & marcha enſuite vers la haute Aſie. Après l'avoir réduite ſous ſa puiſſance, il s'avança vers Babylone, qui étoit la ſeule Ville qui lui réſiſtoit.

Les differens Peuples de l'Orient voyant ſa moderation au milieu des triomphes, s'empreſſerent à ſe ſoumettre à ſa domination : Il s'attira tous les cœurs par ſon humanité, & fit plus de conquêtes par ſa douceur que par ſes armes. Toujours invincible & toujours ge-

nereux, il ne ſubjugua les Nations que pour travailler à leur bonheur, & n'employa jamais ſon autorité que pour faire fleurir la juſtice & les bonnes loix.

La priſe de Babylone le rendit enfin maître de l'Orient, depuis le fleuve Indus juſqu'à la Grece, & depuis la mer Caſpienne juſqu'aux extrêmités de l'Egypte. Voyant alors l'entier accompliſſement des Oracles d'Iſaïe, ſon cœur fut penetré des verités que Daniel lui avoit enſeignées, tous les nuages ſe diſſiperent, il reconnut hautement le Dieu d'Iſrael, & délivra les Hebreux de leur captivité par cet Edit qu'il fit publier dans toute l'étendue de ſon vaſte Empire.

Le Seigneur le Dieu du Ciel m'a donné tous les Royaumes de la Terre, & m'a commandé de lui bâtir une Maiſon dans la Ville de Jeruſalem qui eſt en Judée. O vous qui êtes ſon Peuple, que votre Dieu ſoit avec vous : Allez à Jeruſalem, & rebâtiſſez la Maiſon du Seigneur Dieu d'Iſrael, lui ſeul eſt Dieu.

FIN.

DISCOURS

DISCOURS
SUR
LA MYTHOLOGIE.

MON premier deſſein avoit été d'inſerer dans mon Livre des Notes détachées : mais comme la lecture de ces remarques critiques détourne trop l'attention, de l'hiſtoire principale, j'ai crû devoir les réunir dans un diſcours ſuivi, que je diviſe en deux parties.

Dans la premiere, je montrerai

que les Philoſophes de tous les temps, & de tous les païs, ont eu l'idée d'une Divinité ſuprême, *diſtincte & ſeparée de la matiere.* La ſeconde ſervira à faire voir que les veſtiges des principaux dogmes de la Religion revelée, ſur les *trois états du monde*, ſe rencontrent dans la Theologie de toutes les Nations.

PREMIERE PARTIE.

De la Theologie des Payens.

JE commence d'abord par les Mages ou les Philoſophes Perſans. Selon le témoignage d'Herodote, [a] les anciens Perſes n'avoient ni ſtatues, ni temples, ni autels. » Ils » appellent folie, dit cet auteur, » de croire comme les Grecs, que » les Dieux ont une figure, & une » origine humaine. Ils montent ſur » les plus hautes montagnes pour » ſacrifier. Il n'y a chez eux ni liba- » tions, ni muſique, ni offrandes. » Celui qui fait le ſacrifice, mene

[a] *Herod. Clio lib. 1. p. 56. § 131. Edit. Francof.* 1608.

» la victime dans un lieu pur, &
» invoque le Dieu auquel il veut
» ſacrifier, ayant la tiare couron-
» née de myrthe. Il n'eſt pas per-
» mis au ſacrificateur de prier pour
» lui en particulier ; mais il doit
» avoir pour objet le bien de toute
» la nation, & il ſe trouve ainſi
» compris avec tous les autres.

Strabon rend le même témoignage aux anciens Perſes. [a] » Ils » n'érigeoient ni ſtatues, ni autels, » dit cet hiſtorien. Ils ſacrifioient » dans un lieu pur, & fort élevé, » où ils immoloient une victime » couronnée. Quand le Mage en » avoit diviſé les parties, chacun » prenoit ſa portion. Ils ne laiſ-

[a] *Strabon. lib. 15. p. 732. Edit. Lut. Pariſ. an. 1620.*

» ſoient rien pour les immortels, » diſant que Dieu ne veut autre » choſe que l'ame de la victime.

Les Orientaux perſuadés de la Metempſycoſe, croyoient que la victime étoit animée d'une Intelligence, dont les peines expiatrices finiſſoient par le ſacrifice.

Il eſt vrai que les Perſes, ainſi que les autres payens, adoroient le feu, le ſoleil & les aſtres; mais on verra qu'ils les regardoient uniquement comme des images viſibles, & des ſymboles d'un Dieu ſuprême, qu'ils croyoient être le ſeul maître de la Nature.

Plutarque nous a laiſſé dans ſon traité d'Iſis & d'Oſiris, un fragment de la Theologie des Mages. Cet Hiſtorien Philoſophe nous aſſure

qu'ils définiſſoient le grand Dieu Oromaze, *le principe de lumiere, qui a tout operé, & tout produit.* [a] Ils admettoient encore un autre Dieu, mais ſubalterne, qu'ils nommoient * *Mythras*, ou le dieu *Mitoyen.* Ce n'étoit pas un Etre coéternel avec la Divinité ſuprême, mais la premiere production de ſa puiſſance, qu'il avoit prépoſé pour être le Chef des Intelligences.

La plus belle définition de la Divinité qui ſe trouve parmi les anciens, eſt celle de Zoroaſtre. Elle nous a été conſervée par Euſebe dans ſa Préparation Evangelique. Cet auteur n'étoit pas trop

[a] *Plut. de Iſid. & Oſir. Edit. Lut. Pariſ. an.* 1624. *p.* 370.

* Μεσίτης Θεὸς.

favorable aux Payens. Il cherchoit ſans ceſſe à dégrader leur philoſophie. Cependant il dit avoir lû mot pour mot les paroles ſuivantes dans un Livre de Zoroaſtre qui exiſtoit de ſon temps, & qui avoit pour titre, *Recueil ſacré des Monumens Perſans.*

» [*a*] Dieu eſt le premier des in-
» corruptibles, éternel, non en-
» gendré. Il n'eſt point compoſé
» de parties. Il n'y a rien de ſem-
» blable ni d'égal à lui. Il eſt au-
» teur de tout bien, deſintereſſé,
» le plus excellent de tous les Etres
» excellens, & la plus ſage de tou-
» tes les Intelligences. Le pere de
» la juſtice & des bonnes loix; in-

[a] *Euſeb. Præp. Evang. lib.* 1. *p.* 42. *Edit. Pariſ.*

» ſtruit par lui ſeul, ſuffiſant à lui-
» même, & premier producteur de
» la Nature.

Les auteurs modernes des Arabes & des Perſans, qui nous ont conſervé ce qui reſte de l'ancienne doctrine de Zoroaſtre parmi les Guebres & les Ignicoles, aſſurent que les premiers Mages n'admettoient qu'un ſeul Principe Eternel.

Abulfeda, cité par le celebre Docteur Pocok, dit que ſelon la primitive doctrine des Perſes [*a*]
» Dieu étoit plus ancien que la lu-
» miere & les tenebres, & qu'il
» avoit exiſté de tout temps, dans
» une ſolitude adorable, ſans com-
» pagnon & ſans rival.

Sariſthani, cité par M. Hydde,

[a] *Pocok. Specil. hiſt. Arab. p.* 146.

dit

» dit que les premiers Mages [a] ne
» regardoient point le bon & le
» mauvais principe comme coéter-
» nels, mais qu'ils croyoient que
» la lumiere étoit éternelle, & que
» les tenebres avoient été produi-
» tes par l'infidelité d'Ahriman
» chef des Genies.

M. Bayle dit dans ſon Dictionnaire, que les anciens Perſes étoient tous Manichéens. Il auroit ſans doute abandonné ce ſentiment, s'il avoit conſulté les Auteurs originaux. C'eſt ce que ce celebre critique ne faiſoit pas toujours. Il avoit un genie capable de tout approfondir; mais il écrivoit quelquefois à la hâte, & ſe contentoit

[a] *Hydde Relig. ant. Perſar. cap. 9. p. 161. & cap. 22. p. 290.*

d'effleurer les matieres les plus graves. D'ailleurs on ne peut juſtifier cet auteur d'avoir trop aimé l'obſcurité deſolante du pyrrhoniſme. Il ſemble dans ſes Ouvrages être toujours en garde contre les idées ſatisfaiſantes ſur la Religion. Il montre avec art & ſubtilité tous les côtés obſcurs d'une queſtion ; mais il en preſente rarement le point lumineux, d'où ſort l'évidence. Quels éloges n'eût-il pas merité, s'il avoit employé ſes rares talens plus utilement pour le genre humain.

Telle eſt la Theologie des anciens Perſes, que j'ai mis dans la bouche de Zoroaſtre. Les Egyptiens avoient à peu près les mêmes principes que les Orientaux. Rien

n'eſt plus abſurde que l'idée qu'on nous donne ordinairement de leur Theologie. Rien auſſi n'eſt plus outré que le ſens allegorique que certains Auteurs ont voulu trouver dans leurs Hieroglyphes.

D'un côté il eſt difficile de croire que la nature humaine puiſſe jamais être aſſez aveuglée pour adorer des inſectes, des reptiles, & des plantes qu'on voit naître & perir tous les jours, ſans y attribuer certaines vertus divines, ou ſans les regarder comme des ſymboles de quelque puiſſance inviſible. Dans les païs les plus barbares, on trouve quelque connoiſſance d'un Etre ſuperieur, qui fait l'objet de la crainte, ou de l'eſperance des Sauvages les plus groſſiers. Quand on ſup-

poſeroit qu'il y a des peuples tombés dans une ignorance aſſez profonde pour n'avoir aucun ſentiment de la Divinité ; il eſt certain que l'Egypte ne ſçauroit être accuſée de cette ignorance. Tous les Hiſtoriens ſacrés & profanes parlent de ce peuple comme de la plus ſage de toutes les Nations ; & l'un des éloges que le S. Eſprit donne à Moyſe & à Salomon, eſt qu'ils étoient inſtruits dans toutes les ſciences des Egyptiens. L'Eſprit divin auroit-il loué ainſi la ſageſſe d'une Nation tombée dans une barbarie aſſez groſſiere pour adorer les oignons, les crocodiles & les reptiles les plus mépriſables.

D'un autre côté certains Auteurs modernes veulent trop exalter la

Theologie des Egyptiens, & trouver dans leurs Hieroglyphes tous les myſteres du Chriſtianiſme. Après le Déluge, Noé ne laiſſa point ſans doute ignorer à ſes enfans, les grands principes de la Religion ſur les trois Etats du monde. Cette tradition a pû ſe répandre de génération en génération parmi tous les peuples de la terre ; mais il ne faut pas conclure de-là que les Payens euſſent des idées auſſi claires ſur la Nature divine, & ſur le Meſſie qu'en avoient les Juifs. Cette ſuppoſition, loin de rendre hommage aux Livres ſacrés, les dégrade. Je tâcherai de garder le juſte milieu entre ces deux extrémités.

Plutarque dans ſon Traité d'Iſis

& d'Oſiris, nous apprend [*a*] que la Theologie des Egyptiens avoit deux ſignifications. L'une ſainte & ſymbolique. L'autre vulgaire & litterale, & par conſéquent que les figures des animaux qu'ils avoient dans leurs temples, & qu'ils paroiſſoient adorer, n'étoient que des Hieroglyphes, pour repréſenter les attributs divins.

Suivant cette diſtinction, il dit qu'*Oſiris* ſignifie le Principe actif ou le Très-ſaint; [*b*] *Iſis*, la ſageſſe ou le terme de ſon operation; *Orus*, la premiere production de ſa puiſſance, le modele ſelon lequel il a tout produit, ou l'archetype du monde.

[a] *Plut. de Iſid. & Oſir. p.* 354.
[b] *Ibid. p.* 373. 374. *&* 375.

Il ſeroit téméraire de ſoutenir que les Payens ayent jamais eu aucune connoiſſance d'une Trinité de Perſonnes diſtinctes, dans l'Unité indiviſible de la Nature divine. Mais il eſt conſtant que les Chaldéens & les Egyptiens croyoient que tous les attributs de la Divinité pouvoient ſe réduire à trois : *Puiſſance, Intelligence* & *Amour*. Ils diſtinguoient auſſi trois ſortes de mondes : le monde ſenſible, le monde aërien, & le monde étheréen. Dans chacun de ces mondes ils reconnoiſſoient encore trois principales proprietés, figure, lumiere & mouvement ; matiere, forme & force. [*a*] C'eſt pour cela que les anciens

[a] *Voyez Athan. Kirch. Oedip. Ægypt. tom.* 1. *p.* 144. *juſqu'à la p.* 157. *& tom.* 2. *p.* 132.

Philoſophes regardoient le nombre de trois comme myſterieux.

En liſant avec attention le Traité de *Plutarque*, les Ouvrages de *Jamblique*, & tout ce qui nous reſte ſur la Religion des Orientaux & des Egyptiens, on verra que la Mythologie de ces peuples regarde principalement les operations internes, & les attributs de la Divinité ; comme celle des Grecs, ſes operations externes, ou les proprietés de la Nature. Les Orientaux & les Egyptiens avoient l'eſprit plus ſubtil & plus metaphyſique que les Grecs & les Romains. Ces derniers aimoient mieux les ſciences qui ſont du reſſort de l'imagination & du ſentiment. Cette clef peut ſervir beaucoup à l'intelligence des anciennes Mythologies. Plutarque

Plutarque conclut ainſi ſon Traité d'Iſis & d'Oſiris. [a] » Comme » l'on dit que celui qui lit les Ou- » vrages de Platon, lit Platon ; & » celui qui joüe la Comedie de » Menandre, joüe Menandre : de » même les anciens ont appellé du » nom des Dieux les différentes » productions de la Divinité. Plutarque avoit dit plus haut » qu'il » faut prendre garde de ne pas » transformer, diſſoudre & diſſi- » per la Nature divine en rivieres, » en vents, en vegetations, en » formes & en mouvemens corpo- » rels ; ce ſeroit reſſembler à ceux » qui croyent que les voiles, les » cables, les cordages & l'anchre » ſont le Pilote ; que le fil, la tra-

[a] *p.* 377. *&* 378.

» me & la navette ſont le Tiſſe-
» rand. Par cette conduite inſen-
» ſée on blaſphemeroit contre les
» Puiſſances celeſtes, en donnant
» le nom de Dieu à des natures
» inſenſibles, inanimées & corru-
» ptibles. Rien de ce qui n'a point
» d'ame, *pourſuit-il*, rien de ma-
» teriel & de ſenſible ne peut être
» Dieu. Il ne faut pas croire non
» plus que les Dieux ſoient diffé-
» rens ſelon les différens païs,
» Grecs & Barbares, Septentrio-
» naux & Meridionaux. Comme le
» Soleil eſt commun à tous, quoi-
» qu'on l'appelle de divers noms
» en divers lieux ; de même il n'y
» a qu'une ſeule Intelligence ſou-
» veraine, & une même Providen-
» ce qui gouverne le monde, quoi-

» qu'on l'adore ſous différens noms,
» & quoiqu'elle ait établi des Puiſ-
» ſances inférieures pour ſes Mini-
» ſtres. Voilà, ſelon Plutarque, la doctrine des premiers Egyptiens ſur la Nature divine.

Origene qui étoit contemporain de Plutarque, ſuit les mêmes principes dans ſon Livre contre Celſe. Ce Philoſophe payen ſe vantoit de connoître la Religion Chrétienne, parcequ'il en avoit vû quelques cérémonies, mais il n'en pénetroit point l'eſprit. Origene s'exprime ainſi: [a] » En Egypte les Philoſo-
» phes ont une ſcience ſublime &
» cachée ſur la Nature divine,
» qu'ils ne montrent au peuple que
» ſous l'enveloppe de fables & d'al-

[a] *Orig. contre Celſe liv.* 1. *p.* 11.

» legories. Celſe reſſemble à un
» homme qui ayant voyagé dans
» ce païs, & qui n'ayant jamais con-
» verſé qu'avec le vulgaire groſ-
» ſier, croiroit entendre la religion
» Egyptienne. Toutes les Nations
» Orientales, *ajoute-t-il*, les Per-
» ſes, les Indiens, les Syriens ca-
» chent des myſteres ſecrets ſous
» leurs fables religieuſes. Le Sage
» de toutes ces religions en péné-
» tre le ſens, tandis que le vul-
» gaire n'en voit que le ſymbole
» extérieur & l'écorce.

Ecoutons à preſent Jamblique, qui avoit étudié à fond la religion des Egyptiens. Il vivoit au commencement du troiſiéme ſiecle, & étoit diſciple du fameux Porphyre, ſelon le témoignage de S. Cle-

ment [a] & de S. Cyrille d'Alexandrie. [b] On liſoit encore alors pluſieurs Livres Egyptiens qui n'exiſtent plus aujourd'hui. Ces Livres étoient reſpectés par leur antiquité. On les attribuoit à Hermes Triſmegiſte, ou à quelqu'un de ſes premiers diſciples. Jamblique avoit lû ces Livres que les Grecs avoient fait traduire. Voici ce qu'il dit de la Theologie qu'ils enſeignoient.

[c] » Selon les Egyptiens, le pre-
» mier Dieu exiſta dans ſon unité
» ſolitaire avant tous les Etres. Il
» eſt la ſource & l'origine de tout
» ce qui eſt intelligent ou intelligi-
» ble. Il eſt le premier principe,

[a] *Strom. lib. 6. p. 133.*
[b] *Contra Julian. lib. 1.*
[c] *Jambl. de Myſt. Ægypt. Edit. Lugan. 1552. p. 153. 154.*

» ſuffiſant à lui-même, incompre-
» henſible, & le Pere de toutes les
» eſſences.

» Hermes dit encore, *continue*
» *Jamblique*, que ce Dieu ſuprême
» a prépoſé un autre Dieu nommé
» *Emeph*, comme chef de tous les
» Eſprits étheréens, empyréens &
» celeſtes; que ce ſecond Dieu qu'il
» appelle Conducteur, eſt une Sa-
» geſſe qui transforme & qui con-
» vertit en elle toutes les Intelli-
» gences. Il ne préfere à ce Dieu
» Conducteur que le premier Intel-
» ligent & le premier Intelligible,
» qu'on doit adorer dans le ſilence.

Il ajoûte » que l'Eſprit Producteur
» a différens noms, ſelon ſes diffé-
» rentes proprietés ou operations;
» qu'on l'appelle en langue Egy-

» ptienne *Amoun*, en tant qu'il eſt » ſage ; *Ptha*, en tant qu'il eſt la » vie de toutes choſes ; & *Oſiris*, en » tant qu'il eſt l'auteur de tout bien.

Telle eſt, ſelon Jamblique, la doctrine des Egyptiens ; par-là il eſt manifeſte qu'ils admettoient un ſeul Principe, & un Dieu Mitoyen ſemblable au Mythras des Perſes.

L'idée d'un Eſprit prépoſé par la Divinité ſuprême pour être le chef & le conducteur de tous les Eſprits, eſt très-ancienne. Les Docteurs Hebreux croyoient que l'ame du Meſſie avoit été créée dès le commencement du monde, & prépoſée à tous les ordres des Intelligences. Cette opinion étoit fondée ſur ce que la Nature finie ne peut pas contempler ſans ceſſe

les ſplendeurs de l'Eſſence divine ; qu'elle eſt obligée d'en détourner quelquefois la vûe, pour adorer le Créateur dans ſes productions, & que dans ces momens il falloit un chef qui conduisît les Eſprits par toutes les regions de l'immenſité, pour leur en montrer les beautés & les merveilles.

Pour connoître à fond la Theologie des Orientaux & des Egyptiens, examinons celle des Grecs & des Romains qui en dérive originairement. Les Philoſophes de la Grece alloient étudier la ſageſſe en Aſie & en Egypte. Thales, Pythagore, Platon y ont puiſé leurs plus grandes lumieres : les traces de la Tradition Orientale ſont preſque effacées aujourd'hui ; mais on nous

nous a conſervé pluſieurs monumens de la Theologie des Grecs. Jugeons des maîtres par leurs diſciples.

Il faut diſtinguer les Dieux des Poëtes d'avec ceux des Philoſophes. La Poëſie diviniſe toutes les différentes parties de la Nature, & donne tour à tour de l'eſprit au corps, & du corps aux Eſprits. Elle exprime les operations & les proprietez de la matiere par les actions & les paſſions des Puiſſances inviſibles, que les Payens ſuppoſoient conductrices de tous les mouvemens & de tous les évenemens qu'on voit dans l'univers. Les Poëtes paſſent ſubitement de l'allegorie au ſens litteral, & du ſens litteral à l'allegorie, des Dieux réels

aux Dieux fabuleux ; c'eſt ce qui cauſe le mélange de leurs images, l'abſurdité de leurs fictions, & l'indécence de leurs expreſſions juſtement condamnées par les Philoſophes.

Malgré cette multiplicité de Dieux ſubalternes, ces Poëtes reconnoiſſoient cependant qu'il n'y avoit qu'une ſeule Divinité ſuprême ; c'eſt ce que nous allons voir dans les très-anciennes Traditions qui nous reſtent de la Philoſophie d'Orphée. Je ſuis bien éloigné de vouloir attribuer à ce Poëte les Ouvrages qui portent ſon nom. Je crois avec le celebre Grotius que les Pythagoriciens qui reconnoiſſoient Orphée pour leur maître, ſont les Auteurs de ces Livres.

Quoi qu'il en ſoit, comme ces Ecrits ſont plus anciens qu'Herodote & Platon, & qu'ils étoient fort eſtimés parmi les Payens, nous pouvons juger par les fragmens qui nous en reſtent de l'ancienne Theologie des Grecs.

Voici l'abregé que fait Timothée Coſmographe de la doctrine d'Orphée; cet abregé nous a été conſervé dans Suidas, [*a*] Cedrenus, [*b*] & Euſebe.

» Il y a un Etre inconnu, qui eſt » le plus élevé & le plus ancien de » tous les Etres, & le Producteur de » toutes choſes, même de l'Ether, » & de tout ce qui eſt au-deſſous » de l'Ether. Cet Etre ſublime eſt

[a] *Suidas de Orph. p.* 350.
[b] *Cedrenus, p.* 47.

» *Vie*, *Lumiere*, *Sageſſe*; ces trois » noms marquent la même & uni- » que Puiſſance qui a tiré du néant » tous les Etres viſibles & inviſibles.

Il paroît par ce paſſage que l'idée de la création, c'eſt-à-dire de la production des ſubſtances, n'étoit pas inconnue aux Philoſophes Payens; nous la trouverons bientôt dans Platon.

Proclus nous a conſervé encore ce merveilleux paſſage de la Theologie d'Orphée: [*a*] » L'univers a » été produit par Jupiter. L'Em- » pyrée, le profond Tartare, la » Terre & l'Ocean, les Dieux im- » mortels & les Déeſſes, tout ce » qui eſt, tout ce qui a été, tout » ce qui ſera, étoit contenu origi-

[a] *Proclus de Timæo p. 95.*

» nairement dans le ſein fécond de
» Jupiter, & en eſt ſorti. Jupiter
» eſt le premier & le dernier, le
» commencement & la fin. Tous
» les Etres émanent de lui. Il eſt le
» Pere primitif, & la Vierge im-
» mortelle. Il eſt la vie, la cauſe &
» la force de toutes choſes. Il n'y a
» qu'une ſeule Puiſſance, un ſeul
» Dieu, & un ſeul Roy univerſel
» de tout.

Je finis la Théologie d'Orphée par ce paſſage fameux de l'Auteur des Argonautiques, qui a ſuivi la doctrine d'Orphée. [a] » Nous
» chanterons d'abord un hymne
» ſur l'ancien Cahos; comment le
» ciel, la mer & la terre en furent

[a] *Argon. Steph. p.* 71. *Edit. Fugger. an.* 1566.

» formez. Nous chanterons auſſi » l'Amour parfait, ſage & éternel, » qui a débroüillé ce Cahos. [a]

Il paroît par la doctrine de la Theogonie, ou la naiſſance des Dieux qui eſt la même que la Coſmogonie, ou la generation de l'univers, que les anciens Poëtes rapportoient tout à un premier Etre de qui tous les autres émanoient. Le Poëme de la Theogonie d'Heſiode [b] parle de l'Amour comme du premier Principe qui débrouilla le Cahos. » De ce Cahos ſortit la » nuit ; de la nuit, l'Ether ; de » l'Ether, la lumiere ; enſuite les » étoiles, les planettes, la terre,

[a] ℣. 423. Πρεσβύτατὸν τε ἁπάντων πάντων ἐρωτα.

[b] *Heſiode Theog. Edit. Steph.* ℣. 120. Ἠδ' Ἔρος ὃς κάλλιστος ἐν ἀθανάτοισι θεοῖσι.

» & enfin les Dieux qui gouver-
» nent tout.

Ovide parle auſſi le même langage dans le premier Livre de ſes Métamorphoſes : [*a*] » Avant qu'il » y eût, *dit-il*, une mer & une ter- » re ; avant qu'il y eût un ciel qui » enveloppât le monde, toute la » nature étoit une maſſe informe » & groſſiere que l'on nomme le » *Cahos*. Les ſemences de toutes » choſes étoient dans une perpe- » tuelle diſcorde ; mais une Divi- » nité bienfaiſante termina tous » ces differends. Il eſt évident par ces paroles que le Poëte Latin, qui a ſuivi la tradition Grecque, diſtingue entre le Cahos, & Dieu qui le débrouilla avec intelligence.

[a] *Ovid. Met.* 1. *p.* 1.

Je dois remarquer ici cependant que la Mythologie Grecque & Romaine ſur le cahos eſt bien plus imparfaite que celle des Orientaux & des Egyptiens, qui nous enſeignent qu'un état heureux & parfait a précedé le cahos; que le bon Principe n'a pû rien produire de mauvais; que ſon premier ouvrage ne pouvoit pas être la confuſion & le déſordre; & enfin que le mal phyſique n'a été qu'une ſuite du mal moral. L'imagination des Poëtes Grecs enfanta d'abord la monſtrueuſe doctrine de Manés ſur les deux Principes coéternels; une Intelligence ſouveraine, & une Matiere aveugle; la lumiere, & les ténebres; un cahos informe, & une Divinité qui le débrouille.

Je

Je quitte Heſiode & Ovide, pour parler de la Theologie d'Homere & de Virgile ſon imitateur. Quiconque lira attentivement ces deux Poëtes Epiques, verra que le merveilleux qui regne dans leurs Fables, eſt fondé ſur ces trois principes : 1°. Qu'il y a un Dieu ſuprême qu'ils appellent par tout *le Pere & le Maître Souverain des Hommes & des Dieux, l'Architecte du monde, le Prince & le Gouverneur de l'univers, le premier Dieu & le grand Dieu.* 2°. Que toute la Nature eſt remplie d'Intelligences ſubalternes qui ſont les miniſtres de cette Divinité ſuprême. 3°. Que les biens & les maux, que les vertus & les vices, que les connoiſſances & les erreurs viennent de l'action & de

l'inſpiration différente des bons & des mauvais Genies qui habitent l'air, la mer, la terre & le ciel.

Les Poëtes tragiques & lyriques parlent comme les Poëtes épiques. Euripide reconnoît hautement la dépendance de tous les Etres d'un ſeul Principe : » O ! Pere & Roy » des Hommes & des Dieux, *dit-* » *il*, pourquoi croyons nous, miſé- » rables mortels, ſçavoir ou pou- » voir quelque choſe ? Notre ſort » dépend de votre volonté. [*a*]

Sophocle nous repréſente la Divinité comme une Intelligence ſouveraine qui eſt la Verité, la Sageſſe, & la Loi éternelle de tous les Eſprits : [*b*] » La nature mortelle, *dit-*

[a] *Eurip. ſup. act. 3. ℣. 734. & 6. Ed. Cant.*
[b] *In Oedip. Tyran.*

» *il*, n'a point engendré les loix :
» Elles viennent d'en-haut : Elles
» deſcendent du Ciel même. Jupi-
» ter Olympien en eſt le ſeul Pere.

Pindare dit [*a*] » que Chiron
» apprenoit à Achille à adorer au-
» deſſus de tous les autres Dieux,
» Jupiter qui lance la foudre.

Plaute introduit un Dieu ſub-alterne parlant ainſi : [*b*] » Je ſuis
» citoyen de la cité celeſte, dont
» Jupiter, pere des Dieux & des
» Hommes, eſt le chef. Il com-
» mande aux Nations, & nous
» envoye par tous les Royaumes
» pour connoître les mœurs & les
» actions, la pieté & la vertu des
» hommes. C'eſt en vain que les

[a] *Pyth. Ode 6. p. 265. Edit. Oxon.*
[b] *Plaut. Rudens.*

» mortels tâchent de le corrom-
» pre par les offrandes & les ſacri-
» fices. Ils perdent leur peine, car
» il a en horreur le culte des im-
» pies.

» Muſes, dit Horace, celebrez
» en premier lieu, ſelon la coutume
» de nos peres, le grand Jupiter
» qui gouverne les mortels & les
» immortels, la terre, les mers, &
» tout l'univers. Il n'y a rien de
» plus grand que lui, rien de ſem-
» blable, rien d'égal à lui. [a]

Je finis ce que j'ai à citer des Poëtes par ce paſſage merveilleux de Lucain. Lorſque Caton arrive au Temple de Jupiter Ammon, après avoir traverſé les deſerts de la Lybie, Labienus veut lui per-

[a] *Liv.* 1. *Ode* 12.

ſuader de conſulter l'Oracle. Voici la réponſe que le Poëte met à la bouche de ce Philoſophe Heros : [a] » Pourquoi me propoſez-vous, » ô Labienus, de demander à l'O- » racle ſi l'on doit mieux aimer » mourir libre les armes à la main, » que de voir la tyrannie triom- » pher dans ſa patrie ; ſi cette vie » mortelle n'eſt que le retardement » d'une immortalité heureuſe ; ſi la » violence peut nuire à un homme » de bien ; ſi la vertu ne nous rend » point ſuperieurs aux malheurs, » & ſi la vraye gloire dépend des » ſuccès : Nous ſçavons déja ces » verités, & l'Oracle ne peut pas » nous faire des réponſes plus clai- » res que celles que Dieu nous fait

[a] *Lucan lib.* ix. ℣. 566.

» à tout moment dans le fond de
» notre cœur. Nous ſommes tous
» unis à la Divinité, elle n'a pas
» beſoin de paroles pour ſe faire en-
» tendre, & elle nous a dit en naiſ-
» ſant tout ce que nous avons be-
» ſoin de ſçavoir. Elle n'a pas choiſi
» les ſables arides de la Lybie pour
» y enſevelir la verité, afin qu'elle
» ne ſoit entendue que d'un petit
» nombre de perſonnes. Elle ſe fait
» connoître à tous. Elle remplit
» tous les lieux, la terre, la mer,
» l'air, le ciel. Elle habite ſur-tout
» dans l'ame des juſtes. Pourquoi
» la chercher plus loin?

Paſſons des Poëtes aux Philoſophes, & commençons par Thales Mileſien, chef de l'école Ionique. Il vivoit plus de ſix cens ans avant

l'Ere chrétienne.[a] Nous n'avons aucuns de ſes ouvrages ; mais voici quelques-unes de ſes maximes, qui nous ont été conſervées par les auteurs les plus reſpectables de l'antiquité.

» Dieu eſt le plus ancien de tous » les Etres. Il a produit l'univers » plein de merveilles. [b] Il eſt l'In- » telligence qui a débrouillé le caos. » [c] Il eſt ſans commencement & » ſans fin, & rien ne lui eſt caché. » [d] Rien ne peut reſiſter à la force » du deſtin ; mais ce deſtin n'eſt » autre que la raiſon immuable, &

[a] *Flor. Olymp.* L.

[b] *Diog. Laert. vita Thal. lib.* I.

[c] *Cicer. de Nat. Deor. lib.* I. *p.* 1113. *Edit. Amſt.* 1661.

[d] *S. Clem. Alex. Strom* V.

» la puiſſance éternelle de la Pro-
» vidence. [*a*]

Ce qu'il y a de plus ſurprenant en Thales, c'eſt ſa définition de l'ame. Il l'appelle » un Principe, » [*b*] ou une nature qui ſe meut » elle-même, pour la diſtinguer » de la matiere.

Pythagore[*c*] eſt le ſecond grand Philoſophe après Thales, & le chef de l'école Italique.

On ſçait l'abſtinence, le ſilence, la retraite & la grande pureté de mœurs qu'il exigeoit de ſes diſciples. Il avoit ſenti que l'eſprit ſeul ne peut atteindre à la connoiſſance

[a] *Stob. Eccl. Phyſ. cap.* 8.

[b] *Plut. de Plac. Phil. lib.* 4. *c.* 2. *Stob. Eccl. Phyſ. cap.* 40.

[c] *Flor. Olymp.* LX.

des

des choſes divines, à moins que le cœur ne ſoit épuré de ſes paſſions. Voici les idées qu'il nous donne de la Divinité.

» Dieu n'eſt ni ſenſible, ni paſſi-
» ble, mais inviſible, purement in-
» telligible, [*a*] & ſouverainement
» intelligent [*b*] Par ſon corps, il
» reſſemble à la lumiere, & par ſon
» ame à la verité. [*c*] Il eſt l'Eſprit
» univerſel qui penetre, & qui ſe
» répand par toute la Nature. Tous
» les Etres reçoivent leur vie de lui.
» [*d*] Il n'y a qu'un ſeul Dieu, qui
» n'eſt pas, comme quelques-uns
» ſe l'imaginent, placé au-deſſus

[a] *Plut. vita Numæ.*
[b] *Diog. Laert. lib.* 12.
[c] *Vit. Pyth. Porphyr.*
[d] *Lact. Inſt. lib.* v.

» du monde, hors de l'enceinte de » l'univers : mais étant tout entier en soi, il voit tous les Etres » qui rempliſſent ſon immenſité. » Principe unique, lumiere du ciel, » pere de tous, il produit tout, il » arrange tout, il eſt la raiſon, la » vie, & le mouvement de tous les » Etres. [a]

Il enſeignoit qu'outre le premier Principe, il y avoit trois ſortes d'Intelligences, les Dieux, les Heros, & les Ames. [b] Il regardoit les premiers comme les images inalterables de la ſouveraine Intelligence; les Ames humaines comme les moins parfaites des ſubſtances raiſonnables; & les Heros comme

[a] *Cohort.* 1. *ad Grec. p.* 18. *S. Juſt.*
[b] *Diog. Laert. lib.* VIII.

des Etres mitoyens placés entre les deux, pour élever les Ames à l'union divine. [*a*]

Il nous repreſente ainſi l'Immenſité comme remplie d'Eſprits de differens ordres. [*b*] Thales avoit la même idée. Ces deux Sages avoient puiſé cette doctrine en Egypte, où l'on croyoit que c'étoit borner la puiſſance divine, que de la ſuppoſer moins feconde en Intelligences, qu'en objets materiels.

C'eſt là le vrai ſens de cette expreſſion fameuſe attribuée aux Pythagoriciens, *que l'unité a été le principe de toutes choſes, & que de cette unité étoit ſortie une Dualité*

[a] *Hierocl. Comm. in Carm. aurea Pyth.*

[b] *Laert. de Pyth. Cic. de Leg. lib. 2. p. 1197.*

infinie. On ne doit pas entendre par cette *Dualité* deux des perſonnes de la Trinité Chrétienne, ni les deux Principes de *Manes*; mais un monde d'Intelligences & de Corps, qui eſt l'effet dont l'Unité eſt la cauſe. [*a*] C'eſt là le ſentiment de Porphyre. Il doit être préféré à celui de Plutarque, qui veut attribuer à Pythagore le ſyſtême Manichéen, ſans en donner aucune preuve.

Pythagore définiſſoit l'ame comme Thales, *un principe qui ſe meut lui-même.* [*b*] Il ſoutenoit de plus » qu'en ſortant du corps, elle ſe » réunit à l'ame du monde; [*c*] » qu'elle n'eſt pas un Dieu, mais

[a] *Porphyr. vita Pyth.*
[b] *Plut. Plac. Phil. lib. 4. cap. 2.*
[c] *Cicer. de Senect. cap. 21.*

» l'ouvrage d'un Dieu Eternel, [a]
» & qu'elle eſt immortelle à cauſe
» de ſon principe. [b]

Ce Philoſophe croyoit que l'homme étoit compoſé de trois parties, de *l'eſprit pur*, *d'une matiere étherée*, qu'il appelloit *le char ſubtil* de l'ame, & d'un *corps mortel* ou groſſier. Il étoit encore redevable de cette idée aux Egyptiens, qui l'avoient donnée peut-être aux Hebreux, dont la Theologie diſtingue [c] l'eſprit pur, [d] le corps celeſte, [e] & le corps terreſtre.

Les Pythagoriciens appellent ſouvent le char ſubtil ou le corps celeſte, *l'Ame*, parcequ'ils la regardent comme la vertu active qui

[a] *Ibid. de Nat. Deor. lib.* 2.
[b] *Tuſcul. lib.* 1. *& de Conſol. p.* 1300.
[c] Πνεῦμα. [d] Ψύχη. [e] Σῶμα.

anime le corps terreſtre. C'eſt ce qui fait croire à ceux qui n'approfondiſſent point leur philoſophie, qu'ils regardoient la *ſubſtance penſante* comme materielle. Rien n'eſt plus faux. Ils diſtinguoient toujours entre l'entendement ou *l'eſprit pur*, & l'ame ou le *corps éthereen.* Ils regardoient l'un comme la ſource de nos penſées; l'autre comme la cauſe de nos mouvemens, & les croyoient deux ſubſtances differentes. Anaxagore, comme nous verrons bien-tôt, redreſſa cette erreur.

Les anciens Poëtes Grecs avoient déguiſé cette opinion. Ils appelloient le corps celeſte le *ſimulacre*, *l'image* ou *l'ombre*, parcequ'ils s'imaginoient que ce corps ſubtil

en deſcendant du ciel pour animer le corps terreſtre, en prenoit la forme, comme la fonte prend celle du moule où on la jette. Ils diſoient qu'après la mort, l'eſprit revêtu de ce char ſubtil s'envoloit vers les regions de la Lune, où ils avoient placé les champs Eliſées. Selon eux, il arrivoit là une ſeconde mort par la ſéparation de *l'eſprit pur* d'avec ſon *char*. L'un ſe réuniſſoit aux Dieux, & l'autre reſtoit dans le ſejour des ombres; c'eſt pour cela qu'Uliſſe dit dans l'Odiſſée, » qu'il apperçut dans » les champs Eliſées le divin Her» cule, c'eſt à dire ſon image, *continue le Poëte*, car pour lui il eſt » avec les Dieux immortels, & » aſſiſte à leurs feſtins. [*a*]

[a] *Odyſſ. liv.* 11. *p.* 167.

Pythagore n'adoptoit point la fiction poëtique de la ſeconde mort. Il enſeignoit que le pur eſprit & ſon char ſubtil étant nés enſemble, étoient inſeparables, & retournoient après la mort á l'aſtre d'où ils étoient deſcendus.

Je ne parle point ici de la *Metempſycoſe*, elle ne regardoit que les ames qui s'étoient dégradées & corrompues dans les corps mortels. J'en parlerai dans la ſeconde partie de ce diſcours.

Je finis l'article de Pythagore par le ſommaire que ſaint Cyrille fait de la doctrine de ce Philoſophe. Nous voyons clairement, dit ce Pere » que Pythagore ſoutenoit » qu'il y avoit un ſeul Dieu, prin» cipe & cauſe de toutes choſes, » qui

» qui éclaire tout, qui anime tout,
» de qui tout émane, qui a donné
» l'être à tous, & qui eſt l'origine
» du mouvement. [a]

Après Pythagore vient Anaxagore [b] de la Secte Ionique, né à Clazomene, & maître de Pericles Heros Athenien. Ce Philoſophe fut le premier après Thales dans l'Ecole Ionique qui ſentit la neceſſité d'introduire une ſouveraine Intelligence pour la formation de l'Univers. Il rejetta avec mépris, & refuta avec force la doctrine de ceux qui ſoutenoient [c] que la néceſſité aveugle, & les mouvemens fortuits de la matiere avoient pro-

[a] *S. Cyril. contra Julian. lib.* 1. *p.* 85.
[b] *Flor. Olymp.* LXXX.
[c] *Plut. vita Peric.*

duit le monde. Il tâcha de prouver qu'une Intelligence pure & ſans mêlange préſide à l'Univers.

Selon le rapport d'Ariſtote, les raiſonnemens d'Anaxagore étoient fondés ſur ces deux principes, 1°. » que l'idée de la matiere ne » renfermant pas celle de force, » le mouvement ne peut pas être » une de ſes proprietés. Il faut par » conſequent, diſoit-il, chercher » ailleurs la cauſe de ſon activité. » Or ce principe actif, en tant que » *cauſe du mouvement*, il l'appel- » loit *l'Ame*, parcequ'il anime » l'Univers. [*a*]

2°. » Il diſtinguoit entre ce prin- » cipe univerſel du mouvement, &

[a] *Ariſt. de anim. lib* 1. *cap.* 2. *p.* 619. *Edit. Lut. Pariſ.* 1629.

» le principe penſant, il appelloit » ce dernier *Entendement.* [*a*] Il ne » voyoit rien dans la matiere qui » fût ſemblable à cette proprieté, » de là il concluoit qu'il y avoit dans » la Nature une autre ſubſtance que » la matiere. Mais il ajoûtoit que » *l'ame* & *l'eſprit* étoient la même » ſubſtance, qu'on diſtinguoit ſelon » ſes operations, & que de toutes » les Eſſences, elle étoit la plus » ſimple, la plus pure, & la plus » exempte de mêlange.

Ce Philoſophe paſſoit à Athenes pour un Athée, parcequ'il nioit que les aſtres & les planetes fuſſent des Dieux. [*b*] Il ſoutenoit que les premiers étoient des ſoleils, & les au-

[a] *Ibid. p.* 620.
[b] *Plat. de Legib.* 10. *p.* 886.

tres des mondes habitables. Le ſyſtême de la pluralité des mondes, eſt très ancien.

Platon [a] accuſe Anaxagore d'avoir expliqué tous les phenomenes de la Nature par la matiere & le mouvement. Deſcartes n'a fait que renouveller ce ſentiment. Il me ſemble que c'eſt avec grande injuſtice qu'on attaqueroit le Philoſophe de Clazomene, ou ſon imitateur, puiſque l'un & l'autre poſe pour principe que le mouvement n'eſt pas une proprieté de la matiere, & que les loix du mouvement ſont établies avec connoiſſance & deſſein. En ſuppoſant ces deux principes, il me paroît que c'eſt avoir une idée plus noble &

[a] *Plat. Phœdon. p.* 73.

plus digne de la Divinité, de ſoutenir qu'étant preſente à ſon ouvrage, Elle donne la vie, l'être & le mouvement à toutes les creatures ; que d'imaginer avec les Peripateticiens des Intelligences ſubalternes, des formes ſubſtantielles, des Etres Mitoyens & indéfiniſſables, qui produiſent tous les différens arrangemens de la matiere. Ariſtote & ſon Ecole en multipliant les cauſes ſecondes, ont dérobé à la Cauſe premiere ſa puiſſance & ſa gloire.

Socrate [*a*] ſuit de près Anaxagore. On dit vulgairement qu'il a été martyr de l'Unité divine pour avoir refuſé ſon hommage aux Dieux de la Grece, mais c'eſt une erreur. Dans l'apologie que Platon

[a] *Flor. Olymp.* xc.

fait de ce Philoſophe, Socrate reconnoît des Dieux ſubalternes, & enſeigne que les aſtres & le ſoleil ſont animés par des Intelligences à qui il faut rendre un culte divin. Le même Platon dans ſon dialogue ſur la ſainteté [a] nous apprend que Socrate ne fut point puni pour avoir nié qu'il y eût des Dieux inferieurs, mais parcequ'il déclamoit hautement contre les Poëtes qui attribuoient à ces divinités des paſſions humaines, & des crimes énormes.

En ſuppoſant pluſieurs divinités inferieures, Socrate n'admettoit cependant qu'un ſeul Principe Eternel. Xenophon nous a laiſſé

[a] *Plat. Eutyph. page 5. & 6.*

un excellent abregé de la Theologie de ce Philoſophe. C'eſt peut-être le plus important morceau qui nous reſte de l'antiquité. Il contient les entretiens de Socrate avec Ariſtodeme qui doutoit de l'exiſtence de Dieu. Socrate lui fait remarquer d'abord tous les caracteres de deſſein, d'art & de ſageſſe répandus dans l'univers, & ſurtout dans la mécanique du corps humain. [*a*] » Croyez-vous, dit-il » enſuite à Ariſtodeme, croyez-» vous que vous ſoyez le ſeul Etre » Intelligent, vous ſçavez que vous » ne poſſedez qu'une petite par-» celle de cette matiere qui com-» poſe le monde, une petite por-

[a] *Xen. Mem. Soc. Edit. Baſil.* 1579. *lib.* 1. *p.* 573.

» tion de l'eau qui l'arroſe, une
» étincelle de cette flâme qui l'a-
» nime; l'Intelligence vous appar-
» tient-elle en propre? L'avez-
» vous tellement retirée & renfer-
» mée en vous-même, qu'elle ne
» ſe trouve nulle part ailleurs? Le
» hazard fait-il tout ſans qu'il y ait
» aucune ſageſſe hors de vous?

Ariſtodeme ayant repliqué qu'il ne voyoit point ce ſage architecte de l'Univers, Socrate lui répond:
» Vous ne voyez pas non plus l'ame
» qui gouverne votre corps, & qui
» regle tous ſes mouvemens; vous
» pourriez auſſi-bien conclure que
» vous ne faites rien avec deſſein
» & raiſon, que de ſoutenir que tout
» ſe fait par hazard dans l'Univers.

Ariſtodeme ayant reconnu un Etre

Etre ſouverain, doute cependant de la Providence, parcequ'il ne comprend pas comment Elle peut tout voir à la fois. Socrate lui replique: » Si l'Eſprit qui reſide dans » votre corps le meut & le diſpoſe » ſelon ſa volonté, pourquoi la » Sageſſe ſouveraine qui préſide à » l'Univers, ne peut-elle pas auſſi » regler tout comme il lui plaît. Si » votre œil peut voir les objets à » la diſtance de pluſieurs ſtades; » pourquoi l'œil de Dieu ne peut-» il pas tout voir à la fois. Si votre » ame peut penſer en même tems » à ce qui eſt à Athenes, en Egypte, » & en Sicile, pourquoi la Sageſſe » divine ne peut-Elle pas avoir ſoin » de tout, étant preſente par-tout » à ſon ouvrage.

Socrate ſentant enfin que l'incredulité d'Ariſtodeme venoit plutôt de ſon cœur que de ſon eſprit, conclud par ces paroles: » O! Ari» ſtodeme appliquez-vous ſincere» ment à adorer Dieu, il vous » éclairera, & tous vos doutes ſe » diſſiperont bientôt.

Platon [*a*] diſciple de Socrate ſuit les mêmes principes. Il vivoit dans un temps où la doctrine de Democrite avoit fait de grands progrès à Athenes. Le deſſein de toute ſa Theologie, eſt de nous donner des ſentimens nobles de la Divinité; de nous montrer que les ames n'ont été condamnées à animer des corps mortels que pour expier les fautes commiſes dans un

[a] *Olymp.* c.

état precedent ; & d'enſeigner enfin que la Religion eſt le ſeul moyen de nous rétablir dans notre premiere grandeur. Il mepriſe tous les dogmes de la ſuperſtition Atheniene, & tâche d'en purger la Religion. Le principal objet de ce Philoſophe eſt l'homme *immortel*. Il ne parle de l'*homme politique* que pour montrer que le plus court chemin de l'immortalité eſt de remplir pour *l'amour du beau* les devoirs de la ſocieté civile.

Platon dans un de ſes Dialogues définit Dieu *la cauſe productrice qui fait exiſter ce qui n'étoit pas auparavant.* [a] Il ſemble par-là qu'il

[a] Ποιητικὴν πᾶσαν ἔφαμεν εἶναι, δύναμιν ἥτις ἂν αἰτία γίγνηται τοῖς μὴ πρότερον οὖσιν ὕστερον γίγνεσθαι. *Plat. Sophiſt. p.* CLXXXV. *Edit. Franc.* 1602.

ait eu une idée de la création. La matiere *ſelon lui n'étoit éternelle* que parcequ'elle étoit produite de tout temps. Il ne l'a jamais regardée comme independante de Dieu, ni comme une émanation de ſa ſubſtance ; mais comme une veritable production. [*a*] Il eſt vrai que dans ſon *Timée Locrien* [*b*] il appelle quelquefois la ſubſtance divine *une matiere increée* ; mais il la diſtingue toujours de l'univers ſenſible, qui n'en eſt qu'un effet, & une production.

Il n'eſt pas ſurprenant que Pla-

[a] Voyez *Cic. Tuſc. quæſt. lib.* 1. *p.* 1059. *Poſſumus-ne dubitare quin mundo præſit aliquis effector, ut Platoni videtur, vel moderator tanti operis, ut Ariſtoteli placet.*

[b] *Plat. Tim. Loc. pag.* 1089. Ἰδέαν, ὕλαν, αἰδιωτάτην, ἐκγόνου τουτέων.

ton aidé de la ſeule lumiere naturelle ait connu la création. Cette verité ne renferme aucune contradiction. En effet quand Dieu crée, il ne tire pas l'Etre du néant comme d'un ſujet ſur lequel il opere ; mais il fait exiſter ce qui n'étoit pas précedemment. L'idée de puiſſance infinie ſuppoſe neceſſairement celle de pouvoir produire de nouvelles ſubſtances, auſſi bien que de nouvelles formes. Faire exiſter une ſubſtance qui n'exiſtoit pas auparavant, ne paroît pas plus inconcevable que de faire exiſter une forme qui n'étoit pas auparavant ; puiſque dans l'un & dans l'autre cas on produit un Etre nouveau. Ce paſſage *du Néant à l'Etre* embaraſſe également dans tous les

deux. Or comme on ne nie pas qu'il y ait une *force mouvante*, quoiqu'on ne conçoive pas comment elle agit ; de même il ne faut pas nier qu'il y ait une *puiſſance créatrice*, parceque nous n'en avons pas une idée claire.

Revenons à Platon. [a] » Il appelle Dieu le ſouverain Architecte qui a créé l'univers & les Dieux, & qui fait tout ce qu'il lui plaît dans le Ciel, ſur la terre, & aux Enfers.

Il conſidere la Divinité dans ſa ſolitude éternelle avant la production des Etres finis. Il dit ſouvent après les Egyptiens » que cette premiere ſource de la Divinité eſt environnée de tenebres épaiſ-

[a] *Plat. de Repub. Lib.* x. *p.* 742.

» ſes ; que nul mortel ne peut les
» penetrer ; & qu'il ne faut adorer
» ce Dieu caché que par le ſilence.
» C'eſt ce premier principe qu'il
» appelle en pluſieurs endroits *l'E-*
» *tre*, *l'unité*, *le bien ſouverain.* [a]
» Le même dans le monde intelli-
» gent, que le ſoleil dans le mon-
» de viſible. C'eſt ſelon Platon cet-
te fontaine de la Divinité que
les Poëtes nommoient Cœlus.

Ce Philoſophe nous repreſente enſuite le premier Etre comme ſortant de ſon unité pour conſiderer toutes les differentes manieres par leſquelles il peut ſe dépeindre au dehors. Par là ſe forme dans l'entendement divin, le monde intelligible contenant les idées de tou-

[a] *De Repub. Lib. 6. p. 686.*

tes choſes, & les vérités qui en reſultent. Platon diſtingue toujours entre le bien ſuprême, & cette ſageſſe qui n'en eſt que l'émanation. » Ce qui nous preſente la verité, » *dit-il*, & ce qui nous donne la » raiſon, eſt *le bien ſuprême*. Cet » Etre eſt la cauſe, & la ſource de » la verité. [*a*] Il l'a engendrée ſem- » blable à lui-même. [*b*] Comme la » lumiere n'eſt pas le Soleil, mais ſon » émanation; de même, la verité » n'eſt pas le premier principe, mais » ſon émanation. Comme le Soleil » non ſeulement éclaire les corps, » & les rend viſibles, mais encore » qu'il contribue à leur generation,

[a] *De Repub. Lib.* VI. *p.* 687.

[b] *Ibid.* τοῦτον τοίνυν φαναι με λεγειν τον του αγαθου ἔκγονον ὃν παραθεν εγγινεσθαι ἀναλογον ἑαυτω.

&

» & à leur accroiſſement : de même
» le bien ſuprême fait non ſeule-
» ment connoître les creatures,
» mais il leur donne auſſi leur être
» & leur exiſtence. C'eſt cette émanation qu'il appelle *Saturne*, ou le fils de Cœlus.

Il conſidere enfin la cauſe productrice comme animant l'Univers & lui donnant la vie & le mouvement. Dans le dixiéme livre de ſes Loix [*a*] il prouve que la cauſe du mouvement ne peut pas être corporelle, parceque la matiere n'eſt point active par elle-même & ſuppoſe un autre principe pour la mouvoir. Il nomme ce premier Moteur l'ame du monde & *Jupiter*, ou le fils de Saturne. On voit par-là que

[a] *Lib.* x. *p.* 951. 952.

la Trinité de Platon ne renferme que trois attributs de la divinité, & nullement trois perſonnes.

Ariſtote Diſciple de Platon & Prince des Philoſophes Peripateticiens appelle Dieu » [a] l'Etre » éternel, & vivant, le plus noble » de tous les Etres, une ſubſtance » totalement diſtincte de la ma- » tiere, ſans étendue, ſans diviſion, » ſans parties, & ſans ſucceſſion, » qui comprend tout par un ſeul » acte, qui demeurant immobile » en ſoi remue tout, & qui poſſede » en lui-même un bonheur parfait, » parcequ'il ſe connoît lui-même, » & ſe contemple avec un plaiſir in- » fini.

Dans ſa Metaphyſique il poſe

[a] *Ariſt. Ed. Paris* 1629. *Metaph. Lib.* XIV. *Cap.* 7. *p.* 1000.

pour principe » que Dieu [a] eſt » une intelligence ſouveraine qui » agit avec ordre, proportion, & » deſſein, & qu'il eſt la ſource du » bon, du beau, & du juſte.

Dans ſon Traité de l'ame, il » dit que l'intellect ſuprême [b] eſt » par ſa nature le plus ancien de » tous les Etres, qu'il a une domi- » nation ſouveraine ſur tous. Il dit » ailleurs [c] que le premier prin- » cipe n'eſt ni le feu, ni la terre, » ni l'eau, ni rien de ſenſible, mais » que l'eſprit eſt la cauſe de l'uni- » vers, & la ſource de tout l'ordre, » & de toutes les beautés, auſſi-bien » que de tous les mouvemens, &

[a] *Metaphy. Lib.* XIV. *Cap.* 10. *p.* 1005.
[b] *Id. de anim. lib.* 1. *Cap.* VII. *p.* 628.
[c] *Met. Lib.* 1. *Cap.* 2. *&* 3. *p.* 844. *&* 845.

» de toutes les formes qu'on y ad-
» mire.

Ces paſſages prouvent qu'Ariſtote ne ſoutenoit l'éternité du monde que comme d'une émanation poſterieure en nature à l'intelligence divine, qui étant tout acte & toute énergie ne pouvoit pas demeurer dans l'oiſiveté.

Outre cette ſubſtance premiere & éternelle, il reconnoît pluſieurs autres intelligences qui préſident aux mouvemens des Spheres Celeſtes. » Il n'y a, *dit-il*, qu'un ſeul
» premier Moteur & pluſieurs
» dieux ſubalternes. [*a*] Tout ce
» qu'on a ajouté ſur la forme hu-
» maine de ces divinités ſont des
» fictions faites exprès pour inſtrui-

[a] *Met. Lib.* XIV. *Cap.* 8. *p.* 1003.

» re la Multitude, & pour faire ob-
» ſerver les bonnes Loix. Il faut
» reduire tout à une ſeule ſubſtance
» primitive, & à pluſieurs ſubſtan-
» ces ſubordonnées, qui gouver-
» nent ſous elle. Voilà la pure do-
» ctrine des anciens échappée du
» naufrage des erreurs vulgaires,
» & des fables poëtiques.

Ciceron vivoit dans un temps, où la corruption des mœurs, & le libertinage d'eſprit, étoient parvenus à leur comble. La Secte d'Epicure avoit prevalu à Rome ſur celle de Pythagore, & les eſprits les plus ſages en raiſonnant ſur la nature Divine ſe contentoient de flotter entre les deux opinions, *d'une intelligence ſouveraine* & d'une *matiere aveugle*. Ciceron dans ſon

Traité ſur la nature des Dieux ; plaide la cauſe des Academiciens qui doutoient de tout. Il eſt à remarquer cependant qu'il refute fort bien Epicure dans ſon premier livre, & que les objections qu'il fait dans ſon troiſiéme comme Academicien, ſont beaucoup plus foibles que les preuves fondées ſur les merveilles de la nature, qu'il rapporte dans ſon ſecond livre, pour démontrer l'exiſtence d'une intelligence ſouveraine.

Dans ſes autres ouvrages, & ſur tout dans ſon livre des loix, il nous dépeint » l'Univers comme une » Republique [a] dont Jupiter eſt » le Prince & le pere commun. La

[a] *Cic. de Leg. Ed. Amſt. 1661 lib. 1. p. 1188. 1189. 1190. 1191, &c.*

» grande Loi imprimée dans le
» cœur de tous les Hommes, eſt
» d'aimer le bien public, & les
» membres de la ſociété comme
» ſoi-même. Cet amour de l'ordre
» eſt la ſouveraine juſtice, & cette
» juſtice eſt aimable par elle-même.
» Si l'on ne l'aime que pour l'uti-
» lité qu'elle procure, on n'eſt pas
» bon, mais politique. La ſouve-
» raine injuſtice, c'eſt d'aimer la
» juſtice ſeulement pour la récom-
» penſe. En un mot la Loi univer-
» ſelle, immuable, éternelle de
» toutes les intelligences eſt de
» chercher le bonheur les unes des
» autres comme les enfans d'un
» même pere.

Il nous repreſente enſuite Dieu comme une ſageſſe ſouveraine à

l'autorité de qui toutes les natures intelligentes peuvent encore moins ſe ſouſtraire que les natures corporelles. » Selon l'opinion des plus » ſages & des plus grands genies, » *dit ce Philoſophe*, [a] la Loi n'eſt » pas une invention de l'eſprit hu- » main, ni l'établiſſement arbitrai- » re des peuples, mais une ſuite de » la raiſon éternelle, qui gouverne » l'Univers.

» L'outrage que Tarquin fit a » Lucrece, *continue-t-il*, n'en étoit » pas moins criminel, parcequ'il » n'y avoit point encore de Loi » écrite à Rome contre ces ſortes » de violences. Ce Tyran manqua » à la Loi éternelle qui n'a pas » commençé à être Loi, lorſqu'elle

[a] *Cic. de leg. lib. 2. p. 1194.*

» a été

» a été écrite, mais lorſqu'elle a
» été faite. Or ſon origine eſt auſſi
» ancienne que l'eſprit divin. Car
» la vraye, la primitive, & la prin-
» cipale Loi n'eſt autre que la ſou-
» veraine raiſon du grand Jupiter.
» [*a*] Cette loi, *dit-il ailleurs*, eſt
» univerſelle, éternelle, immuable.
» Elle ne varie point ſelon les lieux
» & les temps. Elle n'eſt pas diffe-
» rente aujourd'hui de ce qu'elle
» étoit autrefois. La même Loi im-
» mortelle regle toutes les nations,
» parcequ'il n'y a qu'un ſeul Dieu,
» qui a enfanté & publié cette Loi.

Quelle idée ne nous donne pas Ciceron de la nature de l'ame dans ſon Traité de la conſolation.

[a] *Frag. de la repub. de Cicer. conſervé par Lactance lib.* VI *Cap.* 8.

[a] » Thalès, *dit-il*, qu'Appollon » lui-même déclara le plus ſa- » ge de tous les hommes, a toujours » ſoutenu que l'ame eſt une par- » celle de la ſubſtance divine, & » qu'elle retourne dans le Ciel ſi- » tôt qu'elle eſt degagée du corps » mortel. Tous les Philoſophes de » l'Ecole Italique, ont ſuivi ce ſen- » timent. C'eſt leur doctrine con- » ſtante que les ames deſcendent » du Ciel, & qu'elles ſont non ſeu- » lement l'ouvrage de la Divinité, » mais une participation de ſon » eſſence.

» Si quelqu'un doute de ces ve- » rités, *continue-t-il*, il eſt facile de » les prouver: la nature immortelle » de l'ame eſt demontrée par deux

[a] *Cicer. de Conſol. p.* 1300.

» proprietés que nous y reconnoif-
» ſons, ſon *activité* & ſa *ſimplicité*.
» Elle eſt active par elle-même ;
» elle eſt la ſource de tous ſes pro-
» pres mouvemens ; elle n'a point
» de principe d'où elle emprunte
» ſa force : Elle eſt par conſequent
» une image de la Divinité, & une
» émanation de ſa lumiere. Or ſi
» Dieu eſt immortel, comment l'a-
» me qui en eſt une partie peut-elle
» perir.
» De plus l'ame eſt d'une nature
» ſimple, ſans mélange, & ſans
» compoſition ; elle n'a rien de com-
» mun avec les Elemens, rien qui
» reſſemble à la terre, à l'eau, à
» l'air, au feu. On ne voit dans la
» matiere aucune propriété ſem-
» blable à la memoire qui retient

» le paſſé, à la raiſon qui prevoit
» l'avenir, à l'eſprit qui comprend
» le preſent. Toutes ces qualités
» ſont divines, & ne peuvent ve-
» nir que de Dieu ſeul. L'ame qui
» ſort de Dieu participe à ſon éter-
» nité. C'eſt cette eſperance qui
» rend les ſages tranquilles aux ap-
» proches de la mort. C'eſt cette
» attente qui fit boire à Socrate
» avec joye la coupe fatale. Les
» ames enfoncées dans la matiere
» craignent la diſſolution de ce
» corps, parcequ'elles ne ſongent
» à rien qu'à ce qui eſt terreſtre.
» O penſée honteuſe, & qui doit
» faire rougir les mortels. L'hom-
» me eſt la ſeule creature ſur la terre
» qui ſoit alliée à la Divinité, & qui
» en ait la connoiſſance; cependant

» il eſt aſſez aveugle & inſenſé pour » oublier ſon origine celeſte, & » pour craindre de retourner dans » ſa patrie.

Tels étoient les raiſonnemens de Ciceron lorſqu'il conſultoit ſes lumieres naturelles, & que l'envie de faire briller ſon eſprit ne l'engageoit plus à défendre la doctrine des Pyrrhoniens.

Ecoutons enfin Seneque le Stoïcien. Il étoit precepteur de Neron & vivoit dans un ſiécle où le chriſtianiſme n'étoit pas aſſez reſpecté pour que les payens en empruntaſſent des lumieres philoſophiques.

» Il importe peu, *dit-il*, [a] de » quel nom on appelle la premiere

[a] *Senec. Edit. Ant. à Lipſio* 1632. *de Benef. Lib.* 4. *p.* 311.

» nature, & la divine raiſon qui
» preſide à l'univers, & qui en rem-
» plit toutes les parties ; c'eſt tou-
» jours le même Dieu. On le nom-
» me *Jupiter ſtateur*, non comme
» diſent les Hiſtoriens, parcequ'il
» arrêta les armées Romaines qui
» fuyoient, mais parcequ'il eſt le
» ferme appui de tous les Etres. On
» peut l'appeller *Deſtin*, parcequ'il
» eſt la premiere cauſe d'où dépen-
» dent toutes les autres. Nos Stoï-
» ciens l'appellent tantôt *le pere*
» *Bacchus*, parcequ'il eſt la vie
» univerſelle qui anime la nature ;
» *Hercule*, parceque ſa puiſſance eſt
» invincible ; *Mercure*, parcequ'il
» eſt la raiſon, l'ordre, & la ſageſſe
» éternelle. Vous pouvez lui donner
» autant de noms que vous vou-

» drez, pourvû que vous n'admet-
» tiez qu'un ſeul principe preſent
» partout.

Seneque conſidere après Platon, l'entendement divin comme contenant en ſoi le modéle de toutes choſes, qu'il appelle les idées immuables, & toutes-puiſſantes. Tout » ouvrier, *dit-il*, [a] a un modéle » ſur lequel il forme ſon ouvrage; » n'importe ſi ce modéle exiſte hors » de lui devant ſes yeux, ou s'il ſe » forme en lui par l'effort de ſon » propre genie : Dieu produit ainſi » au dedans de lui-même ce modéle » parfait qui eſt la proportion, l'or-» dre & la beauté de tous les Etres.

» Les anciens, *dit-il ailleurs*, [b]

[a] *Senec. Epiſt. 65. p. 493.*
[b] *Ibid. Natur. quæſt. lib. 2. p. 715.*

» ne croyoient point Jupiter tel
» que nous le repreſentons dans le
» Capitole & dans les autres Edi-
» fices : Mais ils entendoient par
» Jupiter, le Gardien & le Gou-
» verneur de l'univers, l'entende-
» ment & l'eſprit, le maître & l'ou-
» vrier de cette grande machine.
» Tous les noms lui conviennent,
» vous ne vous trompez pas en l'ap-
» pellant *Deſtin*, parcequ'il eſt la
» cauſe des cauſes de qui tout dé-
» pend. Voulez-vous l'appeller *Pro-*
» *vidence*, vous ne vous trompez
» point, c'eſt par ſa ſageſſe que ce
» monde ſe gouverne. Voulez-vous
» l'appeller *Nature*, vous ne peche-
» rez pas, c'eſt de lui que tous les
» Etres ſont nés; & par lui qu'ils
» reſpirent.

On

On ne peut lire ſans admiration les ouvrages d'Epictete, d'Arrien ſon diſciple, & de Marc-Antonin. On y trouve des regles de Morale dignes du Chriſtianiſme. Ces diſciples de Zenon croyoient cependant comme leur maître qu'il n'y avoit qu'une ſeule ſubſtance; que l'intelligence ſouveraine étoit materielle; que ſon eſſence étoit un pur Ether qui rempliſſoit tout par diffuſion locale. L'erreur de ces Corporaliſtes ne prouve pas qu'ils ayent été Athées. Une fauſſe idée ſur la Divinité ne forme point l'atheiſme. Ce qui conſtitue l'Athée, n'eſt pas de ſoutenir avec les Stoïciens que l'etendue & la penſée peuvent être des proprietés de la même ſubſtance, ni avec

Pythagore & Platon que la matiere eſt une production éternelle de la Divinité. Le véritable Atheiſme conſiſte à nier qu'il y ait une intelligence ſouveraine qui ait produit le monde par ſa puiſſance, & qui le gouverne par ſa ſageſſe.

Voyons enfin quel ſentiment avoient les Peres de l'Egliſe ſur la Theologie des Payens. Ils étoient à portée de la connoître à fond, par les frequentes diſputes qu'ils avoient avec eux. Il faut craindre dans une matiere auſſi délicate, de s'abandonner à ſes propres conjectures. Ecoutons la ſage Antiquité Chretienne.

Arnobe introduit les Payens ſe plaignant de l'injuſtice des Chrétiens. » C'eſt une calomnie, [a] *di-*

[a] *Arnob. Lib. 1. p. 19.*

» *ſent ces Payens*, de nous impu-
» ter le crime, de nier un Dieu ſu-
» prême. Nous l'appellons Jupiter
» le très-grand, & le très-bon;
» nous lui dedions nos plus ſuper-
» bes Edifices & nos Capitoles,
» pour marquer que nous l'exal-
» tons au-deſſus de toutes les autres
» Divinités.

» [*a*] Saint Paul inſinue dans ſa
» prédication à Athenes, *dit ſaint*
» *Clement Alexandrin*, que les
» Grecs connoiſſoient la Divinité.
» Il ſuppoſe que ces peuples ado-
» rent le même Dieu que nous;
» quoique ce ne ſoit pas de la mê-
» me maniere. Il ne nous défend
» point d'adorer le même Dieu que
» les Grecs, mais il nous défend

[a] *Strom liv.* VI. *p.* 635.

» de l'adorer de la même façon. Il
» nous ordonne de changer la ma-
» niere de notre culte, & nullement
» l'objet.

» Les Payens, *dit Lactance*, [*a*]
» qui admettent pluſieurs Dieux,
» diſent cependant que ces Divi-
» nités ſubalternes preſident telle-
» ment à toutes les parties de l'u-
» nivers, qu'il n'y a qu'un ſeul Re-
» cteur & Gouverneur ſuprême :
» de-là il ſuit que toutes les autres
» puiſſances inviſibles ne ſont pas
» des Dieux, mais des Miniſtres ou
» des Deputés de ce Dieu unique,
» très-grand, & tout-puiſſant, qui
» les a conſtitués pour executeurs
» de ſes volontés.

Euſebe de Ceſarée ajoute : [*a*]

[a] *Lib.* 1. *p.* 16.

[a] *Prap. Evang. lib.* 3. *cap.* 13. *p.* 105.

» Les payens reconnoiſſoient qu'il
» n'y avoit qu'un ſeul Dieu, qui
» remplit tout, qui penetre tout, &
» preſide à tout. Mais ils croyent
» qu'étant preſent à ſon ouvrage
» d'une maniere incorporelle &
» inviſible, c'eſt avec raiſon qu'on
» l'adore dans ſes effets viſibles &
» corporels.

Je finis par un fameux paſſage de ſaint Auguſtin qui reduit le Polytheiſme des Payens à l'unité d'un ſeul principe. » Jupiter, *dit ce Pere*,
» [*a*] eſt ſelon les Philoſophes l'ame
» du monde qui prend des noms
» differens ſelon les effets qu'il pro-
» duit. Dans les eſpaces étherées on
» l'appelle *Jupiter*, dans l'air *Junon*,
» dans la Mer *Neptune*, dans la ter-

[a] *S. Auguſt. de Civit. Dei, lib.* IV. *cap.* XI.

» re *Pluton*, aux Enfers *Proſerpine*,
» dans l'Element du feu *Vulcain*,
» dans le Soleil *Phœbus*, dans les
» devins *Appollon*, dans la Guerre
» *Mars*, dans la Vigne *Bacchus*,
» dans les moiſſons *Cerès*, dans les
» bois *Diane*, dans les ſciences,
» *Minerve*. Toute cette foule de
» Dieux & de Déeſſes ne ſont que
» le même Jupiter, dont on expri-
» me les differentes vertus par des
» noms differens.

Il eſt donc évident par le témoignage des Poëtes profanes, des Philoſophes Gentils, & des Peres de l'Egliſe, que les Payens reconnoiſſoient une ſeule Divinité ſuprême. Les Orientaux, les Egyptiens, les Grecs, les Romains & toutes les Nations enſeignoient univerſellement cette vérité.

Vers la cinquantiéme Olympiade ſix cens ans avant l'Ere Chrétienne, les Grecs ayant perdu les ſciences *traditionnelles* des Orientaux, negligerent la doctrine des Anciens, & commencerent à raiſonner ſur la nature divine par les prejugés des ſens & de l'imagination. Anaximandre vivoit alors, il fut le premier qui voulut bannir de l'univers, le ſentiment d'une intelligence ſouveraine, pour reduire tout à l'action d'une matiere aveugle qui prend néceſſairement toutes ſortes de formes. Il fut ſuivi par Leucippe, Democrite, Epicure, Straton, Lucrece, & toute l'Ecole des Atomiſtes.

Pythagore, Anaxagore, Socrate, Platon, Ariſtote, & tous les

Grands Hommes de la Grece, ſe ſouleverent contre cette doctrine impie, & tâcherent de rétablir l'ancienne Theologie des Orientaux. Ces genies ſuperieurs voyoient dans la nature, *mouvement*, *penſée*, *deſſein*. Or comme l'idée de la matiere, ne renferme aucune de ces trois proprietés, ils concluoient qu'il y avoit dans la nature une autre ſubſtance que la matiere.

La Grece s'étant ainſi partagée en deux Sectes, on diſputa long-temps de part & d'autre ſans ſe convaincre. Vers la 120e Olympiade Pyrrhon forma une troiſiéme Secte dont le Grand principe étoit de douter de tout & de ne rien decider. [a] Tous les Atomiſtes qui

[a] *Olymp.* cxx.

avoient

avoient cherché en vain une démonſtration de leurs faux principes, ſe réunirent bien-tôt à la Secte Pyrrhonienne; ils s'abandonnerent follement au doute univerſel, & parvinrent peu après à un tel excès de phreneſie, qu'ils douterent des verités les plus claires & les plus ſenſibles. Ils ſoutinrent ſans allegorie que tout ce qu'on voit n'eſt qu'une illuſion, & que la vie entiere eſt un ſonge perpetuel dont ceux de la nuit ne ſont que des images.

Enfin Zenon établit une quatriéme Ecole, vers la cent trentiéme Olympiade. Ce Philoſophe tâcha de concilier les diſciples de Democrite avec ceux de Platon en ſoutenant que le premier principe étoit une ſageſſe infinie, mais que ſon

eſſence étoit un pur Ether, ou une lumiere ſubtile qui ſe répandoit partout pour donner la vie, le mouvement, & la raiſon à tous les Etres.

Dans ces derniers temps on n'a fait que renouveller les anciennes erreurs. Jordano Bruno, Vanini, & Spinoza ont rappellé le monſtrueux ſyſtême d'Anaximandre. Et ce dernier a tâché d'éblouir les ames foibles, en donnant une forme geometrique à ce ſyſtême.

Quelques Spinoſiſtes ſentant que l'évidence leur échappe à tout moment dans les prétendues démonſtrations de leur maître, ſont tombés dans une eſpece de Pyrrhoniſme inſenſé, nommé *l'Egomiſme*, où chacun ſe croit le ſeul être exiſtent.

M. Hobbès & pluſieurs autres

Philoſophes ſans ſe déclarer athées oſent ſoutenir que la penſée & l'étendue peuvent être des proprietés de la même ſubſtance.

Deſcartes, le Pere Malebranche, Leibnitz, Bentley, le Dr. Clarke, & pluſieurs Metaphyſiciens d'un génie également ſubtil & profond tâchent de réfuter ces erreurs, & de confirmer par leur raiſonnement l'ancienne Theologie. Ils ajoutent aux preuves tirées des effets, celles qu'on tire de l'idée de la premiere cauſe : ils font ſentir que les raiſons de croire ſont infiniment plus fortes que celles qu'on a de douter. C'eſt tout ce qu'il faut chercher dans les diſcuſſions Metaphyſiques.

L'hiſtoire des temps paſſés eſt

ſemblable à celle de nos jours. L'eſprit humain prend à peu près les mêmes formes dans les différens ſiécles. Il s'égare dans les mêmes routes. Il y a des erreurs univerſelles, comme des verités immuables. Il y a des maladies periodiques pour l'eſprit, comme pour les corps.

SECONDE PARTIE.

De la Mythologie des Anciens.

LES hommes abandonnés à la ſeule lumiere de leur raiſon ont toujours regardé le *mal moral* & *phyſique*, comme un phénoméne choquant dans l'ouvrage d'un Etre infiniment ſage, bon & puiſſant. Pour expliquer ce phénoméne, les Philoſophes ont eû recours à pluſieurs hypothéſes.

La raiſon leur dictoit à tous, que ce qui eſt ſouverainement bon, ne peut rien produire de méchant, ni de malheureux. De-là ils concluoient que les ames n'étoient pas ce qu'elles avoient été d'abord;

qu'elles s'étoient degradées par quelque faute qu'elles avoient commiſe dans un état precedent ; que cette vie eſt un lieu d'exil & d'expiation ; & qu'enfin tous les Etres ſeroient retablis dans l'ordre.

Ces idées philoſophiques avoient cependant une autre origine. La tradition s'uniſſoit à la raiſon ; & cette tradition avoit répandu dans toutes les Nations certaines opinions communes ſur les trois états du monde. C'eſt ce que je vais faire voir dans cette ſeconde Partie, qui ſera comme un abregé de la doctrine traditionelle des Anciens.

Je commence par la Mythologie des Grecs & des Romains. Tous les Poëtes nous depeignent le ſiecle d'or ou de Saturne comme un

état heureux, où il n'y avoit ni malheurs, ni crimes, ni travail, ni peines, ni maladies, ni mort. [*a*]

Ils nous repréſentent au contraire le ſiecle de fer, comme le commencement du mal phyſique & moral. Les ſouffrances, les vices, tous les maux cruels ſortent de la boëte fatale de Pandore, & inondent la terre. [*b*]

Ils nous parlent du ſiecle d'or renouvellé, comme d'un temps où Aſtrée doit revenir ſur la terre, où la juſtice, la paix & l'innocence doivent reprendre leurs premiers

[a] Voyez *Heſiod. de ſæcul. aureo. Orph. apud Proclum Theol. Plat. Lib. V. Cap.* 10. *Lucret. Lib.* 5. *Ovid. Metamorp. Lib.* 1. *fab.* 3. *Virg. Georg. Lib.* 2. *verſ.* 336.

[b] *Ovid. Met. Lib.* 1. *fab.* 4. 5. *& 6. Virg. Georg. Lib.* 1. *verſ.* 126. *Juven. Satir.* 6.

droits ; & où tout doit être rétabli dans ſa perfection primitive.[a]

Enfin ils chantent par-tout les exploits d'un fils de Jupiter qui abandonne l'Olympe pour vivre parmi les hommes. Ils lui donnent des noms différens ſelon ſes différentes fonctions. Tantôt c'eſt *Apollon* qui combat Python & les Titans. Tantôt c'eſt *Hercule* qui détruit les monſtres, & les Geans, & qui purge la terre de leurs fureurs, & de leurs crimes. Quelquefois c'eſt *Mercure* ou le Meſſager des Dieux qui vole par-tout pour executer leurs volontés. D'autres fois c'eſt *Perſée* qui délivre *Andromede* ou la nature humaine, du monſtre qui ſortit de l'abyme pour

[a] *Virg. Egl. 4. Senec. Trag. Oedip. Act. 2.*

la

la dévorer. C'eſt toujours quelque fils de Jupiter qui livre des batailles, & qui remporte des victoires.

Je n'inſiſte point ſur ces deſcriptions poëtiques, parcequ'on peut les regarder comme des fictions faites au hazard, pour embellir un poëme & pour amuſer l'eſprit. L'illuſion eſt à craindre dans les rapports & les explications allegoriques. Je me hâte d'expoſer la doctrine des Philoſophes & ſur-tout celle de Platon. C'eſt la ſource où Plotin, Proclus, & les Platoniciens du troiſiéme ſiécle, ont puiſé leurs principales idées.

Commençons par le dialogue de Phedon ou de l'immortalité, dont voici l'analyſe. Phedon raconte à ſes amis l'état où il vit Socrate en

mourant. Il ſortoit de la vie, *dit-il*, avec une joye paiſible, & une intrepidité genereuſe. Ses amis lui en demanderent la cauſe. » J'eſpe-» re, leur repond Socrate, me réu-» nir aux Dieux bons & parfaits, » & à des hommes meilleurs que » ceux que je laiſſe ſur la terre. [*a*]

Cebes lui ayant dit que l'ame ſe diſſipe après la mort comme une fumée, & s'aneantit tout-à-fait, il combat cette opinion en tachant de prouver que l'ame a eu une exiſtence réelle dans un état heureux avant que d'animer un corps humain. [*b*]

Il attribue cette doctrine à Orphée. [*c*] » Les diſciples d'Orphée,

[a] *Pag.* 48. 11.
[b] *Pag.* 57.
[c] *Plat. Cratyl. p.* 276.

» *dit il*, appelloient le corps une » priſon, parceque l'ame eſt ici » dans un état de punition, juſ- » qu'à ce qu'elle ait expié les fau- » tes qu'elle a commiſes dans le » ciel.

» Les ames, *continue Platon*, [a] » qui ſe ſont trop adonnées aux » plaiſirs corporels, & qui ſe ſont » abruties, errent ſur la terre, » & rentrent dans de nouveaux » corps. Car toute volupté & tou- » te paſſion attachent l'ame au » corps, lui perſuadent qu'elle eſt » de même nature, & la rendent, » pour ainſi dire, corporelle; de » ſorte qu'elle ne peut s'envoler » dans une autre vie; mais impure » & appeſantie, elle s'enfonce de

[a] *Phedon p.* 61. 62. 63.

» nouveau dans la matiere, & de-
» vient par-là incapable de re-
» monter vers les pures régions,
» & d'être réunie à ſon Principe.

Voilà la ſource de la Metempſy-coſe que Platon repreſente dans le *ſecond Timée* comme une allégorie, & quelquefois comme un état réel, où les ames qui ſe ſont rendues indignes de la ſuprême beatitude, ſéjournent & ſouffrent ſucceſſivement dans les corps des differens animaux, juſques à ce qu'elles ſoient purgées de leurs crimes par les peines qu'elles ſubiſſent. C'eſt ce qui a fait croire à quelques Philoſophes, que les ames des bêtes étoient des intelligences dégradées.

» Les ames pures, *ajoute Pla-*

» *ton*, qui ont travaillé ici-bas à
» ſe dégager de toute ſouillure
» terreſtre, ſe retirent après la
» mort dans un lieu inviſible, qui
» nous eſt inconnu, où le pur s'unit
» au pur, le bon s'unit à ſon ſem-
» blable, & notre eſſence immor-
» telle à l'eſſence divine.

Il appelle ce lieu *la premiere Terre* où les ames faiſoient leur demeure avant leur dégradation. » La terre eſt immenſe, [*a*] *dit-il*, » nous n'en connoiſſons & n'en ha-
» bitons qu'un petit coin. Cet-
» te terre étherée, ancien ſéjour
» des ames, eſt placée dans les pu-
» res régions du ciel, où ſont les
» aſtres. Nous qui vivons dans ces
» abîmes profonds, nous nous ima-

[a] *Pag.* 81.

» ginons que nous ſommes dans un
» lieu élevé, & nous appellons l'air
» le ciel, ſemblables à un homme
» qui du fond de la mer voyant
» le Soleil & les aſtres au travers
» des eaux, croiroit que l'Ocean
» eſt le ciel même. Mais ſi nous
» avions des aîles pour nous éle-
» ver en-haut, nous verrions que
» c'eſt-là le vrai ciel, la vraye lu-
» miere & la vraye terre. Comme
» dans la mer tout eſt troublé,
» rongé & défiguré par les ſels qui
» y abondent; de même dans no-
» tre terre preſente tout eſt dif-
» forme, corrompu, délabré, en
» comparaiſon de la terre primi-
» tive.

Platon fait enſuite une deſcription pompeuſe de cette terre éthe-

rée dont la nôtre n'eſt qu'une croute détachée. [a] » Il dit que » tout y étoit beau, harmonieux, » tranſparent; des fruits d'un goût » exquis y croiſſoient naturelle- » ment; il y couloit des fleuves de » Nectar; on y reſpiroit la lumiere » comme nous reſpirons l'air, & » l'on y buvoit des eaux qui étoient » plus pures que l'air même.

Cette idée de Platon s'accorde avec celle de Deſcartes ſur la nature des planettes. Ce Philoſophe moderne croit qu'elles étoient d'abord des Soleils, qui contracterent enſuite une croute épaiſſe & opaque; mais il ne parle point des raiſons morales de ce changement, parcequ'il n'examine le monde qu'en Phyſicien.

[a] *Pag.* 82.

La même doctrine de Platon eſt encore développée dans ſon Timée. Là il nous raconte que Solon dans ſes voyages entretint un Prêtre Egyptien ſur l'antiquité du monde, ſur ſon origine, & ſur les révolutions qui y ſont arrivées, ſelon la Mythologie des Grecs. Alors le Prêtre Egyptien lui dit, [*a*] » ô So-
» lon, Solon, vous autres Grecs vous
» êtes toujours enfans, & vous ne
» parvenez jamais à un âge mur ;
» votre eſprit eſt jeune, & n'a aucu-
» ne vraye connoiſſance de l'anti-
» quité. Il eſt arrivé pluſieurs inon-
» dations & conflagrations ſur la
» terre cauſées par le changement
» des mouvemens celeſtes. Votre hi-
» ſtoire de Phaëton qui paroît une

[a] *Tim. p.* 1043.

fable,

» fable, n'eſt pourtant pas ſans quel-
» que fondement veritable. Nous
» autres Egyptiens nous avons con-
» ſervé la memoire de ces faits dans
» nos monumens, & dans nos tem-
» ples ; mais ce n'eſt que depuis peu
» que les Grecs ont connu les Let-
» tres, les Muſes, & les Sciences.

Ce diſcours donne occaſion à Timée d'expliquer à Socrate, l'origine des choſes, & l'état primitif du monde. [*a*] » Tout ce qui a été
» produit, *dit-il*, a été produit par
» quelque cauſe. Il eſt difficile de
» connoître la nature de cet Archi-
» tecte, & de ce pere de l'univers ;
» & quand vous la découvririez, il
» vous ſeroit impoſſible de la faire
» comprendre au Vulgaire.

[a] *Pag.* 1047.

» Cet Architecte, *continue-t-il*, a » eu quelque modéle ſelon lequel » il a tout produit, & ce modéle » c'eſt lui-même. Comme il eſt bon, » & que ce qui eſt bon *n'eſt jamais* » *touché d'aucune envie*, il a fait tou- » tes choſes autant qu'il étoit poſſi- » ble, ſemblables à ſon modéle. Il a » fait le monde un tout parfait, » compoſé de parties toutes par- » faites, & qui n'étoient ſujettes ni » à la maladie, ni à la vieilleſſe. Le » pere de toutes choſes [*a*] voyant » enfin cette belle image de lui- » même ſe plut dans ſon ouvrage, » & cette joye lui inſpira le deſir » de rendre cette image de plus en » plus ſemblable à ſon modéle.

Dans le dialogue appellé *le Po-*

[a] *Pag.* 1051.

litique, Platon nomme cet état primitif du monde, le regne de *Saturne*, & voici comme il le décrit. [*a*]
» Dieu étoit alors le prince & le pere
» commun de tous ; il gouvernoit le
» monde par lui-même, comme il le
» gouverne à préſent par les Dieux
» inferieurs. Alors la fureur, ni la
» cruauté ne regnoient point ſur la
» terre ; la guerre & la ſédition n'é-
» toient point connues. Dieu nour-
» riſſoit les hommes lui-même ; il
» étoit leur gardien & leur paſteur:
» Il n'y avoit ni Magiſtrats ni Poli-
» tique comme à preſent. Dans ces
» heureux temps, les hommes ſor-
» toient du ſein de la terre qui les
» produiſoit d'elle-même, comme
» les fleurs & les arbres. Les cam-

[a] *Pag.* 537. 538.

» pagnes fertiles fourniſſoient des
» fruits, & des bleds ſans les travaux
» de l'agriculture ; les hommes ne
» couvroient point leur corps, par-
» cequ'on ne ſentoit point encore
» l'inclemence des ſaiſons ; ils pre-
» noient leur repos ſur des lits de
» gazons toujours verds.

» Sous le regne de *Jupiter*, le
» maître de l'univers ayant com-
» me abandonné les rénes de ſon
» empire, ſe cacha dans une retraite
» inacceſſible. Les Dieux infèrieurs
» qui gouvernoient ſous *Saturne*,
» ſe retirerent auſſi, & le monde
» ſecoué juſqu'aux fondemens par
» des mouvemens contraires à ſon
» principe & à ſa fin, perdit ſa beau-
» té, & ſon éclat. Alors les biens fu-
» rent mêlés avec les maux : Mais à

» la fin de peur que le monde ne ſoit
» plongé dans un abyme éternel
» de confuſion, Dieu auteur du
» premier ordre reparoîtra & re-
» prendra les rénes. Alors il chan-
» gera, corrigera, embellira, &
» retablira tout, en détruiſant la
» vieilleſſe, les maladies, & la mort.

Dans le dialogue appellé *Phedrus*, Platon recherche les cauſes ſecrettes du mal moral qui a produit le mal phyſique. [*a*] » Il y a en chacun
» de nous, *dit-il*, deux reſſorts do-
» minans. Le déſir du plaiſir, &
» l'amour du bon, qui ſont les aîles
» de l'ame. Quand ces aîles ſe ſé-
» parent, quand l'amour du plaiſir
» & l'amour du bon ſe diviſent;
» alors les ames tombent dans des

[a] *Pag.* 1216.

» corps mortels : & voici ſelon lui les plaiſirs que les intelligences goutent dans le ciel, & comment les ames déchurent de cet état heureux.

» [*a*] Le grand Jupiter, *dit-il*, » animant ſon char aîlé marche le » premier ſuivi de tous les Dieux » inferieurs & des Genies. Ils par- » courent ainſi les cieux dont ils ad- » mirent les merveilles infinies ; mais » lorſqu'ils vont au grand feſtin, » ils s'élevent au haut du ciel au- » deſſus des Spheres. Aucun de nos » Poëtes n'a chanté juſqu'ici, ni ne » peut chanter ſuffiſamment *ce lieu* » *ſublime*. [*b*] Là les ames contem- » plent par les yeux de l'eſprit, » l'eſſence vrayement exiſtente qui

[a] *Pag.* 1222.
[b] Ὑπερουράνιος τόπος.

» n'eſt ni colorée ni figurée, ni ſen-
» ſible, mais pure ment intelligible.
» Là elles voyent la vertu, la veri-
» té, la juſtice non comme elles
» ſont ici bas, mais comme elles
» exiſtent dans celui qui eſt l'Etre
» même. Là elles ſe raſſaſient de
» cette vûe juſques à ce qu'elles
» n'en puiſſent plus ſoutenir l'éclat;
» alors elles rentrent dans le ciel,
» où elles ſe repaiſſent d'Ambroiſie
» & de Nectar. Telle eſt la vie des
» Dieux.

» Or, *continue Platon*, [a] toute
» ame qui ſuit Dieu fidellement
» dans ce lieu ſublime, demeure
» pure & ſans tache; mais ſi elle ſe
» contente de Nectar, & d'Am-
» broiſie ſans accompagner le char

[a] *Page* 1223.

» de Jupiter, pour aller contem-
» pler la verité ; elle s'appeſantit,
» elle rompt ſes aîles, elle tombe
» ſur la terre, & entre dans un
» corps humain, plus ou moins
» vil, ſelon qu'elle a été plus ou
» moins élevée. Les ames moins dé-
» gradées habitent dans les corps
» des Philoſophes ; les plus mépri-
» ſables animent les Tyrans & les
» mauvais Princes. Leur ſort chan-
» ge après la mort & devient plus
» ou moins heureux, ſuivant qu'el-
» les ont aimé la vertu ou le vice
» pendant leur vie. Ce n'eſt qu'après
» dix mille ans que les ames ſe réu-
» niront à leur principe. Leurs aîles
» ne croiſſent & ne ſe renouvellent
» que dans cet eſpace de temps.

Telle eſt la doctrine que Platon oppoſoit

oppoſoit à la ſecte profane de Démocrite & d'Epycure, qui nioient la providence éternelle à cauſe du mal phyſique & moral. Ce Philoſophe nous fait un magnifique tableau de l'univers. Il le conſidere comme une Immenſité remplie d'intelligences libres qui habitent & qui animent des mondes infinis. Ces intelligences ſont capables d'une double felicité. L'une en contemplant l'eſſence divine ; l'autre en admirant ſes ouvrages. Lorſque les ames ne font plus conſiſter leur bonheur dans la connoiſſance de la verité, & que les plaiſirs inferieurs les détachent de l'amour de l'eſſence ſuprême, elles ſont précipitées dans quelque planette pour y ſubir des peines expiatrices, juſqu'à ce

qu'elles ſoient guéries par les ſouffrances. Ces planettes ſont par conſequent ſelon Platon comme des *lieux ordonnez* [*a*] pour la gueriſon des intelligences malades. Voilà la Loi établie [*b*] pour conſerver l'ordre dans les Spheres celeſtes.

Cette double occupation des eſprits celeſtes, eſt une des plus ſublimes idées de Platon, & marque la profondeur admirable de ſon genie: C'eſt par ce ſyſtême que les Philoſophes Payens ont tâché de nous expliquer l'origine du mal. Voici comme ils raiſonnoient. Si les ames pouvoient contempler ſans ceſſe l'eſſence divine par un regard immédiat, elles ſeroient impecca-

[a] Νοσοκομεῖοι.
[b] Θεσμὸς Δίκης.

bles : La vûe du bien ſouverain entraîneroit néceſſairement tout l'amour de la volonté. Pour expliquer donc la chute des eſprits, il falloit ſuppoſer un *intervalle*, où l'ame ſort de la préſence divine, & quitte le *lieu ſublime*, pour admirer les beautés de la nature, & ſe raſſaſier d'Ambroiſie, comme d'une nourriture moins délicate, & plus convenable à ſa nature finie. C'eſt dans ces intervalles qu'elle devint infidelle.

Pythagore avoit puiſé la même doctrine chez les Egyptiens. Il nous en reſte un précieux monument dans les Commentaires de Hieroclès ſur les vers dorés attribués à ce Philoſophe.

» Comme notre éloignement de » Dieu, *dit cet auteur*, & la perte des

» aîles qui nous élevoient vers les
» choſes celeſtes, nous ont précipi-
» tés dans cette region de mort où
» tous les maux habitent; de même
» le dépouillement des affections
» terreſtres & le renouvellement
» des vertus, font renaître nos aîles,
» & nous élevent au ſéjour de la vie
» où ſe trouvent les véritables biens
» ſans aucun mêlange de maux.
» L'eſſence de l'homme tenant le
» milieu entre les Etres qui contem-
» plent toujours Dieu, & ceux qui
» ſont incapables de le contempler,
» peut s'élever vers les uns, ou ſe
» rabaiſſer vers les autres. [a]

» Le méchant, *dit ailleurs Hie-*
» *roclès*, ne veut pas que l'ame ſoit
» immortelle, de peur de ne vivre

[a] *Hierocl. Comm. in aurea Carm. p.* 187. *Edit. Cant.* 1709.

» après la mort que pour ſouffrir;
» Mais il n'en eſt pas de même des
» Juges des enfers. Comme ils for-
» ment leurs Jugemens ſur les re-
» gles de la verité, ils ne prononcent
» pas que l'ame doit n'être plus,
» mais qu'elle doit n'être plus vi-
» tieuſe. Ils travaillent à la corriger,
» & à la guérir, en ordonnant des
» peines pour le ſalut de la nature;
» de même que les Medecins gué-
» riſſent par des inciſions, les ulceres
» les plus malins. Ces Juges puniſſent
» le crime pour chaſſer le vice. Ils
» n'aneantiſſent pas l'eſſence de l'a-
» me, mais ils la ramenent à exiſter
» véritablement, en la purifiant de
» toutes les paſſions qui la corrom-
» pent. C'eſt pourquoi quand on a
» péché, il faut courir au-devant

» de la peine, comme au ſeul reme-
» de du vice. [a]

Il paroît donc manifeſtement par la doctrine des plus célébres Philoſophes Grecs, 1o. Que les ames préexiſtoient dans le Ciel. 2o. Que le Jupiter conducteur des ames avant la perte de leurs aîles, & celui à qui Saturne a confié les rénes de ſon empire depuis l'origine du mal, eſt diſtinct de l'eſſence ſuprême, & par conſéquent qu'il reſſemble fort au Mythras des Perſes & à l'Orus des Egyptiens. 3o. Que les ames ont perdu leurs aîles, & qu'elles ont été précipitées dans des corps mortels, parcequ'au lieu de ſuivre le char de Jupiter, elles s'étoient trop arrêtées à la jouiſſan-

[a] *Ibid. Carm. p.* 120.

ce des plaiſirs inferieurs. 4o. Qu'au bout d'un certain periode de temps les aîles de l'ame renaîtront, & que Saturne reprendra les rênes de ſon Empire, pour retablir l'univers dans ſon premier éclat.

Examinons à preſent la Mythologie Egyptienne qui eſt la ſource de celle des Grecs. Je ne veux point ſoutenir les explications myſtiques que le pere Kircher donne de la fameuſe table Iſiaque, & des Obeliſques qui ſe voyent à Rome. Je me borne à Plutarque qui nous a conſervé un monument admirable de cette Mythologie. Pour en faire ſentir les beautés, je vais faire une analyſe courte & claire de ſon Traité d'Iſis & d'Oſiris, qui eſt une lettre écrite à Clea Prêtreſſe d'Iſis,

» [a] La Mythologie Egyptienne,
» *dit Plutarque*, a deux ſens ; l'un
» ſacré & ſublime ; l'autre ſenſible
» & palpable. C'eſt pour cela que
» les Egyptiens mettent des Sphinx
» à la porte de leurs Temples. Ils
» veulent nous faire entendre que
» leur Théologie contient les ſe-
» crets de la Sageſſe, ſous des pa-
» roles énigmatiques. C'eſt auſſi
» le ſens de l'inſcription qu'on lit
» à Saïs ſur une ſtatue de Pallas
» ou d'Iſis : *Je ſuis tout ce qui eſt,*
» *qui a été, & qui ſera, & ja-*
» *mais mortel n'a levé le voile qui*
» *me couvre.*

» [b] Il raconte enſuite la fable
» d'Iſis & d'Oſiris. Ils naquirent

[a] *Pag.* 354.
[b] *Pag.* 365.

tous

» tous deux de Rhéa & du Soleil.
» Tandis qu'ils étoient encore
» dans le ſein de leur mere, ils
» s'unirent & procréerent le Dieu
» Orus, image vivante de leur ſub-
» ſtance. Typhon ne naquit point,
» mais il perça les flancs de Rhéa
» par un violent effort. Il ſe révolta
» enſuite contre Oſiris, remplit
» l'univers de ſes fureurs, déchira
» le corps de ſon frere, en decou-
» pa les membres, & les répandit
» par-tout. Depuis ce temps-là
» Iſis erre ſur la terre pour ra-
» maſſer les membres épars de ſon
» frere & de ſon époux. L'ame d'O-
» ſiris éternelle & immortelle, me-
» na ſon fils Orus aux Enfers, où
» elle l'inſtruiſit à combattre & à
» vaincre Typhon. Orus retourna

» Ce ſeroit auſſi une erreur dan-
» gereuſe, & une impieté mani-
» feſte d'attribuer, avec Evhemere
» le Meſſenien, tout ce qu'on dit
» des Dieux, aux anciens Rois, &
» aux grands Capitaines. Ce ſeroit
» anéantir la Religion, & éloigner
» les hommes de la Divinité.

» [*a*] Ceux-là, *ajoute-t-il*, ont
» mieux penſé, qui ont écrit que
» tout ce qu'on raconte de Ty-
» phon, d'Oſiris, d'Iſis & d'Orus,
» doit s'entendre des Génies &
» des Démons. [*b*] C'étoit l'opi-
» nion de Pythagore, de Platon,
» de Xenocrate & de Chryſippe,
» qui ſuivoient en cela les anciens
» Theologiens. Tous ces grands

[a] *Pag.* 358.
[b] *Page* 360.

» hommes ſoutiennent que ces
» Génies étoient fort puiſſans, &
» très-ſupérieurs aux mortels. Ils
» ne participoient pourtant pas de
» la Divinité d'une maniere pure &
» ſimple ; mais ils étoient compo-
» ſés d'une nature ſpirituelle &
» corporelle, & par-là capables de
» plaiſirs & de peines, de paſſions
» & de changemens : car parmi les
» Génies comme parmi les hom-
» mes, il y a des vertus & des
» vices. De-là viennent les fables
» des Grecs ſur les Tytans & les
» Géans ; les combats de Python
» contre Apollon ; les fureurs de
» Bacchus, & pluſieurs fictions ſem-
» blables à celles d'Oſiris & de Ty-
» phon : de-là vient qu'Homere
» parle de bons & de mauvais Dé-

» mons. Platon appelle les pre-
» miers *Dieux Tutelaires*, parce-
» qu'ils ſont Médiateurs entre la
» Divinité & les hommes, & qu'ils
» portent les prieres des mortels
» vers le Ciel, & de-là nous rap-
» portent la connoiſſance & la ré-
» velation des choſes cachées &
» futures.

[*a*] Empedoclès, *continue-t-il*, dit, » que les mauvais Démons ſont
» punis des fautes qu'ils ont com-
» miſes. Le Soleil les précipite d'a-
» bord dans l'air ; l'air les jette
» dans la mer profonde ; la mer
» les vomit ſur la terre ; de la terre
» ils s'élevent enfin vers le Ciel. Ils
» ſont ainſi tranſportés d'un lieu
» à un autre, juſqu'à ce qu'étant

[a] *Page* 361.

» punis & purifiés, ils retournent
» dans le lieu qui eſt conforme à
» leur nature.

Après avoir donné ainſi une explication theologique des allégories Egyptiennes, Plutarque en raconte les explications phyſiques; mais il les rejette toutes, & revient à ſa premiere doctrine. [a] Oſiris
» n'eſt ni le Soleil, ni l'eau, ni la
» terre, ni le Ciel; mais tout ce
» qu'il y a dans la nature de bien
» diſpoſé, de bien ordonné, de
» bon & de parfait, eſt l'image
» d'Oſiris. Typhon n'eſt ni la ſé-
» chereſſe, ni le feu, ni la mer;
» mais tout ce qu'il y a dans la na-
» ture de nuiſible, d'inconſtant, &
» de déreglé.

[a] *Page* 376.

Plutarque va plus loin dans un autre Traité, & nous explique l'origine du mal par un raiſonnement également ſolide & ſubtil ; [*a*] le voici. » L'Ouvrier parfaitement bon fit d'abord toutes » choſes, autant qu'il étoit poſſible, ſemblables à lui-même. Le » monde reçut en naiſſant de celui » qui le fit, toutes ſortes de biens. » Il tient d'une diſpoſition étrangere tout ce qu'il a de malheureux & de méchant. Dieu ne » peut pas être la cauſe du mal, » parcequ'il eſt ſouverainement » bon. La matiere ne peut pas » être la cauſe du mal, parce- » qu'elle n'a point de force : mais » le mal vient d'un troiſiéme prin-

[a] *Plut. de anim. format. p.* 1015.

» cipe qui n'eſt ni ſi parfait que
» Dieu, ni ſi imparfait que la ma-
» tiere. Ce troiſiéme Etre c'eſt la
» nature intelligente, qui a au-de-
» dans de ſoi une ſource, un prin-
» cipe, & une cauſe de mouve-
» ment.

J'ai déja fait voir que les Ecoles de Pythagore & de Platon ſoutenoient la liberté. Le premier l'exprime par la nature de l'ame qui peut s'élever ou s'abaiſſer ; l'autre par les aîles de l'ame, c'eſt-à-dire, par l'amour du beau & le goût du plaiſir, qui peuvent ſe ſéparer. Plutarque ſuit les mêmes principes, & fait conſiſter la liberté dans l'activité de l'ame, par laquelle elle eſt la ſource de ſes déterminations.

Ce

Ce ſentiment ne doit donc pas être regardé comme nouveau. Il eſt tout à la fois naturel, & philoſophique. L'ame peut toujours ſeparer & raſſembler, rappeller & comparer ſes idées ; & c'eſt de cette activité que depend la liberté. Nous pouvons toujours penſer à d'autres biens qu'à ceux auſquels nous penſons actuellement. Nous pouvons toujours ſuſpendre notre conſentement, pour voir ſi le bien dont nous jouiſſons, eſt, ou n'eſt pas le vrai bien. Notre liberté ne conſiſte pas à vouloir, ſans raiſon de vouloir, ni à preferer le moindre bien, à ce qui nous paroît le plus grand ; mais à examiner ſi le bien preſent eſt un bien réel, ou s'il eſt un bien imaginaire. L'ame

n'eſt libre que lorſqu'elle eſt placée entre deux objets qui paroiſſent dignes de quelque choix. Elle n'eſt jamais entraînée invinciblement par l'impreſſion d'aucun bien fini, parcequ'elle peut penſer à d'autres biens plus grands; & par là decouvrir un attrait ſuperieur, qui ſuffit pour l'enlever au bien apparent & trompeur.

J'avoue que les paſſions par le ſentiment vif qu'elles nous cauſent, occupent quelquefois toute la capacité de l'ame, & l'empêchent de refléchir. Elles l'aveuglent & l'entraînent. Elles déguiſent, & transforment les objets. Mais quelques fortes qu'elles ſoient, elles ne ſont jamais invincibles. Il eſt difficile, mais il n'eſt point impoſſible de les

ſurmonter. Il eſt toujours dans notre pouvoir d'en diminuer peu à peu la force, & d'en prevenir les excès. Voilà le combat de l'homme ſur la terre, & le triomphe de la vertu.

Les Payens ayant ſenti cette tyrannie des paſſions, reconnurent par la ſeule lumiere naturelle, la neceſſité d'une puiſſance céleſte pour les vaincre. Ils nous repreſentent toujours la vertu comme une *force divine qui deſcend du ciel.* Ils introduiſent ſans ceſſe dans leurs poëmes des Divinités protectrices qui nous inſpirent, nous éclairent, & nous fortifient; pour marquer que les vertus heroïques ne peuvent venir que des Dieux ſeuls. C'eſt par ces principes que la ſage Antiquité

a toujours combattu la *Fatalité*, qui détruit également la Religion, la Morale, & la Societé. Revenons aux Egyptiens.

Leur doctrine, ſelon Plutarque, ſuppoſe, 1°. Que le monde fut créé d'abord ſans aucun mal phyſique, ni moral, par celui qui eſt infiniment bon. 2°. Que pluſieurs Génies, par l'abus de leur liberté, ſe ſont rendus criminels, & par-là malheureux. 3°. Que ces Génies ſouffriront des peines expiatrices, juſqu'à ce qu'ils ſoient purgés & rétablis dans l'ordre. 4°. Que le Dieu Orus fils d'Iſis & d'Oſiris, qui combat le mauvais Principe, eſt un Dieu ſubalterne ſemblable à Jupiter fils de Saturne.

Conſultons à preſent la Mytho-

logie des Orientaux. Plus nous approcherons de la premiere origine des Nations, plus nous trouverons leur Theologie épurée.

[*a*] Zoroaſtre, *dit Plutarque*, enſeignoit » qu'il y a deux Dieux » d'operations contraires : l'un auteur de tous les biens, l'autre » auteur de tous les maux. Il appelle le bon Principe, *Oromaze*, » & l'autre, *le Démon Arimane*. [*b*] » Il dit que l'un reſſemble à la » lumiere & à la vérité, l'autre » aux ténébres & à l'ignorance. » De plus, il y a un Dieu mitoyen entre les deux, nommé » *Mythras*, que les Perſes appellent *Interceſſeur*, ou *Média-*

[a] *De Iſid. & Oſirid. page* 370.
[b] *Ibid.*

» *teur.* [*a*] Les Mages ajoutent » qu'Oromaze eſt né de la plus » pure lumiere, & Arimane des » ténébres ; qu'ils ſe font la guer- » re l'un à l'autre, & qu'Oromaze » a fait ſix Génies, la Bonté, la » Vérité, la Juſtice, la Sageſſe, » l'Abondance, & la Joye ; & » qu'Arimane leur en a oppoſé » ſix autres, la Malice, la Fauſſe- » té, l'Injuſtice, la Folie, la Di- » ſette, & la Triſteſſe. Oromaze » s'étant éloigné de la Sphére » d'Arimane autant que le Soleil » l'eſt de la terre, orna le Ciel » d'aſtres & d'étoiles. Il créa en- » ſuite vingt-quatre autres Génies, » & les mit dans un œuf (*par lequel*

[c] Διὸ καὶ Μίθρᾳ πέμπουσι τὸν Μιθρᾶν ἁρμαζουσιν.

» *les Anciens déſignent la terre* ;)
» Arimane & ſes Génies perce-
» rent cet œuf brillant ; auſſi-tôt
» les maux furent confondus avec
» les biens : Mais il viendra un
» tems fixé par le Deſtin où Ari-
» mane ſera totalement détruit &
» exterminé ; la terre changera de
» forme, & deviendra unie & éga-
» le, & les hommes heureux n'au-
» ront plus qu'une même vie, une
» même langue, & un même gou-
» vernement. Theopompe écrit
» auſſi que, ſuivant la doctrine des
» Mages, ces Dieux doivent ſe
» combattre pendant neuf mille
» ans, l'un détruiſant ce que l'au-
» tre a fait, juſqu'à ce qu'enfin l'en-
» fer ſoit aboli. Alors les hommes
» ſeront bienheureux, & leurs

» corps deviendront tranſparens.
» Le Dieu qui a tout produit, ſe
» cache juſqu'à ce temps : Cet in-
» tervalle n'eſt pas trop long pour
» un Dieu ; mais il eſt ſemblable
» à un moment de ſommeil.

Nous avons perdu les anciens livres des premiers Perſes. Pour juger de leur Mythologie, il faut avoir recours aux Philoſophes Orientaux de nos jours, & voir s'il reſte encore parmi les diſciples de Zoroaſtre quelques traces de l'ancienne doctrine de leur Maître. Le celebre M. Hyde Docteur de l'Egliſe Anglicane, qui a voyagé dans l'Orient, & qui ſçavoit parfaitement la langue du pays, a traduit de *Sharifthani* Philoſophe Arabe du quinziéme ſiécle, les principes ſuivans.

vans. [a] » Les premiers Mages
» ne regardoient point les deux
» Principes comme coéternels ;
» mais ils croyoient que la lumie-
» re étoit éternelle, & que les té-
» nebres avoient été produites.
» Voici comme ils expliquent l'o-
» rigine de ce mauvais Principe.
» La lumiere ne peut produire que
» la lumiere, & ne peut jamais être
» l'origine du mal. Comment donc
» a été produit le mal ? La lumie-
» re, *diſent-ils*, produiſit pluſieurs
» Etres, tous ſpirituels, lumineux,
» & puiſſans ; mais leur Chef nom-
» mé *Ahriman* ou *Arimane*, eut
» une mauvaiſe penſée contraire
» à la lumiere. Il douta, & par ce

[a] *Hyde Rel. ant. Perſ. cap.* IX. *p.* 163. *& cap.* XXII. *p.* 294.

» doute il devint ténebreux. De-là
» ſont venus tous les maux ; la Diſ-
» ſention, la Malice, & tout ce qui
» eſt oppoſé à la lumiere. Ces
» deux Principes ſe combattirent
» l'un l'autre. Ils firent enſuite la
» paix, à condition que le Monde
» inférieur ſeroit ſoumis à *Arima-*
» *ne* pendant ſept mille ans. Après
» cet eſpace de tems, il rendra le
» Monde à la lumiere.

Voilà, ce me ſemble, les quatre idées dont je parle dans mon Ouvrage. 1°. Un état avant que les biens & les maux fuſſent mélangés. 2°. Un état après qu'ils furent mêlés & confondus. 3°. Un état où le mal ſera totalement détruit. 4°. Un Dieu mitoyen entre le bon & le mauvais Principe.

Comme la doctrine des Mages Perſans eſt une ſuite de la doctrine des Brachmanes des Indes, il faut conſulter l'une pour éclaircir l'autre. Il nous reſte peu de traces de l'ancienne Theologie des Gymnoſophiſtes ; mais celles que Strabon nous a conſervées, ſuppoſent les trois états du Monde.

Après que cet Hiſtorien a décrit la vie & les mœurs des Brachmanes, il ajoute, [*a*] » Ces Philoſo-
» phes regardent l'état des hom-
» mes pendant cette vie, comme
» celui des enfans dans le ſein de
» leur mere. La mort eſt, ſelon
» eux, une naiſſance à une vérita-
» ble & heureuſe vie. Ils croyent

[a] *Lib.* XV. *p.* 713. 714. *Ed. Lut. Par.* 1620.

» que tout ce qui arrive aux mor-
» tels, ne mérite le nom ni de
» *bien* ni de *mal.* Conformes aux
» Grecs en pluſieurs choſes, ils
» penſent que le monde a com-
» mencé, & qu'il finira; que Dieu
» qui l'a produit, & qui le gou-
» verne, eſt preſent par-tout à ſon
» ouvrage.

» Oneſecrite, *continue le même*
» *Auteur*, ayant été envoyé par
» Alexandre le Grand, pour ap-
» prendre la vie, les mœurs, & la
» doctrine de ces Philoſophes,
» trouva un Brachmane nommé
» *Calanus*, qui lui enſeigna les prin-
» cipes ſuivans. Autrefois l'abon-
» dance regnoit par-tout. Le lait,
» le vin, le miel & l'huile, couloient
» des fontaines; mais les hommes

» ayant abuſé de ce bonheur, » Jupiter les en priva, & les con» damna à travailler pour conſer» ver leur vie : Quand la tempe» rance & les autres vertus revien» dront ſur la terre, alors l'ancien» ne abondance ſe rétablira. [*a*]

Pour juger de la doctrine des anciens Gymnoſophiſtes, j'ai conſulté ce qui a été traduit du *Vedam* qui eſt le Livre ſacré des Bramines d'aujourd'hui. Quoique ſon antiquité ne ſoit pas peut-être auſſi grande qu'on l'a dit, on ne peut nier cependant qu'il ne contienne les anciennes Traditions de ces Peuples & de leurs Philoſophes.

[a] Ὑπάρξει *eſt le premier aoriſte du Verbe* ὑπάρχω ſum, *& doit être traduit* fiat, *& nullement* facta eſt, *comme a fait Xylandre qui n'entendoit pas l'idée de Calanus.*

Il eſt conſtant par ce Livre [*a*] » que les Bramines reconnoiſſent » un ſeul & ſouverain Dieu qu'ils » appellent *Viſtnou* ; que ſa pre- » miere & plus ancienne produ- » ction fut un Dieu ſecondaire » nommé *Brama* ; que le ſouve- » rain Dieu le tira d'une fleur qui » flotoit ſur la ſurface de l'abîme » avant la création de ce monde ; » & enfin que *Viſtnou* donna à *Bra-* » *ma*, à cauſe de ſa vertu, de ſa » reconnoiſſance & de ſa fidelité, » le pouvoir de créer l'univers.

Ils croyent de plus [*b*] » que les » ames ſont émanées de l'Eſſence » divine de toute éternité, ou du

[a] Voyez *Abrah. Roger de la Rel. de Bram. liv. 2. part. 1. chap. 1. & Kircher. Sina illuſtr.*

[b] *Ibid. Roger. part. 2. chap. VII.*

» moins qu'elles ont été produites
» long-temps avant la création du
» monde ; que dans cet état pur
» elles pécherent ; & que depuis
» ce temps elles furent envoyées
» dans les corps des hommes &
» des bêtes, chacune ſelon ſes mé-
» rites ; de ſorte que le corps où
» l'ame habite, eſt comme un ca-
» chot ou une priſon.

Ils enſeignent enfin » qu'après
» un certain nombre de metem-
» pſycoſes, toutes les ames ſeront
» réunies à leur origine, rentre-
» ront dans la compagnie des
» Dieux, & ſeront diviniſées. [a]

Je n'aurois pas regardé ces Traditions comme autentiques, & je ne me ſerois point fié aux Tradu-

[a] *Ab. Kircher Sina. illuſtr.*

ſteurs du *Vedam*, ſi cette doctrine n'étoit pas parfaitement conforme à celle de Pythagore que je viens d'expoſer. Ce Philoſophe ne fit qu'enſeigner aux Grecs ce qu'il avoit appris des Gymnoſophiſtes.

La découverte de ces ſentimens uniformes, & ſemblables dans la Grece, dans l'Egypte, dans la Perſe, & dans les Indes, m'a donné envie de pénetrer plus avant dans l'Orient, & de porter mes recherches juſques à la Chine. Je me ſuis adreſſé à ceux qui entendoient la langue de ce pays, qui y avoient demeuré pluſieurs années de ſuite, & qui en avoient étudié les Livres originaux. Ils m'ont communiqué les Traits ſuivans qu'ils ont traduits des anciens Livres Chinois qu'on a apportés

apportés dans l'Europe, & dont ceux qui entendent cette langue peuvent vérifier la traduction.

Dans les anciens Commentaires ſur le Livre *Yking*, c'eſt-à-dire, *le Livre des Changemens*, on parle ſans ceſſe d'un double Ciel, d'un Ciel primitif, & d'un Ciel poſtérieur; & voici comment on y décrit le premier Ciel. » Toutes choſes étoient » alors dans un état heureux, tout » étoit beau, tout étoit bon; tous » les Etres étoient parfaits dans » leur eſpece. Dans ce ſiecle heu- » reux le ciel & la terre uniſſoient » leurs vertus pour embellir la Na- » ture. Il n'y avoit aucun combat » dans les élemens, nulle intem- » perie dans les airs. Toutes cho- » ſes croiſſoient ſans travail. Une

» fécondité univerſelle regnoit par
» tout. Les vertus actives & paſſi-
» ves conſpiroient d'elles-mêmes
» ſans effort & ſans combat à pro-
» duire & à perfectionner l'uni-
» vers.

Dans les Livres que les Chinois appellent *King* ou *Sacrés*, on lit les paroles ſuivantes : » Pendant le
» premier état du Ciel une pure
» volupté, & une tranquillité par-
» faite, regnoient par-tout. Il n'y
» avoit ni travaux, ni peines, ni
» douleurs, ni crimes. Rien ne ré-
» ſiſtoit à la volonté de l'homme.

Les Philoſophes qui ont ſuivi ces Traditions antiques, & ſur-tout *Tchouangſé* diſent, » que dans l'état
» du premier Ciel l'homme étoit
» uni au dedans à la ſouveraine

» raiſon, & qu'au dehors il prati-
» quoit toutes les œuvres de la
» juſtice. Le cœur ſe réjouiſſoit
» dans la vérité. Il n'y avoit en
» lui aucun mélange de fauſſeté.
» Alors les quatre ſaiſons de l'an-
» née ſuivoient un ordre reglé
» ſans confuſion. Il n'y avoit ni
» vents impétueux, ni pluyes ex-
» ceſſives. Le Soleil & la Lune, ſans
» s'obſcurcir jamais, fourniſſoient
» une lumiere plus pure & plus
» éclatante qu'aujourd'hui. Les
» cinq Planettes ſuivoient un cours
» reglé ſans inégalités. Rien ne
» nuiſoit à l'homme, & l'homme
» ne nuiſoit à rien. Une amitié &
» une harmonie univerſelle re-
» gnoient dans toute la nature.

D'un autre côté le Philoſophe

Hoainantſé dit en parlant du Ciel poſtérieur : » Les colonnes du Ciel » furent rompues ; la terre fut » ébranlée juſques aux fonde- » mens. Le Ciel s'abbaiſſa du côté » du Nord. Le Soleil, la Lune, & » les Aſtres changerent leurs mou- » vemens. La terre s'écroula ; les » eaux renfermées dans ſon ſein » ſortirent avec violence, & l'inon- » derent. L'homme s'étant révolté » contre le Ciel, le ſyſtême de » l'univers fut dérangé ; le Soleil » s'obſcurcit ; les Planettes change- » rent leur route, & l'harmonie » univerſelle fut troublée.

Les Philoſophes *Ventſé* & *Lietſé* qui vivoient long-temps avant *Hoainantſé*, parlent le même langage : » La fécondité univerſelle

» de la nature, *diſent ces anciens* » *Auteurs*, dégenera dans une hor- » rible ſtérilité. Les herbes ſe fa- » nerent ; les arbres ſe deſſéche- » rent ; la nature déſolée & éplo- » rée refuſa de répandre ſes dons. » Toutes les créatures ſe déclare- » rent la guerre les unes aux au- » tres ; les maux & les crimes inon- » derent la face de la terre.

Tous ces maux ſont venus, *dit le Livre Likiyki*, parceque » l'homme » mépriſa le ſouverain Empire. Il » voulut diſputer du vrai & du » faux ; & ces diſputes bannirent » la raiſon éternelle. Il regarda » enſuite les objets terreſtres, & » les aima trop ; de-là naquirent » les paſſions : peu-à-peu il fut » transformé dans les objets qu'il

» aimoit, & la celeſte raiſon l'a-
» bandonna tout-à-fait. Voilà la
» ſource primitive de tous les cri-
» mes ; ce fut pour les punir, que
» le Ciel envoya tous les maux.

Ces mêmes Livres parlent d'un temps, où tout doit être rétabli dans la premiere ſplendeur, par l'arrivée d'un Heros nommé *Kiuntſé*, qui ſignifie *Paſteur* & *Prince*, à qui ils donnent auſſi les noms de *Très-ſaint*, de *Docteur univerſel*, & de *Vérité ſouveraine*. C'eſt le Mythras des Perſes, l'Orus des Egyptiens, le Mercure des Grecs, & le Brama des Indiens.

Les Livres Chinois parlent même des ſouffrances & des combats de *Kiuntſé*, comme les Syriens de la mort d'Adonis qui devoit reſſuſ-

citer pour rendre les hommes heureux, [*a*] & comme les Grecs des travaux & des exploits pénibles de ce Fils de Jupiter qui étoit descendu sur la terre pour combattre les Monstres. Il paroît que la source de toutes ces allégories est une très-ancienne tradition commune à toutes les nations, que le Dieu mitoyen à qui elles donnent toutes le nom de *Soter* ou *Sauveur*, ne détruiroit les crimes qu'en souffrant lui-même beaucoup de maux : Mais je n'insiste point sur cette idée. Je ne veux parler que des vestiges qu'on trouve dans toutes les Religions d'une nature *élevée*, *tombée*, & qui doit

[a] *Voyez la description que Julius Firmicus fait des fêtes, des cérémonies & des mysteres d'Adonis, & Lucien de Dea Syria. p.* 1058. *Ed. Lud. Par.*

être *réparée* par un Heros divin.

Ces quatre vérités regnent donc également dans les Mythologies des Grecs, des Egyptiens, des Perſes, des Indiens, & des Chinois. Voyons à preſent la Mythologie Hébraïque.

J'entens par-là, le Rabbiniſme, ou la Philoſophie des Docteurs Juifs, & ſur-tout des Eſſeniens. Ces Philoſophes enſeignoient, ſelon le témoignage de [*a*] Joſeph & de Philon, [*b*] » que le ſens litteral » du Texte ſacré n'étoit qu'une » image des vérités cachées. Ils » changeoient les paroles & les » préceptes de la Sageſſe en alle- » gories, ſelon la coutume de leurs

[a] *Joſeph. de bello Jud. lib. 2. cap.* XII.
[b] *Phil. de legis alleg. lib. 2. pag. 53.*

» peres

» peres, qui leur avoient laiſſé plu-
» ſieurs livres de cette ſcience.

C'étoit le goût univerſel des Orientaux, de peindre ſous des images corporelles les proprietés & les operations des Intelligences.

Ce ſtile ſymbolique ſemble même être autoriſé par les Ecrivains ſacrés. Le Prophéte Daniel nous repréſente la Divinité ſous l'image de l'Ancien des jours. Les Mythologiſtes Hebreux, & les Cabaliſtes, qui ſont une ſuite de l'Ecole des Eſſeniens, prirent de-là occaſion d'expliquer les attributs divins, comme les membres du corps de l'Ancien des jours. On voit cette allégorie portée juſqu'à l'extravagance dans les livres des Rabbins. On y parle de la roſée qui ſort du cerveau du

Vieillard, de ſon crane, de ſes cheveux, de ſon front, de ſes yeux, & ſur-tout de ſa barbe merveilleuſe.

Ces comparaiſons ſont ſans doute abſurdes & indignes de la Majeſté de Dieu. Mais les Philoſophes Cabaliſtes prétendent les autoriſer par des idées métaphyſiques.

La création ſelon eux, eſt un tableau des perfections divines. Tous les Etres créés ſont par conſéquent des images de l'Etre ſuprême, plus ou moins parfaites, ſelon qu'elles ont plus ou moins de rapport avec leur original.

Il ſuit de-là que toutes les Créatures ſont en quelque choſe ſemblables les unes aux autres; & que l'homme ou le Micro-coſme reſſemble au grand monde, ou au Macro-

coſme ; le monde materiel, au monde intelligible ; & le monde intelligible, à l'Archetype, qui eſt Dieu.

C'eſt ſur ces principes que ſont fondées les expreſſions allégoriques des Cabaliſtes. En dépouillant leur Mythologie de ce myſterieux langage, on y trouve des idées ſublimes, & ſemblables à celles que nous venons d'admirer dans les Philoſophes Payens. Voici quatre de ces idées que je trouve aſſez clairement enoncées dans les ouvrages des Rabbins Irira, Moſchech & Jitzack, dont Rittangelius nous a donné les traductions dans ſa Cabale dévoilée.

1°. » Toutes les ſubſtances ſpiri-
» tuelles, les Anges, les ames des
» hommes, & même l'ame du Meſ-

» ſie, [a] furent créées dès le com-
» mencement du monde. Le pre-
» mier Pere par conſéquent dont
» parle Moyſe, repréſente non un
» individu, mais le genre humain
» entier gouverné par un ſeul Chef.
» Dans ce premier état tout étoit
» éclatant & parfait : Rien ne ſouf-
» froit dans l'univers, parceque le
» crime y étoit inconnu. La natu-
» re étoit une image ſans ombre
» & ſans tache des perfections di-
» vines. » C'eſt le regne d'Oſiris, d'Oromaze & de Saturne.

20. » L'ame du Meſſie parvint
» par ſa conſtance dans l'amour
» divin à une union étroite avec
» la pure Divinité, & mérita d'ê-

[a] *Viſion. Ezechiel. Mercav. Exp, apud Rittang. pag. 225. tom. 3.*

» tre le Roy, le Chef & le Con-
» ducteur de tous les Eſprits. »[*a*]
Cette idée a quelque rapport à celles que les Perſes avoient de Mythras, les Egyptiens d'Orus, & les Grecs de Jupiter Conducteur, qui menoit les ames dans le *lieu ſublime.*

30. » La vertu, la perfection, &
» la beatitude des eſprits ou des
» *Sephirots*, conſiſtoit à recevoir
» & à rendre ſans ceſſe les rayons
» qui émanent du centre infini,
» afin qu'il y eût dans tous les
» eſprits une circulation éternelle
» de lumiere & de bonheur. [*b*]
» Deux ſortes de *Sephirots* man-

[a] *Ibid. pag.* 226.
[b] *Ibid. de revol. anim. part.* 1. *cap.* 1. *pag.* 244.

» querent à cette Loy éternelle.
» Les Cherubins qui étoient d'un
» ordre ſupérieur, ne rendirent
» point cette lumiere, la retinrent
» au dedans deux-mêmes, s'enfle-
» rent, & devinrent comme des
» vaſes trop pleins ; enfin ils ſe
» briſerent en pieces, & leur ſphe-
» re ſe changea en un cahos téne-
» breux. Les Iſchim qui étoient
» d'un ordre inférieur, fermerent
» les yeux à cette lumiere, en ſe
» tournant vers les objets ſenſi-
» bles ; [a] oublierent la ſuprême
» beatitude de leur nature, & ſe
» contenterent de la jouiſſance
» des plaiſirs créés. Ils tomberent
» par-là dans des corps mortels.

[a] *Phil. Cabal. diſſert.* 8. *cap.* 13. *pag.* 173. *tom.* 3. *Rittang.*

4°. » Les ames paſſent par plu-
» ſieurs révolutions, avant que de
» revenir à leur premier état; mais
» après l'avenement du Meſſie
» tous les eſprits ſeront rétablis
» dans l'ordre, & jouiront de l'an-
» cien bonheur dont ils jouiſſoient
» avant le péché du premier Pe-
» re. [*a*]

Je laiſſe à décider ſi ces quatre idées ne reſſemblent point à celles que nous avons trouvées en Perſe, en Egypte, & en Grece. C'eſt cette reſſemblance qui m'a autoriſé à donner les quatre tableaux mythologiques qui ſe trouvent dans mon ouvrage.

Dans tous ces ſyſtêmes on voit que les Philoſophes anciens, pour

[a] *De revol. anim. pag.* 307.

refuter les objections des impies ſur l'origine & la durée du mal, avoient adopté la doctrine de la *préexiſtence des Ames*, & *de leur rétabliſſement*. Pluſieurs Peres de l'Egliſe ont enſeigné la premiere opinion comme le ſeul moyen philoſophique d'expliquer le péché originel; & Origene s'eſt ſervi de la derniere, pour combattre les impies de ſon temps.

A Dieu ne plaiſe que je veuille défendre ces deux erreurs condamnées par l'Egliſe; je ne m'en ſuis ſervi que pour montrer les reſſources que la ſage Antiquité avoit trouvées contre l'impieté, & pour faire ſentir que même avec la ſeule raiſon, on peut confondre les Philoſophes qui refuſent de *croire ſans comprendre*. C'eſt

C'eſt pour cette raiſon que je fais parler à Daniel un autre langage qu'à Eleazar. Ce Prophete conſeille à Cyrus d'oublier toutes les ſpéculations ſubtiles, & de laiſſer à Dieu le ſoin de juſtifier les démarches incomprehenſibles de ſa Providence. Il le replonge dans une obſcurité plus ſalutaire & plus convenable à la foibleſſe humaine, que toutes les conjectures des Philoſophes. Il réduit ce qu'il faut croire ſur ces matieres à ces quatre vérités principales.

1°. Dieu ſouverainement bon, n'ayant pû produire des Etres méchans & malheureux, il faut que le mal moral & phyſique qu'on voit dans l'univers, vienne de l'abus que font les hommes de leur liberté.

2°. La nature humaine eſt déchûe de la premiere pureté dans laquelle elle fut créée ; & cette vie mortelle eſt un état d'épreuve, où les ames ſe guériſſent de leur corruption, & méritent l'immortalité heureuſe par leur vertu.

3°. La Divinité s'eſt unie à la nature humaine, pour expier le mal moral par ſon ſacrifice. Le Meſſie viendra enfin dans ſa gloire pour détruire le mal phyſique, & renouveller la face de la terre.

4°. Ces vérités nous ont été tranſmiſes de ſiecle en ſiecle depuis le déluge juſques à preſent par une tradition univerſelle. Les autres nations ont obſcurci & alteré cette tradition par leurs fables. Elle n'a été conſervée dans

ſa pureté que dans les Livres ſacrés, dont on ne ſçauroit diſputer l'autorité avec aucune ombre de raiſon.

On croit ordinairement que toutes les traces qu'on voit de la Religion naturelle, & revelée, dans les Poëtes & les Philoſophes Payens, ſe doivent originairement à la lecture des Livres de Moyſe; mais il eſt impoſſible de répondre aux objections que les incrédules font contre cette opinion. Les Juifs, & leurs Livres furent trop long-temps cachés dans un coin de la terre pour devenir la lumiere primitive des Nations. Il faut remonter plus haut juſques au déluge même. Il eſt étonnant que ceux qui ſont perſuadés de l'autenticité des Livres

ſacrés, n'ayent pas profité de cette idée pour faire ſentir la vérité de l'hiſtoire Moſaïque ſur l'origine du monde, le déluge univerſel, & le rétabliſſement de la race humaine par Noé. Il eſt difficile d'expliquer autrement que par la doctrine que je mets à la bouche de Daniel, l'uniformité de ſentimens, qui ſe trouve dans la Religion de toutes les Nations.

Voilà, ce me ſemble, les grands principes du Chriſtianiſme; & voilà l'hommage que j'ai voulu lui rendre en juſtifiant ſes dogmes contre les vaines ſubtilités des eſprits téméraires, & contre les préjugés ſuperſtitieux des ames foibles.

FIN.

LETTRE DE M. FRERET à l'Auteur, ſur la Chronologie de ſon Ouvrage.

MONSIEUR,

L'hiſtoire de Cyrus, & la Chronologie des Rois de Babylone, ſont peut-être la partie de toute l'antiquité ſur laquelle on a imaginé le plus de ſyſtêmes differens; mais tous ces ſyſtêmes ſont ſi défectueux & ſi mal liés avec les évenemens contemporains, que l'on ſe trouve arrêté preſque à chaque pas, par les contradictions & les embarras de ces Hypotheſes. C'eſt ce qu'on éprouve en liſant les Ouvrages de Scaliger, de Petau, d'Uſſer, de Marsham, de l'Evêque de Meaux, & de Prideaux.

Dans votre Ouvrage, Monſieur, vous avez ſagement évité ces embarras, & vous avez imaginé ce qu'il y avoit de mieux pour concilier les narrations oppoſées d'Herodote, de Cteſias, de Xenophon, & des autres anciens au ſujet de Cyrus.

Vous avez conſervé la guerre de ce Prince contre Aſtyage ſon grand-pere. Cette guerre eſt un point conſtant dans l'antiquité, & reconnu par Xenophon lui-même dans ſa retraite des dix Mille. Il n'a ſupprimé ce fait dans ſa Cyropedie que pour ne pas défigurer le portrait de Cyrus par une guerre qu'il croyoit contraire aux devoirs de la nature. Prideaux après Xenophon a cru la devoir ſupprimer auſſi. Marsham a imaginé un veritable Roman, & a ſuppoſé deux differens Royaumes des Medes, ſur leſquels regnoient en même temps deux Aſtyage, l'un grand-pere de Cyrus, & l'au-

tre ſon ennemi. Le parti que vous avez pris eſt plus ſimple & plus conforme à l'ancienne hiſtoire ; vous avez préparé cette guerre, & vous l'avez conduite de telle façon qu'elle ne ternit en rien le caractere de votre Heros.

La ſuppreſſion d'un évenement ſi conſiderable a obligé Xenophon à faire deux anachroniſmes pour remplir les premieres années de Cyrus. Il a avancé la priſe de Sardis de 25 ans, & celle de Babylone de 28.

Comme cet hiſtorien n'avoit en vûe pour former ſon Heros, que les vertus Militaires & les qualités d'un bon Citoyen, il ne trouva point dans le plan de ſon Ouvrage les mêmes reſſources que vous avez eues pour remplir la jeuneſſe de Cyrus. Il ne penſa, ni à lui donner des principes ſûrs pour le garantir des dangers qui aſſiegent la vertu des Princes, ni à le prévenir contre la corruption

des faux politiques, & des faux Philoſophes; deux genres de corruption dont les ſuites ſont également funeſtes pour la ſocieté.

Xenophon élevé dans la Grece ne connoiſſoit que les Royaumes de Sparte & de Macedoine, où les Rois n'étoient à proprement parler que les premiers Citoyens de l'Etat, & où les Magiſtrats étoient leurs Collegues plûtôt que leurs Miniſtres. Il n'imaginoit point les abus du deſpotiſme, & n'avoit point penſé à les prévenir. Dans votre plan, comme il s'agit de former un Roy plûtôt qu'un Conquerant, & un Prince qui ſçache encore mieux rendre les peuples heureux ſous ſon gouvernement, que les contraindre à ſe ſoumettre à ſes loix; vous avez trouvé de quoi remplir la jeuneſſe de Cyrus en le faiſant voyager, ſans rien déranger dans la veritable Chronologie.

Cyrus eſt mort l'an 218 de Nabonaſſar,

530

530 ans avant Jesus-Christ. C'est un point que je ne m'arrêterai pas à prouver, il est constant parmi tous les Chronologistes. Ce Prince étoit alors âgé de 70 ans selon Dinon auteur d'une Histoire de Perse très-estimée, [a] donc il étoit né l'an 148 de Nabonassar, 600 ou 599 ans avant l'Ere Chrétienne. Il avoit regné neuf ans à Babylone suivant le Canon Astronomique, donc la prise de cette Ville tomboit à la 61e année de son âge, à la 209 de Nabonassar, & 539 avant Jesus-Christ.

La prise de Sardis tombe, suivant Socrate dans Diogene Laerce [b], & suivant Solin [c], à la quatriéme année de la cinquante-huitiéme Olympiade. Selon Eusebe, c'est la premiere année de la même Olympiade; cette année est donc la 545 ou la 548 avant l'Ere Chrétien-

[a] *Cic. de divin.* lib. 2.
[b] *Diog. Laerce*, liv. 1. *Periand.*
[c] *Cap* 8.

ne, la 55 ou la 52e de la vie de Cyrus.

Il avoit regné 30 ans ſur les Medes & ſur les Perſes, ſelon Herodote & Cteſias, ayant 40 ans lorſqu'il monta ſur le Trône, ſelon le témoignage précis de Dinon, ce qui donne pour l'époque du commencement de ſon regne l'an 188 de Nabonaſſar, & la premiere année de la 55e Olympiade, 560 ans avant J. C.

Euſebe nous apprend que cette même année de la 55e Olympiade étoit celle où tous les Chronologiſtes s'accordoient à placer le commencement du regne de Cyrus ſur les Medes & ſur les Perſes. [a] L'hiſtoire ne nous apprend point combien avoit duré la guerre de Cyrus contre les Medes, ni de quels évenemens avoient été remplis les 40 premieres années de ſa vie ; & vous avez le champ libre pour imaginer tous ceux qui conviendront au but que vous vous êtes propoſé. Votre

[a] *Euſeb. prepar. Evang.* lib. x.

Chronologie eſt donc non ſeulement conforme à celle des Grecs & des Perſes, mais encore à celle des Babyloniens.

Xenophon a changé toute cette chronologie : Selon lui, Cyrus à l'âge de 12 ans va à la Cour de Medie, y reſte 4 ans, & en revient à 16 ; il entre à 17 dans la claſſe des Adoleſcens, & y reſte 10 ans. Xenophon ajoute qu'Aſtyage mourut dans cet intervalle, ce qui eſt contraire à la verité ; car ce Prince regna juſques à l'an 560 qu'il fut vaincu par Cyrus, & ne mourut que quelques années après. Vous vous êtes écarté de Xenophon, & vous avez bien fait.

Selon le même Auteur, Cyrus âgé de 28 ans paſſa en Medie à la tête d'une armée de 30 mille hommes, à 29 il ſoumit les Armeniens, à 30 il marcha contre les Lydiens, & prit Sardis, & à 33 il ſe rendit maître de Babylone vers l'année 567. Cette année qui eſt la 179 de

Nabonaſſar, eſt la 36 de Nabucodonoſor qui regna encore ſept ans ; ces 7 ans joints aux 23 des quatre Rois qui ont regné à Babylone après lui, font les 30 années d'Anachroniſme dont j'ai parlé plus haut.

Le reſte de la Chronologie de Xenophon eſt indifferent à votre Ouvrage. Cet Hiſtorien ne détermine pas le tems de la mort de Mandane, ni de Cambyſe, & vous a laiſſé une pleine liberté de placer ces évenemens de la maniere la plus convenable à votre plan.

La ville de Tyr ne fut priſe que la 19e année de Nabucodonoſor après un ſiege de 13 ans qui avoit commencé la ſeptiéme année du regne de ce Prince, comme Joſeph l'avoit lû dans les Annales Pheniciennes. Le Prophete Ezechiel l'année même de la priſe de Jeruſalem qui étoit la 18 de Nabucodonoſor, menace Tyr d'une ruine prochaine, donc elle n'étoit

pas encore priſe ; Cyrus avoit alors 15 ans : Or comme ſes voyages ſe font depuis la 28 juſques à la 32e année de ſon âge, & qu'il ne paſſe à Tyr qu'après ſon voyage de Grece, vous ne faites ici aucun anachroniſme; d'ailleurs ce que vous rapportez de l'hiſtoire de cette Ville remplit ſuffiſamment les 15 ou 16 ans écoulez depuis ſa conquête par les Babyloniens.

Nous n'avons aucun paſſage poſitif pour fixer le tems de la démence de Nabuconoſor ; cette démence eſt conſtante par le témoignage de Daniel, & il y a beaucoup d'apparence qu'elle arriva vers la fin de ſa vie ; voici ſur quoi je me fonderois pour le prouver.

La déportation de Joachim arriva la 8e année du regne de Nabucodonoſor ſur la Judée, & la quatriéme de ſon regne à Babylone ; c'eſt-à-dire l'an 148 de Nabonaſſar, 600 avant Jeſus-Chriſt, & l'année même de la naiſſance de Cyrus.

Nous liſons dans Jeremie [*a*] & dans le 4e livre des Rois [*b*] que la 37e année de la déportation de Joachim, Evilmerodac monta ſur le Trône de Babylone, & tira Joachim de priſon pour l'admettre à ſa table, & le combler d'honneurs ; cette année étoit la 184 de Nabonaſſar, la 564 avant Jeſus-Chriſt, & la 37 de la vie de Cyrus ; cependant Nabucodonoſor étoit encore vivant, puiſqu'il n'eſt mort que l'an 186 de Nabonaſſar, 562 avant Jeſus-Chriſt, & la 39 de Cyrus ; donc non ſeulement Evilmerodach eſt monté ſur le Trône du vivant de ſon pere, mais il gouvernoit ſans le conſulter avec aſſez d'indépendance pour ne pas craindre de l'irriter en tenant une conduite oppoſée à la ſienne, & en comblant d'honneurs un Prince qu'il avoit toujours retenu dans les fers ; Beroſe donne 10 ans de regne à ce

[a] *Chap.* 52. ℣. 31.
[b] *Chap.* 25. ℣. 27.

Prince qu'il nomme *Evilmaradoch* ; le Canon Aſtronomique lui en donne ſeulement deux, & le nomme *Ilouarodam* ; l'Ecriture le fait monter ſur le Trône trois ans avant la mort de ſon pere.

Tous ces embarras diſparoîtront, ſi l'on ſuppoſe que la démence de Nabucodonoſor a commencé huit ans avant ſa mort, & que dès-lors ſon fils Evilmerodach fut regardé comme Roy, ſe mit à la tête des Conſeils, & gouverna l'Empire avec les Miniſtres de ſon pere ; ces huit ans joints aux deux qu'il regna ſeul après la mort de Nabucodonoſor, font les dix ans de Beroſe ; l'Ecriture-Sainte commence plus tard ſon Regne, & ſans doute du tems au quel il ſe débarraſſa des Miniſtres dont les conſeils le gênoient, ce qui n'arriva que la troiſiéme année avant la mort de Nabucodonoſor ; la démence de ce Prince ne dura que ſept ans, & ayant recouvert ſon bon ſens, il gouverna par

lui-même, & donna un Edit en faveur des Juifs qui eſt rapporté dans Daniel, cependant on n'avoit jamais ceſſé de mettre ſon nom dans les Actes publics, & c'eſt pour cela que le Canon Aſtronomique ne donne que deux ans de regne à ſon fils *Ilourodam*; ce Canon avoit été dreſſé ſur les Actes publics.

La démence de Nabucodonoſor a dû produire de grandes révolutions à la Cour de Babylone, & nous pouvons nous en former une idée, ſur ce qui ſe paſſa à la Cour de France pendant celle de Charles VI. où les affaires étoient tantôt entre les mains de ſa femme, tantôt entre celles de ſes enfans, tantôt entre celles des grands Seigneurs & des Princes de ſon ſang.

Suivant cette ſuppoſition également ſimple & néceſſaire, la démence de Nabucodonoſor ſera arrivée l'an de Nabonaſſar 179, avant Jeſus-Chriſt 569, & la 32e année de la vie de Cyrus; ce Prince doit

en

en avoir été instruit, car cet évenement étoit d'une grande importance ; on ne peut même douter qu'il n'ait influé dans la guerre des Medes & des Perses. Les Babyloniens étoient alliés des Medes & de leurs Rois, Nabucodonosor ayant épousé une sœur d'Astyage ; ils auroient pris quelque part à cette guerre sans la foiblesse de leur gouvernement causée par la démence de ce Prince, & sans les divisions qui regnoient à la Cour entre les différens Partis qui se disputoient la premiere place dans les conseils. Il est même assez probable que la Reine Amytis s'employa pour concilier les Medes & les Perses ; indépendamment des liaisons du sang, son propre interêt demandoit qu'une des deux Nations n'assujettit pas l'autre.

Le spectacle d'un Conquerant si fameux réduit dans cet état déplorable, étoit bien capable d'instruire Cyrus, & vous avez eu grande raison de ne le pas

négliger. Cyrus revint de ſes voyages, ſelon votre chronologie, vers la 32e année de ſon âge ; la démence de Nabucodonoſor étoit déja commencée : Il paſſe près de ſept ans dans la Perſe, gouvernant ſous ſon pere ; c'eſt pendant cet eſpace de tems qu'arrivent toutes les intrigues entre Cyaxare & Soranes ; que Cambyſe fait la guerre aux Medes ; qu'Aſtyage meurt, & que Cyrus va à Babylone pour négocier avec Amytis vers la fin de la maladie de Nabucodonoſor ; ce temps eſt bien choiſi pour rendre le ſpectacle plus touchant & plus inſtructif.

Votre chronologie ſur les évenemens politiques & ſur les révolutions arrivées du tems de Cyrus, eſt donc parfaitement conforme à celle des Grecs, des Babyloniens & des Hébreux ; examinons maintenant ſi les grands Hommes que vous faites voir à Cyrus pendant ſes voyages, ont été ſes contemporains ; vous pouvez

vous permettre un peu plus de liberté sur cet article que sur l'autre.

Vous sçavez combien les Anciens sont opposés entre-eux sur le tems où Zoroastre a vêcu, ce qui vient sans doute de ce que l'on a donné le nom de Zoroastre à tous ceux qui ont reformé en differens tems la Religion des Mages : le dernier est le plus fameux de tous, & le seul qui ait été connu sous ce nom ou sous celui de Zardousçht par les Orientaux. M. Prideaux le fait contemporain de Cambyse & de Darius fils d'Hystaspe, mail il y a beaucoup d'apparence qu'il étoit un peu plus ancien.

Les Orientaux, comme on le peut voir dans l'Ouvrage de M. Hyde, le font vivre sous Gustaspes, ou Hystaspes pere de Darab, qui est le Darius premier des Grecs. Ce Gustaspes étoit plus âgé que Cyrus, & pouvoit être le même que celui que vous faites son Gouverneur. D'où il suit neces-

ſairement que la réforme de la Religion des Mages a dû ſe faire pendant le regne de ce Prince ; & que c'étoit alors que Zoroaſtre vivoit. La réforme faite par Darius ſuppoſe que les Mages s'étoient arrogés une très-grande autorité dont il les dépouilla. Il altera même la pureté de la Religion de Zoroaſtre par le mélange de l'idolatrie étrangere. Ce fut ſous ſon regne que le culte d'Anaitis s'introduiſit dans la Perſe, & cela ne s'accommode pas avec les hypotheſes de M. Prideaux. Le parti que vous avez pris eſt plus conforme à la ſuite de l'hiſtoire, telle qu'elle reſulte des faits qui ſont communs aux Grecs & aux Hiſtoriens Perſans & Arabes.

Cyrus a pû épouſer Caſſandane à l'âge de 18 ans, & vivre avec elle neuf ou dix ans ; de cette façon il a pû paſſer en Egypte vers la 29e année de ſon âge. Votre chronologie s'accorde parfaitement

avec l'âge d'Amaſis. Son regne a fini de l'aveu de tous les Chronologiſtes un an avant l'expedition de Cambyſe, c'eſt-à-dire vers l'an 525 avant J. C. & la 63e Olympiade. Herodote ne donne que 44 ans de durée au regne d'Amaſis, & par conſequent il le fait commencer en l'année 569 avant Jeſus-Chriſt, & à la 52e Olympiade vers la 30e année de Cyrus.

Diodore qui donne 55 ans de regne à Amaſis, ſuppoſe qu'il monta ſur le trône l'an 579, ou 580 avant l'Ere Chrétienne, & la 20e année de l'âge de Cyrus : mais ces deux opinions ſont faciles à concilier. Herodote a commencé le regne d'Amaſis à la fin de la révolution qui le mit ſur le trône, & Diodore a compté du commencement de ſa révolte.

Apriès vivoit encore peu après la priſe de Jeruſalem, puiſque le Prophete Jeremie [a] prédit ſa mort ſous le nom de

[a] *Chap.* 44. *V.* dern.

Pharaon Hophra comme un évenement qui devoit arriver dans peu de tems. Cette année eſt la 589 avant Jeſus-Chriſt & la 63e avant la fin d'Amaſis, & montre que les diviſions de l'Egypte avoient déja commencé. Dans votre ſyſtême Amaſis étoit maître tranquille de toute l'Egypte lorſque Cyrus y paſſa, & il y avoit déja pluſieurs années qu'Apriès étoit mort. Ce qui eſt conforme à l'hiſtoire profane & ſacrée, Cyrus ayant 28 à 30 ans lors de ſes voyages.

La Chronologie grecque ſouffrira un peu plus de difficulté, mais l'anachroniſme ne paſſera pas douze ou quatorze ans.

Chilon étoit déja avancé en âge au tems de la 52e Olympiade, ainſi que le rapportoit Hermippus cité par Diogene Laerce [a]. Cette Olympiade commença l'an 573 avant Jeſus-Chriſt, & finit l'an

[a] *Dieg. Laerce*, liv. 1.

570, la 30e année de Cyrus. Le tems de son Ephorat est postérieur. Pamphila le plaçoit à la 56e Olympiade, mais ce passage est manifestement corrompu. L'anonyme auteur de la Chronologie des Olympiades détermine le tems de la Magistrature de Chilon par celui de l'Archontat d'Euthydemes à Athenes, c'est-à-dire par l'année 81 avant le passage de Xercès selon la Chronique [a] des marbres d'Arondel. Ce qui donne l'an 561 avant Jesus-Christ, & la 38e année de Cyrus, ce qui s'accorde parfaitement avec votre Chronologie ; car huit ans auparavant Cyrus a pû voir Chilon en passant à Sparte, à l'âge de 30 ans.

Periandre mourut, selon Soficrate [b], à la fin de la 48e Olympiade l'an 585, & la 16e année de Cyrus. Les anciens nous apprennent qu'il avoit regné quarante

[a] *Marm. Oxon. Chron. Attic. Epoch.* 42.
[b] *Diog. Laerce*, liv. 1.

ans, & qu'il avoit commencé à fleurir vers la 38e Olympiade. Vous reculés la fin de ſa vie de 12 ou 14 ans ; mais comme vous ne le faites que pour rendre Cyrus témoin de ſa mort deſeſperée, l'anachroniſme fait une beauté, & il eſt d'ailleurs peu important.

La Royauté de Piſiſtrate ſur les Atheniens n'a commencé que l'an 560 avant Jeſus-Chriſt, 71 ans avant la bataille de Marathon ſelon Thucydide [a], & cent ans avant la tyrannie des 400 à Athenes. Cyrus avoit alors 40 ans, ce n'eſt qu'un anachroniſme de 9 à 10 ans. Il n'y en a point à l'égard de Solon. Son archontat & ſa réformation du Gouvernement d'Athenes ſont de l'an 597, & de la 3e année de l'Olympiade 46e [b]. Il paſſa un tems conſiderable à voyager, & ne revint à

[a] Lib. VI. *p.* 449. 452. & Lib. VIII. *p.* 601. *Ariſt. Pol.* Lib. VI. *p.* 12.

[b] *Diog. Laerce & Plutar. vie de Solon.*

Athenes

Athenes que dans un âge avancé qui ne lui permettoit plus de ſe mêler des affaires publiques. Il mourut âgé de 80 ans, la ſeconde année du regne de Piſiſtrate ſelon Phanias d'Ereſe, & la 41e année de la vie de Cyrus. Ce Prince a très-facilement pû s'entretenir avec lui neuf ou dix ans auparavant.

Vous devez être également tranquille ſur le ſynchroniſme de Pythagore & de Cyrus. Denis d'Halicarnaſſe nous apprend [a] que ce fut ſeulement vers la 50e Olympiade qu'il paſſa en Italie, c'eſt-à-dire vers l'an 577. Il ſe ſert du mot environ Κατά, ce qui montre que ce terme ſe peut étendre. En effet Diogene Laerce nous montre qu'il fleuriſſoit vers la 60e Olympiade, c'eſt-à-dire 40 ans après ; & en prenant cela du tems où il eſt mort âgé de 80 ans, il auroit eu 50 ans lorſqu'il paſſa en Italie, & ſeroit né

[b] *Den. d'Hal.* liv. XII.

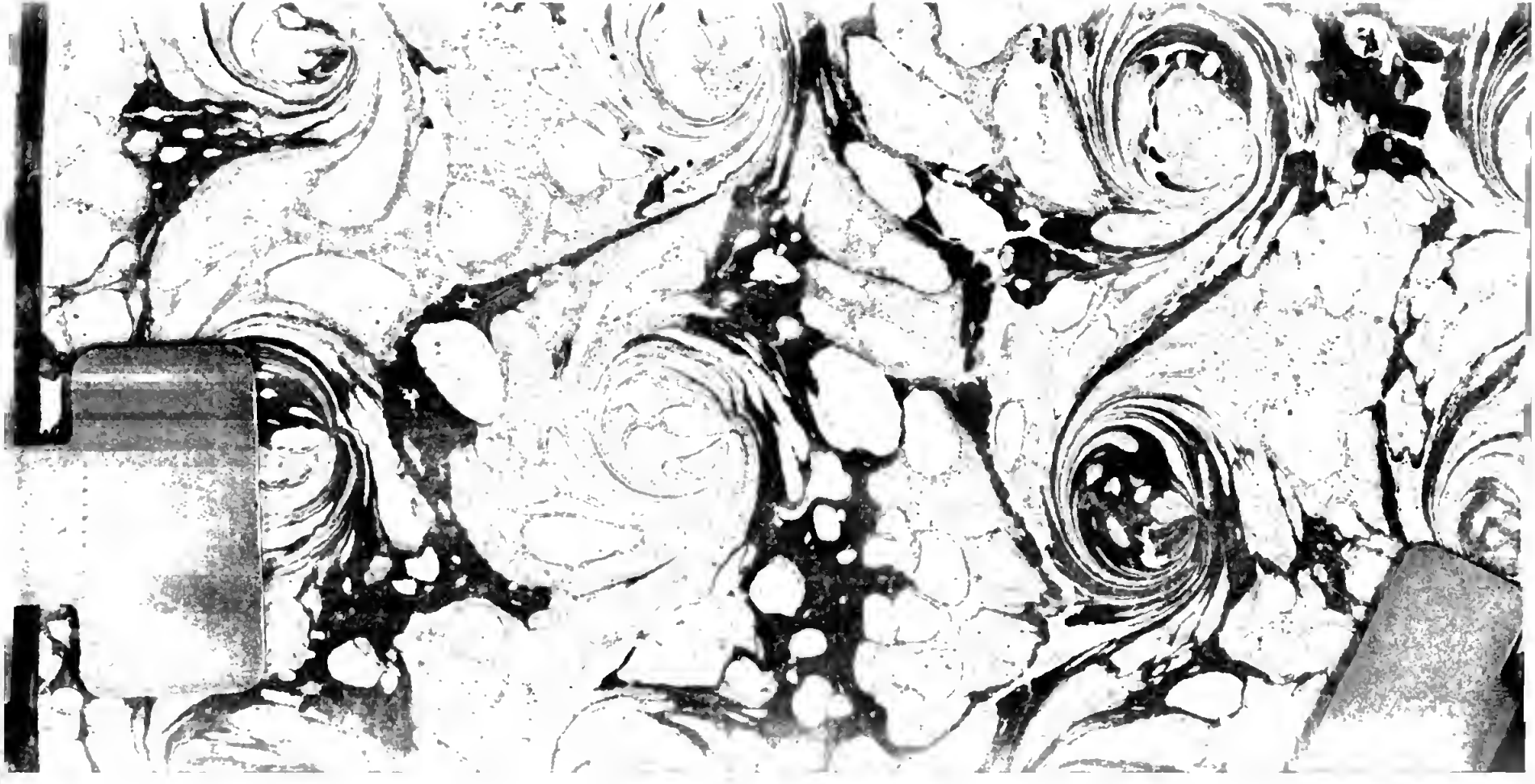
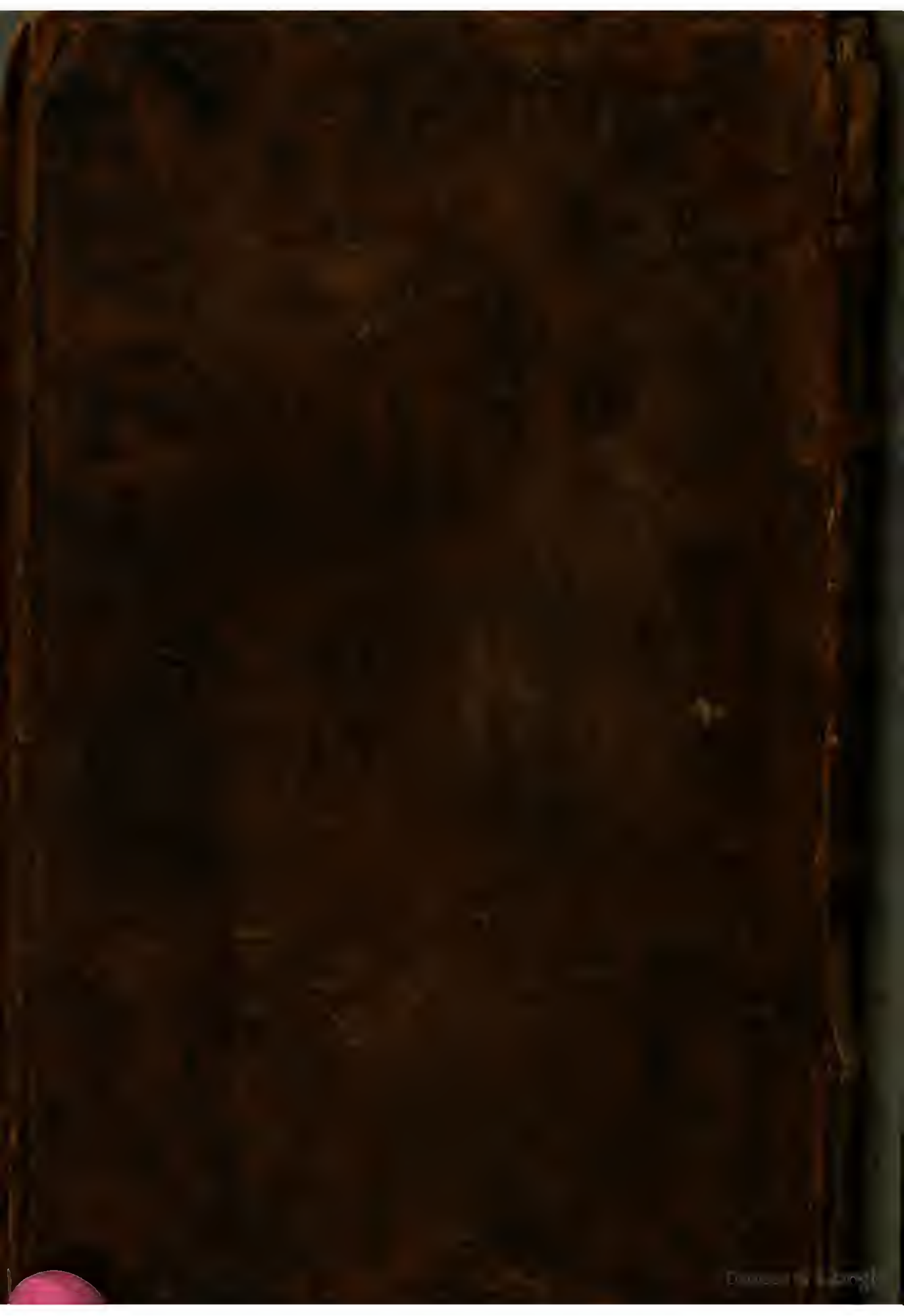
vers l'an 520. Si le Philoſophe Pythagore étoit le même que celui qui ſe preſenta aux Jeux Olympiques pour combattre parmi les enfans, & qui ayant été rejetté demanda à être reçu parmi les Hommes, & remporta le prix la 48e Olympiade; il avoit 16 ou 17 ans en 585, & n'étoit guéres plus âgé que Cyrus. C'eſt le ſentiment de M. Bentley qui peut ſe défendre malgré les objections qu'on lui a faites. Mais ſans entrer dans cette diſcuſſion, il vous ſuffit que Pythagore ait été de retour de ſes voyages, & en état de conferer avec Cyrus, lorſque ce Prince paſſa dans la Grece en 565. Or c'eſt ce que l'on ne ſçauroit vous refuſer dans aucun des ſyſtêmes qui partagent les Sçavans ſur le tems de Pythagore.

Vous êtes encore fondé à le mettre aux mains avec Anaximandre. Ce Philoſophe a dû voir Pythagore, quoiqu'il fut plus âgé que lui, ayant 64 ans la ſe-

conde année de la 48e Olympiade, ſelon le témoignage d'Apollodore dans Diogene Laerce, c'eſt-à-dire l'an 585. Et c'eſt encore une beauté dans votre Ouvrage de voir le jeune Pythagore triompher des ſophiſmes du Matérialiſte. On ne peut douter que le Philoſophe Mileſien n'ait été le premier auteur de la doctrine des Atomiſtes, ſelon le témoignage d'Ariſtote [a], de Ciceron [b], de Plutarque [c], & de Simplicius [d]. Le τὸ Απειρὸν d'Anaximandre étoit une matiere infinie. Sa doctrine eſt la même que celle de Spinoza.

Vous voyez, Monſieur, que la complaiſance n'avoit aucune part à l'approbation que j'ai donnée à la Chronologie de votre Ouvrage. Vous n'aviez pas beſoin d'une attention ſi ſcrupuleuſe *au*

[a] *Phiſ. lib.* 1. *cap.* 4.
[b] *De Nat. Deor. lib.* 1.
[c] *Placit. Phil. lib.* 1. *c.* 3.
[d] *Comm. in Epict.*

vrai, vous pouviez vous contenter *du vrai-ſemblable*. La nature de votre Ouvrage n'en exigeoit pas davantage. Je ſuis perſuadé cependant que cette exactitude ajoutera de nouvelles beautés aux yeux de ceux qui ſont inſtruits de l'ancienne Hiſtoire, l'exactitude n'eſt pas incompatible avec l'agrément, & ne produit la ſéchereſſe que dans les eſprits froids & peſans. Je ſuis avec l'attachement le plus parfait & le plus tendre, &c.

FRERET.